



John Adams  
Library.

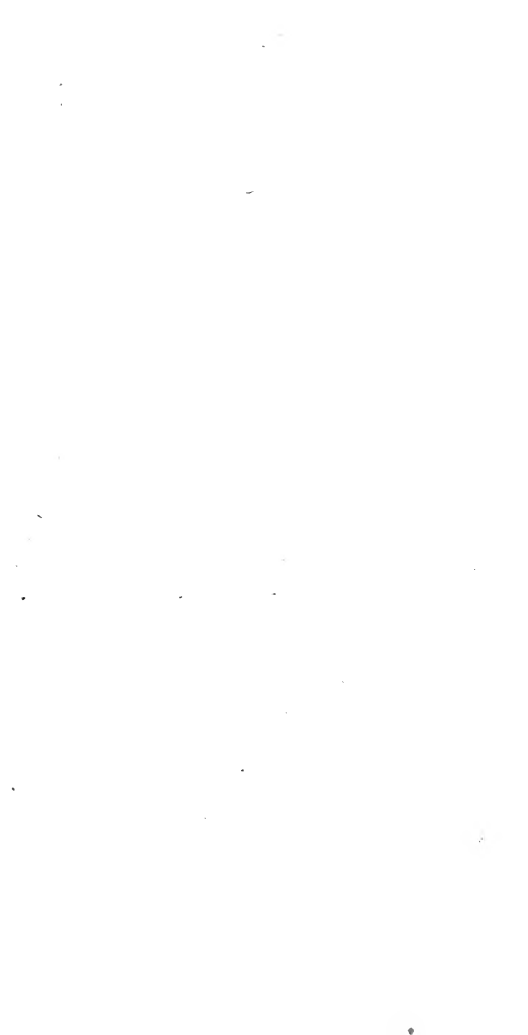
IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.













PROSPER JOLYOT DE CREBILLON  
*De l'Académie Française Ne à Dijon le 13. Fev. 1674*  
*Mort à Paris le 17. Juin 1762.*

ŒUVRES  
DE  
CRÉBILLON;

NOUVELLE ÉDITION,  
*Corrigée, revue, & augmentée de la  
Vie de l'Auteur.*

TOME PREMIER.



A PARIS,  
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

---

M. DCC. LXXII.

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*

ADAMS

175.16

10.1

Q



# AVERTISSEMENT

## DES LIBRAIRES ASSOCIÉS,

*Sur cette Edition.*

EN présentant au Public cette nouvelle Édition des Œuvres de M. DE CRÉBILLON, nous ne craignons point d'assurer que c'est le Recueil le plus complet qui ait paru jusqu'à présent, des Ouvrages de cet illustre & célèbre Tragique. Outre que les collections précédentes sont la plupart très-incorrectionnelles, il n'en est aucune où se trouvent toutes les Tragédies de cet Auteur. Le TRIUMVIRAT manque même à la dernière Edition; & celle qui a été faite au Louvre, quoiqu'imprimée par les soins & sous les yeux de ce grand Poëte, n'est pas exempte de fautes, de négligences, & d'imperfections typographiques. C'est cependant la moins imparfaite, & celle sur laquelle celle-ci a été dirigée, en rectifiant tout ce qui s'y étoit glissé de défectueux.

#### iv      *AVERTISSEMENT.*

Un homme connu par son goût pour les recherches littéraires , a recueilli tout ce qui peut intéresser la mémoire de M. DE CRÉBILLON , & y a mêlé divers éclaircissemens qui peuvent tenir lieu de commentaire sur la plupart de ses Ouvrages. Un autre , bien instruit de la marche théâtrale , a apporté tous ses soins pour l'arrangement des Scenes.

La Vie de M. DE CRÉBILLON , qui est à la tête du premier Volume , mérite d'être lue ; elle est de la main d'un homme qui a été le plus à portée de connoître les qualités de son esprit & de son cœur , & a sçu le mieux apprécier ses talens. Les différentes Pieces qui sont à la suite du troisieme Tome , ne sont ni moins intéressantes , ni moins propres à donner une juste idée du caractère & des Ouvrages de cet illustre Poëte. Aussi espérons-nous que ce Recueil plaira également aux Connoisseurs & aux Gens de Lettres.



# TABLE GÉNÉRALE

*Des Articles contenus dans les  
trois Volumes des Œuvres de  
CRÉBILLON.*

---

## TOME PREMIER.

P	RÉFACE,	page 1
ÉLOGE HISTORIQUE DE CRÉBILLON,		19
ODE SUR LA MORT DE CRÉBILLON,		57
ÉPITRE AU ROI, <i>sur l'Édition du Louvre,</i>		63
PRÉFACE DE L'AUTEUR,		65
IDOMÉNÉE, <i>Tragédie,</i>		73
ATRÉE & THYESTE, <i>Tragédie,</i>		163
ÉLECTRE, <i>Tragédie,</i>		257

---

 T O M E   S E C O N D.

R H A D A M I S T H E & Z É N O B I E , <i>Tragédie,</i>	<i>page 1</i>
X E R X È S , <i>Tragédie ,</i>	79
S É M I R A M I S , <i>Tragédie,</i>	177
P Y R R H U S , <i>Tragédie,</i>	263

---

## T O M E   T R O I S I E M E.

C A T I L I N A , <i>Tragédie ,</i>	<i>page 1</i>
L E T R I U M V I R A T , <i>Tragédie,</i>	95
D I S C O U R S   A C A D É M I Q U E S .	
R E M E R C I E M E N T   D E   M .   D E   C R É B I L L O N , <i>à Messieurs de l'Académie Française,</i>	191
É L O G E   D E   M .   L E   M A R É C H A L   D E V I L L A R S ,	197
V E R S   A   M .   D E   F O N T E N E L L E ,	203
C O M P L I M E N T   A U   R O I , <i>sur le</i> <i>rétablissement de sa Santé ,</i>	207



# G É N É R A L E. vij

VERS AU ROI, *récités à la suite du  
Compliment,* 210

SECONDE PIECE DE VERS AU ROI, 214

R É P O N S E aux Discours prononcés par  
M. l'Abbé Girard, & M. l'Abbé de Bernis,  
216

COMPLIMENT AU ROI, *sur le glorieux  
succès de sa Campagne de 1745,* 224

DISCOURS DE M. L'ABBÉ DE VOISENON,  
*élu par Messieurs de l'Académie Française,  
à la place de M. DE CRÉBILLON,* 228

ÉCRITS DE DIVERS AUTEURS,  
Concernant M. DE CRÉBILLON.

LETTRE au sujet d'une Brochure qui a paru  
sous le titre d'ÉLOGE DE M. DE  
CRÉBILLON, peu de temps après la mort  
de ce grand Poète, 251

LETTRE du même, sur le Tombeau de  
M. DE CRÉBILLON, 275

LETTRE sur les Tragédies de CATILINA,  
par M. DE CRÉBILLON, & de ROME  
SAUVÉE, par M. DE VOLTAIRE;  
ou Comparaison de ces deux Pieces, 278

vijj TABLE GÉNÉRALE.

JUGEMENT DE M. RÉMOND DE SAINTE  
ALBINE, *sur la Tragédie de CATILINA*  
de M. DE CRÉBILLON, 30

JUGEMENT DE M. DE BOISSY, *sur l*  
*Tragédie du TRIUMVIRAT*, de M. D  
CRÉBILLON, 30

JUGEMENT *sur les Œuvres de M. D*  
CRÉBILLON, *en général*, 30

LETTRE *sur les meilleures Pieces à*  
M. DE CRÉBILLON; ou *Coup d'œ*  
*général sur ses principales Tragédies*, 30

PARALLELE de Messieurs RACINE  
CRÉBILLON & VOLTAIRE; *pa*  
M. D'AGARQ, 23

REMARQUES GRAMMATICALES E'  
LITTÉRAIRES, *sur quelques Vers de*  
*Tragédies de M. DE CRÉBILLON; pa*  
M. D'AGARQ, 32

ÉPITAPHE DE M. DE CRÉBILLON, 33

---

FAUTE A CORRIGER.

Tom. II. pag. 43, ligne dernière, étouffer  
lisez écouter.

PRÉFACE



## P R É F A C E.

LE Genre Tragique absorbe, parmi nous, tout autre genre de Littérature; l'éclat qui en résulte éblouit une foule d'aspirans, & dérobe à leur vue les précipices qui environnent cette carrière. De-là tant d'essais prématurés, tant d'efforts impuissans, tant de chûtes réitérées. Il faut l'avouer; la gloire attachée à cette sorte de triomphe est bien propre à faire des ambitieux & des téméraires. Quelques Tragédies d'un ordre supérieur suffisent pour acquies à leur Auteur le titre de grand homme; mais quatre ouvrages de cet ordre sont quelquefois le fruit de soixante ans de travaux. Le Théâtre de M. de Crébillon en est un exemple, qui appuie ce raisonnement.

Ce célèbre Tragique ne paroît pas avoir eu d'autre ambition, que de sacrifier à Melpomene. Elle eut les prémices de son génie; & depuis elle a occupé tous ses instans. *Idoménée* fut son coup d'essai. Il annonça dès-lors ce que l'Auteur devoit être un jour. On y respire déjà cette sombre terreur qui caractérisa depuis toutes les Tragédies de M. de Crébillon. La description qu'*Idoménée* fait de la tempête

qui occasionna son vœu insensé, est pleine d'énergie, & peut-être trop poétique.

. . . . .  
 . . . . . Le vaste sein des mers  
 Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers ;  
 Par des vents opposés les vagues ramassées ,  
 De l'abyme profond , jusques au Ciel poussées ,  
 Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux ,  
 Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux ;  
 D'un déluge de feux l'onde comme allumée ,  
 Sembloit rouler sur nous une mer enflammée ;  
 Et Neptune en courroux à tant de malheureux  
 N'offroit pour tout salut que des rochers affreux :

. . . . .  
 Sauve des malheureux si voisins du naufrage ,  
 Dieu puissant , m'écriai-je , & rends-nous au rivage ;  
 Le premier des sujets rencontré par son roi ,  
 A Neptune immolé satisfera pour moi....

. . . . .  
 Je me sentis glacer en revoyant ces bords.  
 Je les trouvai déserts , tout avoit fui l'orage ;  
 Un seul homme alarmé parcouroit le rivage ;  
 Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris ;  
 J'en approche en tremblant... hélas ! c'étoit mon fils.

La nécessité d'accomplir ce vœu barbare est ce qui forme le nœud de la Piece mais la rivalité d'*Idoménée* & de son fil n'ajoute rien à la force du sujet. Est-i

naturel & vraisemblable qu'un roi déjà vieux parle d'amour à une jeune princesse dont il a fait mourir le pere, tandis que lui-même est obligé de sacrifier son fils pour sauver son peuple ? Il est vrai que cette rivalité produit quelques Scenes intéressantes : elle fournit à *Idamante* un motif de plus pour se tuer lui-même, & c'étoit peut-être la seule maniere de dénouer cette Piece. Car de représenter *Idoménée* pressant l'accomplissement de son vœu, c'eût été l'avilir. Une telle cruauté n'eût passé que pour foiblesse. Il n'avoit d'autre parti à prendre, que de se dévouer à la place de son fils : la mort de ce fils met fin à sa perplexité ; mais cette mort trop précipitée ne produit que de l'étonnement ; & ce sujet, au fond si tragique, n'inspire qu'une pitié momentanée : on en sort moins ému que surpris. Quant à la versification, elle est plus forte que brillante ; mais elle est animée par cette chaleur que la force produit. Enfin il falloit n'être pas un homme ordinaire, & sentir sa force, pour choisir d'abord un sujet aussi difficile à bien traiter. C'est Hercule qui, dès son enfance, cherche à combattre les lions.

*Atrée & Thyeste*, Tragédie de la plus grande maniere, est tirée en partie de Sénèque ; mais l'Auteur a bien surpassé son modele. On voit par la Préface qui pré-

cede cette Piece , qu'elle a effuyé quelques critiques. L'Auteur les combat, sinon avec avantage, du moins avec adresse, & quelquefois avec gaieté. Il s'étonne que, dans un Pays si fertile en époux maltraités, *Atrée* ait trouvé si peu de partisans. Ce prince vindicatif se plaint, dans cette Tragédie, d'avoir vu *Thyeste* lui enlever *Ærope* à l'autel même où il venoit de l'épouser. M. de Crébillon s'applaudit encore, dans sa Préface, d'avoir imaginé cet enlèvement subit, & d'avoir par-là mis *Atrée* dans le cas du Héros de la *Coupe enchantée* :

L'étoit-il ? ne l'étoit-il point ?

Quoi qu'il en soit, il étoit résulté des suites de cet enlèvement un fils élevé par les soins d'*Atrée* : c'est lui qu'il destinoit à remplir sa vengeance. Il veut obliger *Plisthène* (c'est le nom de ce fils) à immoler son pere qu'il ne connoît pas. C'est ici que la Piece commence. *Thyeste* & sa fille, jettés dans l'isle d'*Eubée*, par une tempête, ouvrent le second Acte ; & les projets qu'ils forment pour échapper aux regards d'*Atrée*, amènent ce fameux songe de *Thyeste* :

Près de ces noirs détours que la rive infernale  
Forme à replis divers dans cette isle fatale,  
J'ai cru long-temps errer, &c.

Ce morceau est d'une force que rien n'a peut-être encore surpassé dans notre langue. Il est suivi de la reconnoissance d'*Atrée* & de *Thyeste*, tableau terrible, & dont la Scene Françoisse offre assez peu d'exemples. La Scene Angloise en offre encore moins qui égalent l'instant où *Atrée* veut faire boire à *Thyeste* le sang de son propre fils. On peut même dire que cette situation conduit jusqu'à l'horreur; & c'est manquer le but que de le passer. Malgré ce défaut, quel qu'il soit, on lira toujours cette Piece avec admiration. Le ton mâle & soutenu qui y regne, sa marche ferme & rapide, la nouveauté des pensées, la force de l'expression, tout concourt à placer cette Tragédie au rang des chefs-d'œuvres dramatiques. Elle prouve qu'un ouvrage de génie peut quelquefois ne réussir que médiocrement au Théâtre, comme tant d'autres Pieces ont fait voir qu'on pouvoit y être applaudi quelquefois sans aucun effort de génie.

Les meilleurs ouvrages d'un Auteur sont presque toujours voisins de ses premières productions. *Electre* suivit *Atrée*. Ce sujet, traité par Sophocle, l'a souvent été parmi nous. Dès 1537, Baïf prétendoit avoir traduit la Piece du Poète Grec, *ligne pour ligne, vers pour vers, en rimes Françoises*. Pradon a fait aussi une *Electre* à sa maniere; & depuis celle de M. de

Crébillon, ce sujet a été remanié jusqu'à trois fois : d'abord par Longepierre, en 1719, avec peu de succès ; par le Baron de Walef, dont la Piece n'a pas été jouée ; & en dernier lieu par M. de Voltaire, sous le titre d'*Oreste*. L'*Electre* de M. de Crébillon n'a point succombé sous les efforts de tant de rivales. Elle reparoit souvent sur la scene avec la même fierté & les mêmes applaudissemens. Le personnage d'*Electre* est intéressant ; celui d'*Oreste*, qui s'ignore long-temps lui-même, a dû paroître neuf au Théâtre ; celui de *Palamede*, absolument d'invention, est marqué au coin du génie de l'Auteur. Rien encore de plus touchant que la reconnaissance d'*Electre* & de son frere, ni de mieux peint que les fureurs de ce dernier. On reproche à cette Tragédie trop de complication, un amour épisodique, des descriptions qui tiennent de l'Epopée, quelques vers durs, quelques expressions impropres. Il est bien difficile que, parmi tant d'objections ; il n'y en ait pas quelques-unes de vraies ; mais n'y en eût-il aucune de fausse, il resteroit encore assez de mérite à la Piece, pour justifier ses admirateurs. Ce mérite, c'est le génie qu'on y découvre, & qui donne du prix aux défauts mêmes.

La nouveauté des situations & des caractères, la force des pensées & de l'ex-



pression , placeront dans tous les temps la Tragédie de *Rhadamisthe & Zénobie* au rang des chef-d'œuvres dramatiques. Elle parut au Théâtre avec un éclat qui ne s'est point démenti , & qui semble s'accroître. Le sujet en est terrible , & traité avec la vigueur qui lui convient. On y trouve encore une reconnoissance , ressource aujourd'hui fort usée , mais qui ne l'étoit pas tant alors. D'ailleurs , la reconnoissance de *Rhadamisthe & de Zénobie* est d'une espece unique : elle est de plus amenée avec art , & traitée avec chaleur. L'amour d'*Arsame* est beaucoup plus froid , & moins tragique. Si on en excepte l'aveu qui échappe à *Zénobie* dans le quatrieme Acte , cet amour ne produit aucun effet remarquable. J'ose croire que si *Zénobie* eût encore pu aimer cet époux qui l'avoit poignardée , ce même amour eût pu faire naître de grandes beautés dans le cours de la Piece. Elles eussent été différentes de celles qui existent ; mais je doute qu'elles eussent été inférieures. On a trouvé l'exposition de cette Tragédie un peu obscure , quoique répétée au second Acte. Peut-être aussi le caractère de *Rhadamisthe* sort-il un peu de la nature ; il est du moins assez rare de voir un amant poignarder ce qu'il aime , uniquement parce qu'il craint d'en être privé. Mais on n'a pas encore prescrit des bornes aux fureurs de l'amour : elles peuvent

donc s'étendre aussi loin qu'un Auteur le veut dans un Roman ou dans une Tragédie. Il ne faut pas non plus envisager un personnage tragique comme un homme ordinaire. C'est une figure dont les traits doivent être grossis pour être vus de loin.

Le sujet de *Sémiramis* offroit au génie de M. de Crébillon une carrière aussi vaste que les précédentes : il pouvoit s'y déployer à son gré. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ? On ne le distingue que par intervalles. Cependant on le reconnoît. *Sémiramis* conserve ici son vrai caractère , à quelques remords près : ils ne seroient point superflus, s'ils produisoient quelque effet digne d'eux. Mais elle n'étouffe pas même son amour , après avoir été instruite que c'est son fils qu'elle aime. Il lui échappe, entr'autres, ces quatre vers, qui méritent d'être cités & retenus.

Dangereux Ninias, ne t'avois-je formé  
Si grand, si généreux, si digne d'être aimé,  
Que pour me voir moi-même adorer mon ouvrage,  
Et trahir la nature, à qui j'en dois l'hommage !

M. de Voltaire, qui a traité le même sujet, donne aussi des remords à *Sémiramis*. Ils sont plus multipliés, plus violens, peut-être encore mieux exprimés. Ils rendent cette reine plus intéressante à nos yeux, mais en même temps plus foible. Dans les deux Pièces, *Ninias* s'ignore long-

temps lui même , & doit s'ignorer. Il est grand dans l'une & dans l'autre. Le Mage *Osroës* de M. de Voltaire , & le *Bélus* de M. de Crébillon , présentent le même fond de caractère : tous deux veulent venger *Ninus* ; mais le premier comme Ministre des Dieux , & chargé de faire exécuter leurs décrets ; le second uniquement parce qu'il hait le crime. Ce dernier intéresseroit plus que l'autre , si tous deux ne vouloient pas venger un forfait par un crime. M. de Crébillon , que les événemens terribles n'effraient pas pour l'ordinaire , a toutefois craint de faire périr *Sémiramis* par les mains de son fils : elle se tue elle-même dans sa Piece. M. de Voltaire a fait ce que n'avoit osé faire M. de Crébillon ; & son dénouement , quoiqu'un peu chargé , l'a emporté sur la simplicité de l'autre. J'ignore aussi pourquoi M. de Crébillon fait descendre *Sémiramis* du sang des Dieux. On sait qu'elle étoit femme d'un simple officier de *Ninus* , avant que d'épouser ce roi. *Bélus* , frere de cette Reine , est donc peu fondé à rejeter avec mépris l'alliance d'*Agénor* , qui n'est pas encore connu pour *Ninias*. Mais il faut laisser aux Poètes ces sortes de libertés : heureux encore s'ils n'en prennent pas de plus grandes. Un Poète agit comme le Sculpteur d'Horace , qui , du tronc d'un arbre , fait un banc ou un Dieu.

Voici une Tragédie où la seule grandeur d'ame intéresse, & triomphe à la fin ; c'est *Pyrrhus*. M. de Crébillon a sans doute voulu prouver qu'il pouvoit, comme un autre, régner sur la Scene sans l'ensanguanter. *Glaucias*, roi d'Illyrie, à qui l'enfance & les jours de *Pyrrhus* ont été confiés, regarde avec raison ce dépôt comme sacré. Il est prêt à voir périr son propre fils, plutôt que de livrer *Pyrrhus* à *Néoptolème*, usurpateur du trône de ce Prince, & meurtrier de son pere. *Pyrrhus*, qui d'abord se croit fils de *Glaucias*, ayant découvert le contraire, se livre lui-même. Sa fermeté étonne le tyran. Il demande grace à celui qu'il vouloit & pouvoit faire périr. Sa fille, que *Pyrrhus* aime, est le gage de cette réconciliation. Voici comment *Pyrrhus* la motive :

Puisqu'un seul repentir peut désarmer les Dieux,  
Un mortel ne doit pas en exiger plus qu'eux.

Il y a un grand art dans la conduite de cette Tragédie, & beaucoup de noblesse dans les caractères de *Glaucias*, de *Pyrrhus*, & même d'*Illyrus*. Cette Piece, en un mot, est le triomphe de la vertu. Il semble que l'Auteur ait voulu par elle se disculper d'avoir fait *Atrée*.

La Tragédie de *Xerxès* réussit peu. Ce n'est pas qu'elle ne renfermât beaucoup d'endroits dignes de son Auteur ; mais

l'excessive crédulité de *Xerxès* ne devoit pas moins révolter les Spectateurs, que l'extrême scélératesse d'*Artaban*. Tout l'intérêt tombe sur *Darius*, dépouillé de ses droits par son frere, & accusé d'un parricide par celui-là même qui en est coupable. *Artaxerxe* à son tour, aussi crédule que *Xerxès*, ne donne point à *Darius* le temps de s'expliquer. Il ordonne que le Conseil s'assemble pour juger son frere, tandis que ce frere impute le crime à son accusateur. Il falloit donc juger l'un & l'autre ; mais *Darius* est condamné sans être entendu. Le dénouement qui sauve ce prince ne me paroît ni suffisamment préparé, ni suffisamment éclairci. Il faut, pour justifier *Darius*, s'en rapporter à *Tissapherne*, de même que pour le croire coupable, il n'avoit fallu ne consulter qu'*Artaban*.

Peut-être est-ce à la chute de *Xerxès* qu'il faut imputer le silence de plus de trente années, que garda M. de Crébillon. Peut-être aussi ne vouloit-il plus compromettre une gloire si légitimement acquise. Ce ne fut que pour obéir aux ordres du Roi, son auguste bienfaiteur, qu'il consentit à donner au Théâtre la Tragédie de *Catilina*, commencée depuis tant d'années. On y retrouve toute l'énergie des autres productions de l'Auteur, & des beautés dans un genre qui leur est étranger.

Du reste, il faut l'avouer, le sujet est peu théâtral. M. de Crébillon n'avoit qu'un de ces deux partis à prendre ; d'intéresser pour Rome, ou pour *Catilina*. Mais si l'on ne prend nul intérêt à un scélérat, on n'en prend guere davantage à tout un peuple : une compassion trop divisée s'affoiblit ; il lui faut un objet déterminé, dont le péril soit certain, la personne illustre, le caractère vertueux, sans toutefois que cette vertu soit incompatible avec certaine foiblesse. Tout ce que M. de Crébillon pouvoit espérer dans la Tragédie de *Catilina*, étoit d'occuper l'esprit du Spectateur : il y est parvenu ; il a donc réussi. Mais si l'on cherche de la gradation dans cette Tragédie, il faut remonter du cinquieme Acte au premier, qui est le plus fort de tous. On a beaucoup applaudi dans le temps au caractère du Grand-Prêtre *Probus*, & à celui de l'ambassadeur Gaulois, & non à la maniere dont *Cicéron* & le Sénat sont avilis. Il le falloit, dirait-on, pour conserver à *Catilina* une supériorité nécessaire. Je répondrai qu'il falloit faire choix d'un personnage assez grand, pour paroître tel sans avoir besoin de l'avilissement des autres.

La Tragédie de *Catilina* est dédiée à une protectrice généreuse, à qui les arts étoient également chers & familiers. » Et » qui ne fait pas, lui dit M. de Cré-

» billon , les soins que vous avez daigné  
» vous donner pour retirer des ténèbres  
» un homme absolument oublié » ? Est-  
ce l'Auteur d'*Eleÿre* & de *Ischadamisthe*  
qui parle ? Plus un tel oubli est honteux  
pour notre siècle , plus la main qui en a  
retiré un grand homme en recueille de  
gloire.

Le dernier Ouvrage de M. de Cré-  
billon est la Tragédie du *Triumvirat*. Elle  
est dans le même genre que la précé-  
dente , & elle la suivit d'assez près. L'Au-  
teur nous apprend qu'il avoit quatre-vingt-  
un ans lorsqu'il la composa. Cette époque  
est digne de remarque , & me fournit une  
raison d'appuyer un peu plus sur cette  
Pièce. J'en citerai même quelques mor-  
ceaux qui prouveront que le grand âge du  
Poëte n'a point glacé sa verve. Il semble  
au surplus qu'il ait voulu , dans cette Tra-  
gédie , réparer la gloire de *Cicéron*. Il le  
fait agir & parler avec une grandeur d'ame  
qu'il n'avoit point manifestée dans *Catiline*.  
C'est qu'en effet il fut beaucoup plus grand  
à sa mort , que dans tout le cours de sa  
vie ; c'est qu'ici le péril le regarde per-  
sonnellement ; que lui seul fixe notre atten-  
tion ; en un mot qu'il réunit le principal  
intérêt , trop divisé lorsqu'il s'agit du péril  
de toute une République. Il justifie lui-  
même , par ces vers , les différens caractères

que des circonstances différentes lui firent adopter :

Dans les temps orageux où mon autorité  
N'avoit dans le Sénat qu'un pouvoir limité ,  
Je laissai de Sylla triompher l'insolence ,  
Le respect sur César m'imposa le silence ;  
Et ce même César prouve que la douceur  
Peut , ainsi que la gloire , habiter un grand cœur.  
Quand par des soins prudens j'ai conjuré l'orage ,  
Si l'on m'a reproché de manquer de courage ,  
Les défordres présens , ma mort & mes revers ,  
Vont me justifier aux yeux de l'Univers.

Plus loin il ajoute & s'écrie , après  
avoir refusé un asyle :

Dieu puissant des Romains , indomtable génie ,  
Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannie ,  
Si je ne puis changer tes décrets immortels ,  
Fais-moi du moins mourir aux pieds de tes autels.

Le caractère d'*Octave* est supérieurement développé dans cette Tragédie : celui de *Tullie* nous retrace toute la fermeté , toute la hauteur d'une Romaine. Il n'y a peut-être que son amour pour le faux *Clodomir* qui étonne , puisqu'elle ne croit voir d'abord dans le fils de *Pompée* , qu'un Chef des Gaulois. Ce *Clodomir* intéresseroit lui-même davantage , si sa présence amenoit



quelque événement remarquable. Mais son rôle se termine par une fuite qui laisse & *Tullie* & son pere au pouvoir de leurs ennemis. On en peut dire autant de la courte apparition de *Lépide*. J'ai admiré la réponse que *Tullie* fait à ce foible Triumvir , prêt à s'échapper de Rome.

Ah ! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage  
Du crime audacieux qui fait braver l'orage.  
Que peut craindre un Romain des caprices du sort ,  
Tant qu'il lui reste un bras pour se donner la mort ?  
Avez-vous oublié que Rome est votre mere ?  
Demeurez , imitez l'exemple de mon pere ,  
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat  
Qu'après une victoire , ou du moins un combat.  
On n'encensa jamais la vertu fugitive ,  
Et celle d'un Romain doit être plus active.  
On ne le reconnoît qu'à son dernier soupir ;  
Son honneur est de vaincre ; & vaincu , de mourir.

J'ajouterai à ce passage le tableau de la proscription où Rome est livrée : c'est *Clodomir* qui parle.

Un Tribun massacré par ses propres soldats  
Ne sert que de signal pour d'autres attentats ;  
Un fils , presqu'à mes yeux , vient de livrer son pere ;  
J'ai vu ce même fils égorgé par sa mere.  
On ne voit que des corps mutilés & sanglans ,  
Des esclaves traîner leurs maîtres expirans.

Le carnage assouvi réchauffe le carnage.  
J'ai vu des furieux dont la haine & la rage  
Se disputoient des cœurs encor tout palpitans.  
On diroit à les voir l'un l'autre s'excitans,  
Déployer à l'envi leur fureur meurtrière,  
Que c'est le dernier jour de la nature entière.

Il faut avouer que ces traits n'ont rien qui décele un Poète octogénaire : c'est du moins la vieilleffe vigoureuse de Sophocle. Autre point de ressemblance entre le Poète Grec & le Poète François : le premier se plaignoit de l'injustice de son fils ; le second de celle de la cabale : & , il faut en convenir , il n'y eut pas moins d'ingratitude dans cette cabale , que dans le fils de Sophocle.

On a joint aux Ouvrages dramatiques de M. de Crébillon , son remerciement à l'Académie : il est en vers ; & c'étoit alors une nouveauté. C'est une méthode que d'autres ont suivie depuis , & qui ne consiste qu'à répéter en vers , ce qu'on a dit tant de fois en prose.

L'Eloge , aussi en vers , du Maréchal de Villars , fut prononcé à l'Académie par M. de Crébillon , peu de temps après la mort du grand homme qu'il célèbre. Un tel devoir méritoit d'y passer en usage. Il seroit également digne de l'Académie , de préserver notre langue de toute corruption , & de sauver de grands noms de l'oubli.

La maladie qui arrêta dans sa course un Monarque victorieux, & sembloit vouloir priver la France du meilleur des Rois, fit presque éclore autant de vers, qu'elle avoit fait verser de larmes & naître de vœux. Tout devint poète lorsqu'on cessa de craindre, comme tout avoit été citoyen lorsqu'on craignoit. M. de Crébillon rappella lui-même tout le feu de ses jeunes années. A peine s'apperçoit-on que le chantre a deux fois l'âge du héros.

Tels sont les Ouvrages que renferme la dernière Edition de ce Poète célèbre. Leur nombre, assez limité, m'a permis une discussion un peu étendue. Ces observations n'ont point été dictées par aucun desir de diminuer le mérite de ce grand homme. Il est peu de nos chef-d'œuvres, dans tous les genres, qui ne soient susceptibles d'une critique raisonnable. Ils ont des côtés foibles qu'elle doit désigner, parce qu'ils sont presque toujours les seuls qu'on imite. Loin de chercher à avilir ceux qui cultivent les Lettres avec distinction, je n'aspire qu'à rendre & les Lettres & eux-mêmes respectables. J'abhorre, je méprise encore plus ce ton ridiculement destructeur qui, ennemi des talens reconnus, cherche sur-tout à décourager ceux qui ne font que de naître. Je reviens à M. de Crébillon. Borné, peut-être volontairement, à suivre une seule carrière, il y

trouva encore bien des obstacles : Corneille & Racine l'avoient devancé. Ils avoient enlevé tous les suffrages ; & c'étoit beaucoup que d'oser suivre leurs traces : mais ce n'étoit point assez pour lui ; il voulut marcher de pair avec eux. Peut-être même agit-il moins par choix que par impulsion. Le génie balance peu ; il décide : il projette moins qu'il n'exécute. M. de Crébillon rappella sur la Scène tout le tragique d'Eschyle , avec une régularité de plus qu'Eschyle ne connut jamais. Son style nerveux n'a ni l'élévation de celui de Corneille , ni l'élégance de celui de Racine. Il préfère les pensées aux images. Ses vers ont plus de force que d'harmonie ; & son pinceau mâle ne peint presque jamais que des objets terribles. En un mot , son génie nous asservit ; mais c'est en tyran , à force de nous faire trembler , & d'étaler à nos yeux le carnage & l'horreur.





# E L O G E

## HISTORIQUE

D E

M. DE CRÉBILLON.

**P**ROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON naquit à Dijon le 13 Février 1674, de Melchior Jolyot, Greffier en chef de la Chambre des Comptes de cette Ville, & de Geneviève Cagnard, fille d'un Lieutenant-Général de Beaune. C'est donc mal-à-propos que, dans le second volume des *Nouvelles Recherches sur la France*, on le dit fils d'un Procureur & Notaire de Nuits. Sa famille est noble & ancienne : son titre primordial existe dans le Trésor des Chartres de la Chambre des Comptes de Dijon. On y trouve que, l'an 1442, Philippe le Bon ennoblit tout à la fois deux freres Jolyot pour services militaires. On ne

connoît en Bourgogne d'autres Jolyot, que ceux dont sortoit M. de Crébillon.

On ignore le détail de ses premières années; on fait seulement qu'il fit ses humanités au Collège des Jésuites de Dijon, & son Droit à Besançon. M. l'Abbé d'Olivet racontoit que, parlant avec M. de Crébillon de leurs premières classes, il lui dit que les Jésuites avoient coutume d'exprimer par des épithètes, sur la liste de leurs Ecoliers, à côté de chaque nom, leurs bonnes & mauvaises qualités. M. de Crébillon parut curieux de savoir quelles épithètes on lui avoit données. M. l'Abbé d'Olivet lui proposa, pour satisfaire sa curiosité, d'écrire au célèbre P. Oudin à Dijon: M. de Crébillon y consentit. Le P. Oudin consulta les catalogues; après Prosper Jolyot de Crébillon, il trouva ces mots: *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo*: Enfant plein d'esprit, mais un franc polisson. Le P. Oudin l'écrivit à M. l'Abbé d'Olivet, qui lut la réponse du Jésuite en pleine Académie, avant que la Séance commençât. M. de Crébillon éclata de

rire à la dernière qualification ; il étoit enchanté de cette découverte , & la racontoit à tout le monde.

Après ses études de Droit , il fut reçu Avocat au Parlement. Son pere , qui vouloit lui faire avoir sa Charge , le mit à Paris , chez un Procureur , pour y prendre quelque connoissance de la pratique du Barreau. Né avec des passions fort vives , M. de Crébillon n'entra point dans ces vues ; & le Procureur étoit l'homme du monde qu'il voyoit le moins. C'étoit cependant un homme d'esprit , fils d'un nommé Prieur , à qui Scarron a adressé une Epître.

Un jour que le hasard les fit trouver ensemble , la conversation tomba sur les Spectacles , qu'ils aimoient beaucoup l'un & l'autre. Par les traits qui échapperent au jeune homme , & le génie qu'il développa , le Procureur jugea que la Nature l'avoit disposé au Genre Tragique , & lui conseilla d'entreprendre une Tragédie. M. de Crébillon , qui n'avoit d'autres garans de son talent pour la Poésie ,

que quelques Chançons qu'il ne priſoit gueres, ſe révolta d'abord contre cette propoſition ; mais le Procureur vint à bout de le perſuader ; & le Poëte choiſit, pour ſon coup d'eſſai, le ſujet de la mort des enfans de Brutus. Il préſenta la Piece aux Comédiens, qui la refuſerent ; & , pour ne rien diſſimuler, non-ſeulement elle n'étoit pas bonne, mais quoiqu'on y découvrît aſſez de talent pour la verſification, elle n'annonçoit pas que ſon Auteur pût devenir un jour un très-grand Poëte. Cette Tragédie exiſtoit encore il y a trente ans : le haſard la lui ayant fait rencontrer ſous la main, il la brûla.

Déſeſpéré de l'aſſront qu'il croyoit avoir reçu des Comédiens, M. de Crébillon ne rentra chez ſon Procureur, que pour ſe plaindre, & jura de ne faire de vers de ſa vie. Prieur eſſuya d'abord le premier feu ; puis aidé de l'impulſion ſecrete qui portoit ce Poëte vers le Théâtre, il le ramena inſenſiblement à commencer une autre Piece : ce fut *Idoménée*, représentée pour la première fois le 29



Décembre 1705 , & reçue assez favorablement. Le dernier Acte cependant ne fut pas goûté à la première représentation ; M. de Crébillon en fit un autre , qui fut composé , appris & joué en cinq jours : c'est l'Acte qui est resté.

On ne put nier que cette Piece n'eût des beautés , quoiqu'elle ne décelât pas encore l'Auteur d'*Atrée* , ni de *Rhadamisthe*. Mais M. de Crébillon , en y travaillant , connut son génie , que jusques-là il sembloit avoir ignoré. On se souvient de lui avoir entendu dire qu'en composant la Tragédie d'*Idoménée* , l'idée lui vint de faire celle d'*Atrée* , & qu'il fut tenté de quitter l'une pour l'autre.

Il donna *Atrée* en 1707. Ce sujet est si terrible , & le caractère d'*Atrée* si fièrement dessiné , que l'on trouva cette Piece un peu trop tragique. On ne la joue jamais sans voir régner parmi les Spectateurs un certain silence , qui annonce la force de l'impression qu'elle fait sur eux. Malgré toutes les critiques du temps , elle commença dès-lors la grande célébrité de

son Auteur : il fut décidé qu'il avoit un genre à lui ; & c'étoit beaucoup sans doute , pour un homme qui venoit après Corneille & Racine.

On croit ne devoir pas omettre que son Procureur , alors fort malade , se fit porter à la premiere représentation d'*Atrée* ; & que M. de Crébillon étant allé le voir dans sa Loge , à la fin du Spectacle , Prieur lui dit en l'embrassant : » Je » meurs content ; je vous ai fait Poëte ; » & je laisse un homme à la Nation ».

Melchior Jolyot n'étoit pas aussi satisfait que Prieur , de ce que son fils étoit Poëte. Dès *Idoménée* , il en avoit marqué son mécontentement ; & le succès d'*Atrée* ne l'avoit pas ramené sur cet article. Le pere & le fils se brouillerent donc ; mais ce qui , selon toute apparence , contribua encore plus à entretenir cette désunion , c'est que Melchior , ayant perdu sa femme s'étoit remarié ; & ce second mariage avoit fort déplu à son fils. D'ailleurs M. de Crébillon , né avec peu d'ordre dans ses affaires , & beaucoup de goût pour

pour la dépense , avoit fait en Bourgogne différens voyages très-onéreux à son pere : toutes ces causes réunies entretinrent la nésintelligence ; & une derniere circonstance acheva de les brouiller. Sans consulter son pere , M. de Crébillon venoit le contracter un mariage contre son gré ; il avoit épousé Charlotte Péaget , fille d'un Apothicaire de Paris , dont il avoit été vivement épris. Cet amour & la vertu de Charlotte l'emporterent sur toute autre considération ; mais le pere , outré de cette alliance , déshérita son fils , qui ne s'en appliqua que plus à la Poésie : il donna *Electre* en 1708.

Cette Tragédie , malgré ses critiques & même ses défauts , augmenta la gloire & la célébrité de l'Auteur. Despréaux y blâmoit le double amour d'*Oreste* & d'*Electre* ; mais ce défaut avoit donné lieu à tant d'intérêt & de chaleur , il avoit produit un si beau caractère (celui de *Palamede*) , une Scene si noble , si pathétique au quatrieme Acte , que le Poëte ne laissa subsister. La rigueur du froid ,

pendant le grand hiver de l'année 1709, ayant obligé les Comédiens d'interrompre les représentations d'*Electre*, & de fermer leur Théâtre, ils jouerent cette Tragédie dans le Foyer, pour M. le Prince de Conty & quantité de Seigneurs qui ne l'avoient pas encore vu représenter.

Sur la fin de l'année 1707, M. de Crébillon perdit son pere. Ce dernier, avant que de mourir, avoit révoqué l'exhérédation; mais ce qui restoit fut ou vendu, ou mis en décret. Pendant le séjour que notre Poète fit alors à Dijon, il composa son *Electre*. On peut remarquer, à cette occasion, qu'il aimoit beaucoup sa patrie, favoit très-bien le patois Bourguignon, connu par les Noëls de la Monnoie, se plaisoit à le parler, & ne l'a jamais oublié.

La perte de sa fortune ne fut pour lui qu'une raison de plus de chercher des ressources dans ses talens. Il donna *Rhadamisthe* en 1711. Le caractère singulier du premier personnage de cette Piece, la noblesse du rôle de *Zénobie*, la férocité

noble & soutenue du caractère de *Pharasma*, la force & la majesté de la plupart des vers, la firent recevoir avec transport. Les Comédiens ayant été forcés de la suspendre, à cause de la mort de MONSEIGNEUR, arrivée dans le cours des représentations, cette interruption, contre l'ordinaire, ne fit aucun tort à l'Ouvrage : il jouit d'un des succès les plus éclatans & les plus soutenus qu'on eût jamais vus au Théâtre. Le temps n'a rien diminué de cette estime; & l'Auteur n'existant plus, on a lieu de croire qu'on lui rendra encore plus de justice.

Jusques-là les Pièces de M. de Crébillon, ainsi qu'on peut en juger par l'ordre de leurs dates, s'étoient assez rapidement succédées; ce qui prouve une très-grande facilité. Mais ce Poète aimoit le plaisir; & ses succès l'avoient jetté dans le plus grand monde. Il ne pouvoit donc plus donner beaucoup de temps au travail. Ceux qui ont dit que, pour faire des vers, il étoit obligé de fermer ses fenêtres en plein jour, & d'allumer des bougies,

ne l'ont pas connu. Il est vrai que quelquefois , en composant , il s'agitoit & se promenoit avec vivacité. On raconte que Duvernet , célèbre Anatomiste , logeant au Jardin du Roi , dont M. de Crébillon recherchoit la solitude , lui avoit donné une clé des petits enclos qu'on y voyoit alors. Le Poëte travailloit à son *Rhadamisthe*. Croyant n'être vu de personne , il avoit quitté son habit ; & , possédé de sa verve , marchoit à pas inégaux & précipités , & pouffoit des cris effroyables. Un Jardinier qui l'observoit , persuadé que cet Auteur , qu'il ne connoissoit pas , étoit ou un insensé , ou un homme chargé de quelque mauvaise affaire , alla sur le champ avertir Duvernet. Celui-ci accourut aussitôt , & rit beaucoup de la méprise du Jardinier.

Il eût été à desirer , & pour le Public & pour lui-même , que , moins indulgent au feu de son génie , M. de Crébillon eût eu plus de goût pour corriger ses Ouvrages : mais son aversion à cet égard étoit insurmontable ; & presque toutes ses

Pieces, & sur-tout ses plus belles Scenes, sont toutes de ce qu'on appelle le premier feu. Né pour les choses de génie, il ne pouvoit plier son esprit au froid de la correction, & se contentoit plus volontiers de ce que la Nature lui offroit sans peine. L'éclatant succès de *Rhadamisthe* le fit dès-lors nommer, par le Public, avec Corneille & Racine; & cette célébrité lui procura de très-utiles amis. Tel fut entr'autres feu M. le Baron Hoguer. Dans le poste qu'il occupoit alors en France, il auroit fait à M. de Crébillon une fortune aussi solide que brillante, si ce grand Poëte eût jamais pu songer à l'avenir: feu Monseigneur le Régent lui-même, qui l'honoroit de sa bonté; Messieurs l'âris, d'autres personnes encore, ont vainement tenté de le rendre heureux de ce côté-là.

La Tragédie de *Xerxès* parut en 1714, & ne fut jouée qu'une fois. Ce n'étoit pas que M. de Crébillon eût essuyé un de ces échecs humilians qui ne permettent pas à une Piece de reparoître. Celle-ci

fut , par intervalles , fort applaudie ; mais ces applaudissemens tomberent plus sur certains détails , que sur le fond même de l'Ouvrage. La foiblesse du caractère de *Xerxès* déplut , & effectivement devoit déplaire : la noire scélératesse d'*Artaban* , peut-être pas assez bien voilée , une fable froide & assez mal tissue , firent tomber cette Tragédie. Elle porte tout à la fois l'empreinte des talens de son Auteur , & du tort que leur faisoit sa négligence. On y trouve cependant des traits de force & de génie , qui n'empêcherent pas l'Auteur de la retirer sur le champ. Les Comédiens voulurent en continuer les représentations , & la firent afficher pour le surlendemain. L'assemblée fut nombreuse ; mais M. de Crébillon fut inexorable. Il n'a fait imprimer cette Piece qu'en même temps que *Catilina* , & telle exactement qu'elle avoit paru au Théâtre. Les beautés qu'il y reconnoissoit lui-même auroient , ce semble , dû l'engager à en corriger les défauts , dont il convenoit également.



En 1715, l'Auteur d'*Electre* & de *Rhadamisthe* fut pourvu de l'Office de Receveur ancien & mi-triennal des Amendes de la Cour des Aides, & en jouit jusqu'en 1721, que cet Office fut supprimé. M. de Crébillon étoit si peu occupé de sa fortune, qu'ayant un Récépissé de 57000 livres, avec lequel cette Charge lui avoit été remboursée, il le garda jusqu'à ce que ces fortes d'effets fussent, pour ainsi dire, comme proscrits; & alors il n'en trouva plus que deux cents pistoles. Ayant gagné au Système, il lui étoit resté un assez grand nombre de billets; mais également incapable de les garder, ou de s'en faire des rentes, il les fonda peu-à-peu; & rien enfin ne lui resta, ni de son bien de patrimoine, ni de celui qu'il avoit acquis.

*Sémiramis* parut en 1717. Cette Piece, mieux conduite que *Xerxès*, ne fut pas cependant extrêmement goûtée. Ce n'est pas que dans nombre de Scenes, on ne retrouve cette touche forte qui caractérise son Auteur; mais le sujet étoit froid, & susceptible de peu d'intérêt. M. de

Crébillon ne put donc mettre que dans les détails cette chaleur, cette dignité mâle, qu'on trouve dans ses autres Ouvrages.

Avant que de composer cette dernière Piece, le Poëte avoit eu l'idée de la Tragédie de Cromwel; mais il n'en a jamais fait que la première Scene, & la Harangue de Cromwel, en présentant l'infortuné Charles I au Parlement, pour être jugé. Dans la courte Préface que M. de Crébillon a mise à la tête de son *Triumvirat*, il se plaint avec justice de ce qu'on l'avoit accusé d'avoir fait entrer, dans cette Tragédie, différens morceaux de celle de Cromwel : aucun de ces morceaux ne pouvoit, de quelque façon que ce fût, y être placé. Peu de jours avant sa mort, il les récita à quelques personnes; & comme on desiroit de les écrire sous sa dictée, il remit la chose à une autre fois : jamais depuis, quelques efforts qu'on ait faits, on n'a pu l'engager à les réciter de nouveau. Heureusement on en a retenu quelques frag-

mens, qui sont de la plus grande beauté. On a prétendu que M. le Duc d'Orléans, Régent, avoit défendu à notre Poëte de continuer cette Tragédie. N'est-ce pas plutôt la difficulté de mettre sur notre Théâtre un sujet si atroce, qui en a fait abandonner le travail ?

Piqué du reproche qu'on lui faisoit de ne pouvoir être que cruel, M. de Crébillon se mit à composer une Piece où aucun de ses Héros ne mourût : c'est la Tragédie de *Pyrrhus*, à laquelle il employa plus de cinq années, & qu'il n'auroit peut-être jamais finie, sans M. Pâris l'aîné, à qui depuis il la dédia. Elle parut en 1726, à la rentrée du Théâtre, & fut extrêmement applaudie. A la cruauté près, on y retrouva toujours M. de Crébillon.

Ce fut durant les représentations de cette Piece, que notre Poëte commença son *Catiline*. Le premier Acte fut fait en moins de six semaines ; mais tant de raisons différentes suspendirent depuis le feu de ce grand génie, que la Tragédie

ne parut que vingt-deux ans après , c'est-à-dire , à la fin de 1748.

Au mois de Septembre de l'année 1731 , M. de Crébillon fut reçu à l'Académie Françoise , à la place de M. de la Faye , & desira de faire en Vers son remerciement. Quoique ce fût une chose absolument nouvelle , l'Académie voulut bien y consentir ; & son discours fut généralement applaudi. Ensuite le Récipiendaire récita le premier Acte de son *Catilina* , que l'assemblée écouta avec une sorte de transport. C'étoit un garant assuré de celui que cet Ouvrage produiroit au Théâtre.

En 1735 , M. de Crébillon , déjà nommé Censeur Royal , le fut aussi pour la Police. M. le Comte de Clermont , Prince aussi connu par son goût pour les Arts & par son humanité , que par l'éclat de sa naissance , lui avoit donné un logement dans le Palais du petit Luxembourg , qu'il occupoit alors. Ce même Prince a daigné , jusqu'aux derniers momens de M. de Crébillon , l'honorer de sa bienveillance & de ses bienfaits.

Cependant un des plus grands hommes de la Nation languissoit dans une obscurité peu éloignée de l'indigence. Peut-être étoit-ce de sa faute ; car il étoit très-timide , quand il s'agissoit de demander. Sans être né sauvage , ce grand Poète aimoit la solitude ; & des goûts assez bizarres la lui rendoient encore plus chère. D'ailleurs , il ne pouvoit pas suivre une affaire , quelque légère qu'elle fût. Avec cette négligence , & une forte de crainte de se montrer , comment améliorer sa fortune ? On l'avoit traîné dans le fond du Marais , où il n'avoit aucune connoissance. Au milieu de l'espèce d'oubli du monde & de lui-même , il travailloit de temps en temps à sa Tragédie , mais avec tant d'indifférence , qu'elle n'eût peut-être jamais vu le jour , si Madame la Marquise de Pompadour n'eût entrepris de ranimer une Muse qui paroissoit totalement éteinte. On a connu son goût pour les Arts , & l'éclatante protection qu'elle leur accordoit. Le desir qu'elle marqua à M. de Crébillon de lui voir finir son *Catiline* ,

& les encouragemens de toute espece qu'elle lui prodigua , le tirerent enfin de sa léthargie. Il se remit à cette Piece , & retrouva tout son génie. *Catilina* enfin , mis en état de paroître lorsqu'on ne l'espéroit plus , fut joué avec beaucoup de magnificence , le Roi ayant voulu que tous les habits des Auteurs fussent à ses frais. Sa Majesté avoit donné à M. de Crébillon une pension de cent pistoles sur sa cassette , & une place à sa Bibliothèque ; bonheur d'autant plus grand pour un homme de ce caractère , que c'étoit de la main de son Roi , qu'il tenoit toute sa fortune.

Pour peu que l'on connoisse le Théâtre , on conviendra que le sujet de *Catilina* est un de ceux qui promettent plus qu'ils ne rendent ; mais nous n'en devons pas moins avouer que M. de Crébillon l'auroit traité avec plus d'avantage , si le principal objet de cette Piece eût été Rome mise en danger par la fureur de *Catilina* , & sauvée par les soins & la vigilance de Cicéron. Mais alors *Catilina* auroit été nécessaire-

ment en sous-ordre ; & ce fut à quoi l'Auteur ne put jamais consentir. Le portrait que Salluste fait de ce fameux scélérat l'avoit gâté : peut-être même M. de Crébillon a-t-il cru que le caractère audacieux de ce fameux conjuré lui fourniroit des traits plus analogues à son génie , plus faits même pour le Théâtre , que le caractère prudent & mesuré du Consul ; & cela n'est pas effectivement sans probabilité. Le Sénat, Cicéron, tout, jusqu'au sujet même , fut sacrifié au rôle de *Catiline*.

Le projet de l'Auteur avoit été de mettre cette Tragédie en sept Actes , ne croyant pas pouvoir lui donner moins d'étendue. Il entroit dans son plan beaucoup plus de discussions politiques , que n'en peut admettre le Théâtre ; & il devoit y avoir aussi plus d'action. La Scene du serment sur le sang humain , qui étoit dans son premier plan , & auroit été d'un effet si terrible , fut supprimée ; & c'est une perte qu'on ne sauroit trop regretter. Ce n'étoit pas que l'Auteur ne sentît tout

ce qu'il en pouvoit tirer ; mais pour la placer , il auroit fallu retourner tout son plan ; & c'est à quoi il ne put se résoudre.

On n'a guere vu au Théâtre d'assemblée plus nombreuse , & en même temps plus choisie , que celle qui se trouva à la premiere représentation de cette Tragédie. La grande célébrité de son Auteur , l'idée qu'on s'étoit faite de la Piece par les fragmens qu'on lui en avoit entendu réciter , le temps qu'il avoit mis à la composer , ou , pour parler plus juste , le temps depuis lequel il la promettoit , l'étonnement de la voir finie , son grand âge , tout fut pour le Public une raison de s'y porter avec la plus grande affluence. Le premier Acte , un des plus beaux qu'il y ait au Théâtre , fut applaudi avec transport. *Catiline* , accusé par une maitresse fiere & jalouse , sembloit annoncer un grand intérêt , dont cette Piece , du côté de l'amour , ne paroissoit pas susceptible ; mais malheureusement M. de Crébillon ne tira pas du caractère de Fulvie , ni de la situation



dans laquelle il l'avoit mise , tout le parti qu'il en pouvoit tirer. Fulvie dispaçoit sans aucune bonne raison , pour faire place à des personnages qui , n'étant pas du fond du sujet , n'y peuvent être fort importants. On reprocha aussi à l'Auteur quelques longueurs , qu'on n'y retrouva plus à la seconde représentation. La Piece alors , malgré ses défauts , jouit d'un plein succès , & fut jouée vingt fois de suite. Elle a depuis été reprise avec les mêmes applaudissemens ; & l'on ne craint point de dire qu'elle seroit peut-être la plus belle de toutes celles de notre Poëte , s'il y eût mis plus d'action , & que , pour faire de *Catiline* son principal héros , il n'eût pas dégradé ce même *Cicéron* , à tous égards si supérieur à l'homme auquel il est ici subordonné.

Le dialogue de cette Tragédie est presque par-tout d'une extrême simplicité, quant à la partie du style , & rempli en même temps des traits les plus forts , & de la plus grande majesté. *Probus* , parlant à *Fulvie* , lui adressoit ces vers , que l'Au-

teur fut obligé de retrancher, de peur de quelque application :

Vous n'aimâtes jamais : votre cœur insolent  
Tend bien moins à l'amour , qu'à subjuguier l'amant.  
Qu'on vous fasse régner , tout vous paroîtra juste :  
Et vous mépriseriez l'amant le plus auguste ,  
S'il ne sacrifioit au pouvoir de vos yeux  
Son honneur , son devoir , la justice & les Dieux.

Comme c'étoit à Madame de Pompadour, que l'on devoit la Tragédie de *Catilina*, ce fut sous les mêmes auspices qu'à l'âge de soixante-seize ans M. de Crébillon commença le *Triumvirat* ; âge où les plus grands hommes sont éteints. Il sentoît le tort que dans son *Catilina* il avoit fait à Cicéron , & vouloit , disoit-il , le réparer. Notre Auteur avoit quatre-vingt-un ans, lorsqu'il donna cette Tragédie. Il n'eut pas d'abord à se louer de l'accueil que lui fit le Public ; mais dans la suite il eut lieu d'en être plus content. Ce sujet nous semble du nombre de ceux qui , offrant plus à l'esprit qu'au cœur , ne peuvent jamais paroître sur la Scene avec un certain éclat.

Quoiqu'on ne trouve point dans cette Piece toute la chaleur qui regne dans les autres Ouvrages du même Poëte, & que peut-être ce soit autant la faute du sujet, que celle de l'Auteur, on y reconnoît dans mille endroits la main d'un très-grand maître : & n'est-ce pas un très-grand sujet d'étonnement, que, dans un âge si avancé, on conserve autant de force & de génie qu'en montre encore M. de Crébillon ?

Après le *Triumvirat*, il commença une autre Tragédie toute d'imagination : elle devoit être intitulée *Cléomède*. L'Auteur n'a point fait de Piece où les événemens tragiques soient plus accumulés, qu'ils paroissent devoir l'être dans celle-ci. On eût dit qu'en travaillant encore à cet âge, ce grand Poëte vouloit se dédommager des années perdues. M. de Crébillon n'a fait que les trois premiers Actes de cette Tragédie, qu'une main infidelle & servile lui a dérobés quelques jours avant sa mort. Ceux à qui l'Auteur les avoit communiqués, étoient étonnés de ce

que son talent lui fournissoit encore à l'âge de quatre-vingt cinq ans.

M. de Crébillon avoit une façon singulière de travailler. Jamais il n'a écrit le plan d'aucune de ses Tragédies, si l'on en excepte *Xerxès*, qui n'est assurément pas la mieux conduite. Son génie ne souffroit point d'entraves ; & plus de méthode l'auroit gêné. Il n'écrivoit même jamais ses Pièces, que lorsqu'il falloit les donner au Théâtre. Quand il présenta aux Comédiens la Tragédie de *Catiline*, on fait qu'il la leur récita toute de mémoire. Si on lui faisoit quelque critique qu'il crût devoir adopter, l'endroit critiqué s'effaçoit totalement de sa tête ; il n'y restoit plus que ce qu'il y avoit substitué. Sa mémoire étoit prodigieuse ; jamais il n'avoit rien oublié de ce qu'il avoit appris. Dans ses dernières années même il savoit encore très-bien le Latin, quoique depuis la sortie de ses classes il n'en eût fait que très-peu d'usage. Il connoissoit parfaitement ses Poètes ; mais on ne s'en apper-

cevoit que quand il y étoit forcé. Il faisoit grand cas des Anciens, & spécialement des Grecs, mais sans aucune espèce d'idolâtrie, sachant apprécier ses modèles & ses maîtres. On en a la preuve dans son *Electre*, dont les beautés sentent la noble simplicité de l'antique, mais sans affectation, sans une servile imitation. Ce Poète désapprouvoit l'abus que nous faisons de l'amour dans nos Tragédies, & ne l'y trouvoit placé que quand il est la cause, comme dans celles de Racine, de tous les événemens. M. de Crébillon se reprochoit de n'avoir pas osé bannir cette passion de sa Tragédie d'*Airée*. S'il eût pu se résoudre à revenir sur lui-même, il ne l'y auroit pas laissé subsister.

L'abondance de ses idées rendant à ce grand-homme celles des autres peu nécessaires, il lisoit peu dans ses dernières années, aimant à s'occuper de ce qu'on appelle *châteaux en Espagne*. Quelquefois, au lieu de se perdre dans ses rêveries, il s'amusoit à composer, dans sa tête, des

Romans à la façon de la Calprenede ; dont il estimoit les productions ; mais comme il n'écrivoit jamais , il n'est rien resté de tout ce que lui offroit alors son imagination.

Depuis plus de cinquante ans , M. de Crébillon s'étoit adonné à fumer du tabac ; & la quantité qu'il en fumoit en un jour , paroîtroit incroyable à ceux qui ne l'ont pas connu. Comme il ne pouvoit pas fumer par-tout , il n'alloit volontiers que chez les personnes qui lui accorderoient cette liberté ; & c'est une des plus fortes raisons qui le faisoient vivre dans la solitude.

M. de Crébillon étoit grand , bien fait , avoit l'air noble , & un très-beau caractère de tête , sur-tout quand il l'avoit nue. C'est ainsi que M. de la Tour l'a peint dans un Portrait exposé au Salon , & sur lequel M. Lemoyne a fait son buste. M. Aved l'avoit déjà peint long-temps auparavant ; & c'est , de tous les portraits de ce grand Poëte , celui qui doit frapper

le plus, parce qu'il le représente tel qu'on le voyoit ordinairement, & que d'ailleurs il est fort ressemblant. Ce portrait a été gravé par le célèbre Baléchou. M. de Crébillon avoit les yeux bleus, grands & pleins de feu. Ses sourcils, quoique blonds, étoient fort marqués. Il les fronçoit volontiers, ce qui lui donnoit quelquefois un air dur. Quoique né impatient, & même un peu colere, il étoit fort doux; & ceux dont il croyoit avoir le plus à se plaindre, rentroient aisément en grace auprès de lui. Il étoit très-aisé à vivre, trop peut-être sur la fin de sa vie, que le poids des années, le retenant chez lui, l'avoit rendu peu difficile sur le choix de ses sociétés. Avec l'air sérieux, & même mélancolique, il avoit de la gaieté, & se permettoit des propos très-badins, ou quelque chose de plus. Mais il haïssoit l'épigramme; & s'il lui en échappoit quelquefois, elles étoient du ton de son esprit, c'est-à-dire, fortes & nerveuses. Il méprisoit la satire. » Jugez à quel point

» elle est méprisable ( disoit-il à un jeune homme qui étoit venu lui lire un Ouvrage de ce genre ), » puisque vous y réussissez , » même à votre âge ». Aussi jamais n'a-t-il écrit contre personne ; & on le savoit si bien , qu'en récitant ce Vers , dans son Discours à l'Académie ,

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume ,

le Public , par des applaudissemens réitérés , confirma la justice que se rendoit M. de Crébillon. On n'a connu de lui , dans le genre de la critique , qu'une espece de Fable en Vers Marotiques , contre celles de M. de la Mothe. Cet Ouvrage étoit plein d'imagination , de gaieté & de modération. Mais loin de le destiner à l'impression , l'Auteur ne l'a pas seulement achevé. Il n'a composé que très-peu de ces pieces qu'on appelle *fugitives*. Sa façon de vivre , fort retirée , l'éloignoit encore plus de ces agréables bagatelles , que le genre de son esprit. Il avoit autrefois entrepris un assez grand Ouvrage , intitulé



*Maximes pour les Rois*, qui n'a pas non plus été fini. On n'a retrouvé dans ses papiers, ni cet Ecrit, ni la Fable sur M. de la Mothe, quoique l'un & l'autre existent vraisemblablement.

M. de Crébillon étoit simple dans ses mœurs. Né sans vanité, il parloit rarement de lui-même, & n'a jamais pu supporter la louange en face. Dans les derniers mois de sa vie, s'étant fait lire ses Ouvrages, il n'en dissimula ni les beautés, ni les défauts, & se jugea enfin aussi impartialement qu'il jugeoit les autres, conservant jusqu'à la fin de sa vie un sentiment & un tact extrêmement sûrs.

Ce grand Poëte n'a jamais connu la jalousie, ni fait plus de cabales contre les autres, que de brigues pour lui-même. Le jour de la première représentation de *Catilina*, les Comédiens, craignant un Parterre trop nombreux, déterminoient avec lui la quantité de Billets que l'on devoit distribuer. Beaucoup de personnes en sollicitoient d'avance. Un homme attaché de

très-près par le sang à M. de Crébillon ,  
lui en demanda pour quelques amis.  
» Morbleu ! Monsieur , lui répondit-il ,  
» vous savez-bien que je ne veux pas que  
» personne se croye dans l'obligation de  
» m'applaudir ! Eh ! mon Dieu , lui répli-  
» qua-t-on , ne craignez rien à cet égard ;  
» ceux pour qui je vous demande des  
» Billets , ne vous en feront pas plus de  
» grace , pour les tenir de vos mains ; je  
» puis vous en répondre. — Puisque cela  
» est , vous en aurez ».

M. de Crébillon ne faisoit jamais de  
visites , & ne comprenoit pas , disoit-il ,  
comment on pouvoit en faire. Rien non-  
plus n'étoit plus difficile que d'obtenir  
de lui une réponse , quand on lui écrivoit.  
Tous les petits devoirs de la société lui  
étoient onéreux ; mais il avoit l'équité de  
ne se pas offenser qu'on s'en dispensât à  
son égard. La dissipation dans laquelle on  
l'a vu vivre , sur-tout après le succès de  
*Rhadamisthe* ; son silence sur ses propres  
Ouvrages ; son ton dans le monde , for-  
éloign

éloigné de celui de ses Ecrits ; la jalousie , peut-être , de quelques Auteurs moins accueillis du Public , ont fait dire très-long-temps , qu'il n'étoit que le prête-nom de ses Œuvres. Comme on ne pouvoit les attribuer à aucun Auteur connu , ce fut à un Chartreux qu'on jugea à propos d'en faire les honneurs ; & ce Chartreux , disoit-on , étoit un de ses parens. Ce bruit assurément étoit dénué de vraisemblance. M. de Crébillon ne connoissoit personne aux Chartreux ; & son goût pour la solitude ne l'avoit même pas conduit dans leur jardin trois fois en sa vie. Mais ce grand Poète n'en éprouva pas moins , pendant quelque temps , que les bruits les plus mal fondés ne manquent jamais d'être accrédités par la méchanceté , & adoptés par la sottise. Quand on le vit rester sur *Catilina* , on répandit que le Chartreux étoit mort , & que c'étoit la cause du silence de M. de Crébillon. Lorsque cette Tragédie parut , on n'eut pas la hardiesse de ressusciter le défunt ; & la Piece resta

à son véritable Auteur. La maniere dont il parloit de son Art, dénotoit un très-grand Poëte tragique. On venoit quelquefois le consulter sur des Ouvrages de ce genre : quand le sujet étoit mal choisi, ou décéloit peu de talens, il se contentoit d'exhorter l'Auteur à ne pas entrer dans cette carrière. Dans le cas contraire, loin de dire simplement son avis, il raisonnoit sur l'Ouvrage, refondoit même tout le plan, & quelquefois le rendoit tel, qu'il eût fallu avoir son génie pour le traiter avec succès. Ce grand-homme s'étoit proposé de donner des réflexions sur la Tragédie ; & c'est une perte pour le Public, que ce projet n'ait pas été exécuté. Mais pour cela, il auroit fallu écrire ; & c'étoit une chose à laquelle on ne pouvoit pas le déterminer.

M. de Crébillon, étant Directeur de l'Académie, eut deux fois l'honneur de haranguer Sa Majesté ; la première, le 17 Novembre 1744, après la cruelle maladie qui coûta tant de larmes à la Fran-

ce, & l'autre en 1745. Dans ces deux occasions, il parla au Roi avec une noble assurance; & quelqu'un lui paroissant étonné de ce que la présence du Monarque ne l'avoit point intimidé: » Eh! » pourquoi, répondit-il, aurois-je été embarrassé de parler à un Prince qui ne peut faire trembler ses Sujets, que de la crainte de le perdre? Sa Majesté écouta avec une extrême bonté, & les deux Discours prononcés devant Elle, & les Vers qui les suivirent. On trouve toutes ces Pièces dans l'Édition de ses Œuvres faite au Louvre en 1750, pour le profit de l'Auteur.

Le Roi, sans compter ce bienfait, & d'autres dont on a déjà parlé, faisoit à M. de Crébillon une gratification annuelle de 600 livres, & une pension de 400 liv. sur ses Bâtimens. C'étoit pour le dédommager d'un logement qu'on lui avoit donné dans une de ces maisons de la cour du vieux Louvre, abattues depuis pour achever ce superbe Palais. Sa Majesté lui ac-

corda encore une pension de 2000 livres sur le Mercure de France.

M. de Crébillon dormoit peu , & le plus souvent à l'heure où les autres veillent. Il étoit grand mangeur ; mais les alimens les plus simples , & même les plus grossiers , étoient le plus de son goût. On ne pouvoit être couché plus durement ; en ce point il auroit pu le disputer aux Anachorettes mêmes , & l'emporter peut-être sur eux. On lui connoissoit autrefois beaucoup d'amour pour les beaux meubles , & sur-tout pour la parure : qu'on se rappelle ce Couplet de Rousseau :

Quel brillant habit , Crébillon , &c.

A la façon dont on l'a vu à sa mort , on n'auroit pas imaginé qu'il eût jamais attaché un si grand prix à toutes ces choses.

Tous les malheureux avoient des droits sur son cœur ; les bêtes mêmes , sur-tout si elles souffroient , excitoient sa commisération. C'étoit par ce principe , que sa maison étoit remplie de chiens & de chats ,

dont la figure & les infirmités prouvoient l'excès de sa compassion.

Vingt ans avant sa mort, M. de Crébillon fut attaqué d'un éréfypele aux jambes. Ce mal ne fut pas regardé comme dangereux, parce qu'il fluoit; mais on avertit le malade de prendre garde que cette humeur ne cessât de couler. Quelquefois il songeoit à l'entretenir; d'autrefois il y faisoit moins d'attention. Sur la fin de Décembre de l'année 1761, étant dans une maison d'ami, il tomba dans une espece de syncope, qui parut annoncer une dangereuse maladie. En même tems ses jambes se fermerent; mais comme cet accident lui étoit déjà arrivé plus d'une fois, & n'avoit rien amené de sinistre, le malade ne crut pas devoir s'en inquiéter, ni changer de régime. Cependant le mal devint grave; & sur la fin de Janvier de l'année 1762, le Curé de saint Gervais, son Pasteur, le disposa à recevoir les Sacremens. Le 29 du même mois, il reçut tout à la fois le Viatique & l'Ex-

trême-Onction. Sa santé parut alors se raffaiblir assez pour faire espérer que cette maladie ne seroit pas sa dernière ; & peut-être en effet ne l'eût-elle pas été, si l'on eût pu le résoudre à se ménager. Mais, loin de s'affujettir au régime prescrit, il ne changea rien à une manière de vivre dans laquelle une longue habitude l'avoit confirmé, & que la force de son tempérament lui avoit jusques là fait soutenir. Enfin, le 12 du mois de Juin 1762, il eut une suppression d'urine, qui fut regardée comme fort dangereuse. Le fils de M. de Crébillon, qui, depuis quelque temps étoit allé loger chez son pere, fit avertir le Curé ; & le 14 du même mois, le malade fut administré une seconde fois avec beaucoup d'édification. Il envisagea la mort avec une très-grande fermeté, mais sans nulle ostentation de courage. Son état ensuite ne fit plus qu'empirer ; & ce grand-homme expira enfin, après une agonie assez douce, le Jeudi 17 Juin, à neuf heures du soir, âgé de près de quatre-



vingt huit ans & demi. Il fut inhumé dans l'Eglise de saint Gervais sa Paroisse, laissant un fils à qui, sans les bienfaits de Sa Majesté, il ne resteroit exactement que le nom de son pere, & sa propre réputation.

On croit ne devoir pas omettre que, le Mardi 16 Juillet, les Comédiens firent célébrer, dans l'Eglise de saint Jean-de-Latran, un pompeux Service, comme une preuve de leur reconnoissance pour ce grand Poëte, & un monument de leur respect pour les Lettres. Ce qu'il y avoit de plus distingué par la naissance, le rang ou l'amour des Lettres, les Membres des Académies, les Corps Littéraires, tous les Gens de Lettres, enfin les Artistes célèbres, y furent invités par des billets, & s'y rendirent en si grand nombre, qu'à peine l'Eglise pouvoit-elle les contenir. Cependant il n'y eut pas le moindre tumulte, par l'ordre exact qui fut observé, & le sentiment unanime de respect qu'inspiroit à tous les assistans l'objet de cette cérémonie.

Quelque temps après la mort de M. de Crébillon, le Roi ordonna qu'on lui érigéât un Mausolée en marbre; & M. le Marquis de Marigny, Directeur général des Bâtimens, confia ce travail au célèbre M. Lemoyne. L'Eglise de saint Gervais, lieu de la sépulture de notre illustre Poëte, fut d'abord destinée a recevoir ce monument. On a changé cette destination; & l'on parle de le placer à la Bibliothèque du Roi.



## O D E

*Sur la Mort de M. DE CRÉBILLON.*

QUEL spectacle est offert à mon ame éperdue !  
Que vois-je ! dans mes sens la crainte est répandue.  
Est-ce ici le séjour qu'habite la terreur ?  
Est-ce ici du néant la demeure fatale ?

Quelle nuit infernale

Enveloppe ces lieux des voiles de l'horreur !

La lugubre clarté de cent torches funebres ,  
Plus tristes mille fois que ces noires ténèbres ,  
Vers un Temple odieux guide mes pas errans.  
Un marbre ensanglanté couronne ses portiques ,  
Dont les débris antiques

Semblent braver encor les menaces du temps.

Sur un Autel d'airain la Mort , la Mort assise ,  
Tient pour sceptre une faux que la Fureur aiguise :  
A ses yeux est ouvert le Livre des Destins.  
De ses arrêts sacrés , ministres redoutables ,  
Les Douleurs lamentables

Entraînent à ses pieds la foule des Humains.

Et ce fier Potentat , qui , gonflé d'arrogance ,  
Accable l'Univers du poids de sa puissance ;  
Et l'Esclave courbé sous le faix des travaux ,  
Tout est en un instant disparu dans l'abyme ;  
Tout du néant victime ,  
Périt également dans le fond des tombeaux.

Les torches à la main , échauffant le carnage ,  
Bellone sur les morts se frayant un passage ,  
De rivières de sang inonde les Autels :  
L'Amour , qui sous des fleurs masque sa perfidie ,  
D'une main plus hardie ,  
Sacrifie à la Mort des milliers de mortels.

Dans ces funestes lieux , quel vieillard respectable  
A dévoué le Temps au Trépas indomptable ?  
Le sceptre des beaux Arts éclate dans sa main ;  
Sa voix rappelle au jour les Monarques célèbres  
Qui , des séjours funèbres ,  
S'empressent à l'envi de passer dans son sein.

Maître des passions qui captivent notre ame ,  
Il l'émeut à son gré , l'attendrit , ou l'enflamme :  
Quoi ! la Mort a sur lui levé ses bras vengeurs !  
Cruelle Mort , arrête ! . . . il se débat , il tombe ;

Et la nuit de la tombe

L'enferme pour toujours , & le cache à nos pleurs.

Dérobez , ô François , vos honteuses alarmes ;  
Cet instant que le Peuple envisage avec larmes ,  
Est l'épreuve de l'homme , & l'instant du Héros :  
Tant qu'il traîne ici-bas les chaînes de la vie ,

Les voiles de l'Envie

Obscurcissent toujours l'éclat de ses travaux.

Mais sitôt que son ame à ses destins fidelle ,  
Dépouillant les dehors de sa forme mortelle ,  
Va boire le nectar dans la coupe des Dieux ;  
Alors des sentimens le cœur est l'interprete ,

Et sa cendre muette

Est même respectable à l'œil de l'envieux.

Immortel CRÉBILLON , les Filles de Mémoire  
Ont fixé pour jamais les degrés de ta gloire :  
Ton nom des plus fameux égale la hauteur.

Eh ! qui sçut mieux que toi , des fils de Melpomene ,

Déployer sur la Scene

De forfaits inouis la surprenante horreur ?

Ce monstre au cœur de fer , c'est l'inflexible *Atrée* ;  
Voyez de quelle main , pût le crime assuée ,

Il présente à son frere un vase horrible , affreux.  
Tu demandes ton fils , infortuné *Thyeste* :

O vengeance funeste !

Ton fils est tout entier dans tes flancs malheureux.

Quel sang vient de couler dans les murs de *Mycène* ?  
Un couple scélérat , réuni par la haine ,  
Dans le sein maternel enfonce le couteau.  
Tremblez , fils inhumains , le souffle des Furies ,

Dans vos ames impies ,

Du remords dévorant allume le flambeau.

Que les soins d'*Isménie* \* ont à mes yeux de charmes !  
D'un époux criminel enchaînant les alarmes ,  
De ses cruels malheurs elle adoucit le faix ;  
Mais les Dieux l'ont marqué du sceau de leur colere ,

Et la main de son pere ,

Par des forfaits plus grands , venge encor ses forfaits.

Ainsi de la terreur , aux humains si fatale ,  
Tu fais nous faire aimer la pompe sépulchrale ;  
Avec des flots de sang tu fais couler nos pleurs.  
Quoi ! \*\* de l'ambition tu sondes les abymes ,

---

\* *La Tragédie de Rhadamisthe.*

\*\* *Celle de Catiline.*

Et la mere des crimes

Te développe aussi ses sombres profondeurs !

Ce vieillard immortel , dont la main lente & sûre

Reproduit à la fois & détruit la nature ,

Dans son rapide vol redouble tes efforts :

Ton esprit , dispensant des torrens de lumière ,

Au bout de sa carrière ,

S'élève encor plus haut en ses rares accords.

Je reconnois la voix du Défenseur \* de Rome ;

Ce sont-là tous ses traits, l'empreinte du grand-homme :

C'est ainsi qu'il tomba sous le couteau sanglant.

Quels cris tumultueux ! le poison de l'Envie ,

Epandu sur ta vie ,

Infecte de tes jours le reste chancelant.

Laiçons ce vil *Python* exhaler ses blasphêmes ;

Des criminels humains les murmures extrêmes

Altèrent-ils jamais le front calme des Dieux ?

Un transport inconnu m'appelle à l'Empyrée ;

De la voûte azurée

Les chemins tout-à-coup sont ouverts à mes yeux.

---

\* *Le Triumvirat , qu'il fit à l'âge de quatre-vingt-un ans , & qui fut injustement attaqué.*

Quelle Divinité, dans son orgueil suprême ,  
Empruntant de la Mort l'effrayant diadème ,  
Rassemble à ses côtés la troupe des Malheurs ?  
Son front est obscurci du deuil de la Tristesse ;  
A ses pieds la Tendresse  
Grave en lettres de sang ses tragiques douleurs.

Corneille, pour Romain adopté même à Rome ;  
Racine, l'interprete & le peintre de l'homme ,  
Sont, d'un tribut de pleurs, pour encens, honorés :  
Là, mon divin Héros, guidé par la Mémoire ,  
Sur un rayon de gloire ,  
Du Sanctuaire auguste occupe les degrés.

Pardonne, CRÉBILLON, aux efforts de ma lyre.  
Si mes sens, transportés par un heureux délire,  
Ont retracé ta gloire aux siècles à venir,  
Couronne mes accords ; & transmets dans mon ame  
Cette céleste flamme  
Qui fait des noms fameux vivre le souvenir.







# A U R O I.

SIRE,

*VOTRE MAJESTÉ* vient de me faire une grace si peu méritée , que j'ose à peine lui offrir l'hommage de ses propres bienfaits : témoin des merveilles de votre regne , je devrois rougir de les avoir si mal célébrées , tandis que *VOTRE MAJESTÉ* daigne immortaliser mes Ouvrages. Quel bonheur fut égal au mien ! J'ai commencé de voir le jour sous l'empire d'un Roi si grand , que sans son Successeur , il n'auroit jamais eu de rival ; j'ai vieilli sous les loix du plus aimable & du meilleur de tous les Rois ; j'ai vu naître , pour ainsi dire ,

*sa gloire ; je l'ai vue chaque jour prendre un nouvel éclat ; & je la vois enfin consommée par le don d'une paix qui ne peut être envisagée sans admiration , ni oubliée sans ingratitude.*

*Je suis avec le plus profond respect ,  
& la plus parfaite soumission ,*

S I R E ,

*D E V O T R E M A J E S T É ,*

Le très-humble , très-obéissant  
& très-fidèle sujet & serviteur ,  
PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON.



# P R É F A C E

## D E L' A U T E U R.

J'AVOIS résolu de donner une Dissertation sur la Tragédie ; mais depuis quelque temps il a paru un si grand nombre de discours sur cette matiere déjà tant rebattue, & presque toujours sans fruit, que j'ai crain de tomber dans des redites. Jamais les Auteurs ne furent mieux instruits des regles & des finesse de l'Art : on en peut juger par leurs Préfaces ; il seroit seulement à souhaiter que les Ouvrages qui les occasionnent se ressentissent un peu plus de ces préliminaires si brillans : d'ailleurs que dirois-je à mes contemporains, qu'ils ne fussent aussi bien que moi ? Ceux qui sont doués d'un génie heureux puissent des leçons dans leurs propres talens ; ceux qui en sont dénués n'ont besoin que d'un seul précepte, c'est de ne point écrire. On sera peut-être surpris que dans le cours d'une assez longue vie,

je ne me fois point occupé à retoucher mes Ouvrages , sur-tout depuis que le Roi a daigné en ordonner l'impression à son Imprimerie royale ; bienfait qui , en me comblant de gloire , seroit seul capable de confirmer le Public dans la bienveillance dont il m'a toujours honoré , & dont il m'a donné des marques si particulieres ; mais je n'ai jamais eu grande foi aux corrections ; la plupart ne sont que des fautes nouvelles : lorsqu'on n'est plus dans la chaleur des premieres idées , on ne peut trop se défier des secondes. Un autre motif m'a engagé à me laisser tel que j'étois quand le Public m'a pris sous sa protection ; comme je ne me flatte pas de pouvoir devenir un modele , mes défauts pourront servir d'instruction : peut-être qu'en m'examinant de près , mes successeurs feront à leur tour tentés de faire l'examen de leur conscience ; ils en sentiront mieux les dangers d'une carrière aussi épineuse que celle du Théâtre , quand ils verront qu'un homme né avec une forte de talent pour la Tragédie , & éclairé par les Pièces

de Corneille & de Racine, n'a pu éviter des écueils que vraisemblablement il devoit avoir apperçus. Je suis d'autant moins excusable que j'ai connu parfaitement les beautés de la Tragédie, & que j'ai, mieux que qui ce soit, senti mes défauts. Ai-je atteint ce que j'ai si parfaitement connu ? me suis-je corrigé de ce que j'ai si bien senti ? Je n'ai pu me garantir d'un vice qui nous est commun à tous, & qui est la véritable source de nos déréglemens poétiques, je veux dire l'impatience, quelquefois l'entêtement, & encore plus souvent l'orgueil : l'impatience n'est pas tout-à-fait sans fondement ; un Auteur qui a fait choix d'un sujet, & qui s'est cru obligé de le communiquer, ainsi que ses idées, craint qu'on ne le lui vole ; &, à la honte des Lettres, ces sortes de larcins ne sont que trop familiers, du moins si l'on s'en rapporte à ceux qui revendiquent ce qu'on leur a pris. Mais ces craintes doivent-elles l'emporter sur ce que nous devons au Public, & sur ce que nous nous devons à nous-mêmes, &

nous engager à précipiter nos compositions ? il vaut encore mieux être pillés que fiftlés. Il n'y a pas un défaut dans nos plans dont nous ne soyons frappés les premiers ; mais après les avoir bien discutés , nous ne songeons souvent qu'à nous les justifier , flattés du fol espoir de pouvoir les couvrir si bien , qu'on ne s'en doutera seulement pas : si des amis clairvoyans nous en font appercevoir , nous répondons avec vivacité , que pour ôter ce défaut prétendu , il faudroit refondre toute la Pièce ; que Corneille & Racine sont pleins de ces fautes. Mais si à la fin on parvient à nous faire ouvrir les yeux , alors , pour concilier le sentiment de nos amis avec notre amour-propre , nous employons plus d'esprit , d'art & de temps pour pallier ce défaut , qu'il ne nous en auroit fallu pour faire deux nouveaux Actes. Une autre erreur , aussi dangereuse pour le moins , c'est de prétendre qu'un défaut qui produit de grandes beautés , ne doit pas être compté pour un défaut : je ne l'en trouve , moi , que plus énorme ;

dès qu'on est capable d'enfanter de grandes beautés, on ne peut leur donner une source trop pure. Qu'arrive-t-il enfin ? les défauts percent, & sont saisis par le Public, à qui rien n'échappe ; & on ne manque pas de se récrier contre sa dureté. Nous avons tort : l'indulgence du Public va jusqu'à l'extrême patience ; son amour pour les Spectacles lui fait passer bien des choses que nos plus zélés partisans ne nous pardonneraient pas. Si on retranchoit de nos Pièces tout ce qu'il y a d'inutile, nous mourrions de frayeur à l'aspect du squelette : que de dissertations, que de métaphysique sur les effets des passions que leurs seuls mouvemens développeroient de reste, si nous nous attachions purement & simplement à l'action, que nous interrompons sans cesse par des réflexions qui refroidissent également la Pièce, le Spectateur & l'Acteur ! A propos de passion, me sera-t-il permis de dire ici deux mots en faveur de l'amour, qu'une morale renouvelée, car elle n'a point le mérite de la nouveauté, veut bannir de

la Tragédie ? Je ne crains pas qu'on soupçonne de partialité sur cet article, un homme que l'on n'a point accusé jusqu'ici d'être fort doucereux. Le Poëme Tragique, supposé que je le connoisse bien, est, pour ainsi dire, le rendez-vous de toutes les passions ; pourquoi en chassions-nous l'amour, qui est souvent le mobile de toutes les passions ensemble ? Les cœurs nés sans amour sont des êtres de raison ; & je ne vois pas en quoi l'amour, nommément dit, peut dégrader l'honnête homme & le héros. Sophocle & Euripide, dit-on, se sont bien passés de l'amour : c'est un agrément de moins dans leurs ouvrages ; ces deux grands hommes ont travaillé selon le goût de leur siècle ; nous nous conformons au goût du nôtre. Voudroit-on nous persuader que Corneille & Racine doivent être moins grands pour nous que Sophocle & Euripide ne le furent pour les Grecs ? qui d'entre eux doit nous donner le ton ? Que l'on blâme les analyses perpétuelles que nous faisons des sentimens amoureux, ces délicatesses,



ces recherches puériles qui affadissent le cœur au lieu de l'émouvoir, & qui enlaidissent l'amour loin de l'embellir, je passe condamnation. Un homme d'esprit a dit :

*Ce n'est point l'amour qui nous perd ,*

*C'est la maniere de le faire.*

Parmi nous , c'est la maniere de l'employer ; ce n'est pas la faute de l'amour si nous le mettons toujours à sa toilette : mais que nous le représentions impétueux , violent , injuste , malheureux , capable de nous porter aux plus grands crimes , ou aux actions les plus vertueuses , l'amour alors deviendra la plus grande ressource du Théâtre ; j'oserai même soutenir qu'il est dangereux de s'en passer , & que si on venoit à le supprimer , ce seroit priver la Tragédie de l'objet le plus intéressant , & le plus capable de bien exercer sa morale.

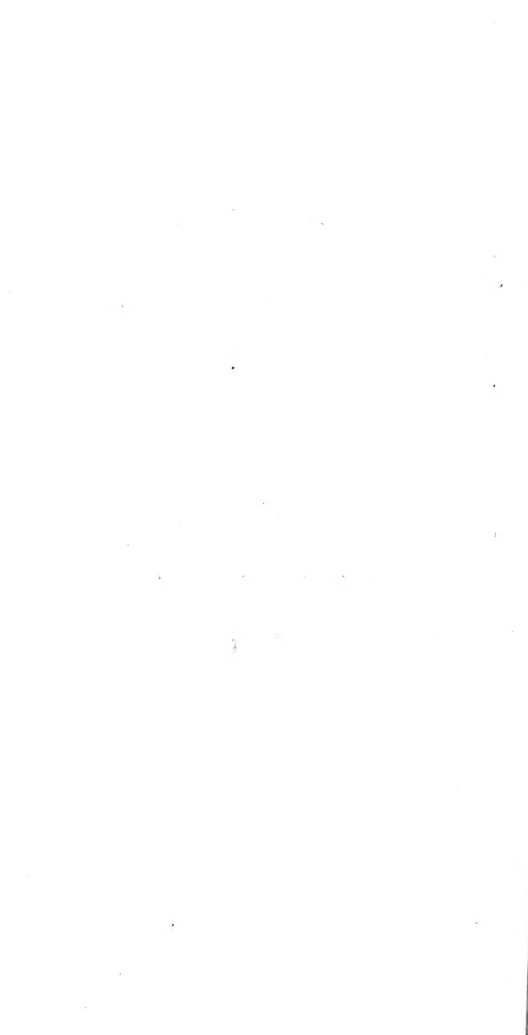
Quant aux brochures que l'on fait courir contre moi , je ne me pique pas d'y répondre ; les critiques les plus envenimées me font encore beaucoup d'honneur ; j'en aurois même remercié leurs Auteurs , si

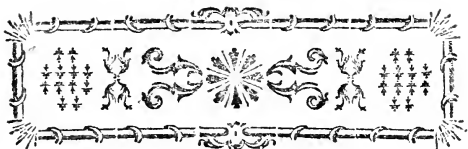
j'y avois trouvé des instructions qui pussent m'être de quelque utilité : mais franchement je n'y ai entrevu que le dessein de m'humilier ou de me fâcher ; mes censeurs ont manqué leur coup : la critique n'humilie que les orgueilleux , & ne fâche que les fots : j'aurois presque osé me flatter de n'être ni l'un ni l'autre.



IDOMÉNÉE,  
TRAGÉDIE;

*Représentée , pour la première fois ,  
le 29 Décembre 1703.*





A

SON ALTESSE

SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC.

*T*oi qui , par mille exploits divers ,  
Soutiens le poids d'un nom si fameux dans le  
monde ,

Héros , à tes bontés souffre que je réponde ,  
Et reçois l'offre de mes vers.

Je méditois en vain de t'en faire l'hommage ,  
En vain je me l'étois promis ;

Dij

## É P I T R E.

*Jamais ton nom sacré n'eût paré mon Ouvrage ;  
Si toi-même ne l'eus permis.  
Non ; quel que soit pour Toi le zèle qui me guide,  
Quel que fût de mes vers le prix ou le bonheur ,  
    **GRAND PRINCE**, ma Muse timide  
Ne te les eût offerts que dans le fond du cœur.  
Un Auteur vainement , sous le nom de prémices ,  
    Croit son hommage en sûreté ;  
    Dans nos plus humbles sacrifices  
    On nous croit sans humilité :  
    C'est tendre à l'immortalité  
Que de paroître au jour sous de si grands aus-  
pices :  
C'est rendre enfin mes vers ou suspects ou com-  
plices  
    D'une coupable vanité.  
    Heureux , que ma Muse indiscrete  
    N'ait point suivi sa foible ardeur ,  
Et que , prête à livrer le Héros au Poëte ,  
Elle ait d'un front modeste épargné la pudeur.  
Si , plus que toi peut-être , instruite de ta gloire ,  
Rappelant des périls que tu ne craignis pas ,  
Te les reprochant même au sein de la victoire ,  
Ma Muse t'apprenoit tout ce que fit ton bras . . .  
Non , ne crains point que son audace ,*

## É P I T R E.

*De Stinkerque , ou Nervinde embrassant les exploits ,*

*Fasse résonner une voix*

*A peine connue au Parnasse.*

*Mais si du Dieu des vers je me fais avouer ,*

*Si sur moi d'un rayon il répand la lumière ,*

*Je ne rentre dans la carrière*

*Que pour apprendre à te louer.*

JOLYOT DE CRÉBILLON.

D iiij

---

## A C T E U R S.

IDOMÉNÉE, *Roi de Crete.*

IDAMANTE, *Fils d'Idoménée.*

ÉRIXÈNE, *Fille de Mérion, Prince rebelle.*

SOPHRONYME, *Ministre d'Idoménée.*

ÉGÉSIPPE, *Officier du Palais.*

POLYCLETE, *Confident d'Idamante.*

ISMENE, *Confidente d'Érixène.*

SUITE DU ROI.

GARDES.

*La Scene est à Cydonie , Capitale de la Crete ,  
dans le Palais d'Idoménée.*





# IDOMÉNÉE,

## TRAGÉDIE.



### ACTE PREMIER.



### SCENE PREMIERE.

IDOMÉNÉE, *seul.*

Où suis-je ? quelle horreur m'épouvante & me suit !  
Quel tremblement ! ô Ciel ! & quelle affreuse nuit !  
Dieux puissans , épargnez la Crete infortunée.



## S C E N E    I I.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

I D O M É N É E.

**S**OPHRONYME, est-ce toi ?

S O P H R O N Y M E.

Que vois-je ? Idoménée !

Ah ! Seigneur , de quel bruit ont retenti ces lieux !

I D O M É N É E.

Eh quoi ! tant de malheurs n'ont point lassé les Dieux !  
Depuis six mois entiers une fureur commune  
Agite tour-à-tour Jupiter & Neptune :  
La foudre est l'astre seul qui nous luit dans les airs :  
Neptune va bientôt nous couvrir de ses mers.  
C'en est fait , tout périt ; la Crete désolée  
Semble rentrer au sein de la terre ébranlée ;  
Chaque jour , entouré des plus tristes objets ,  
La mort jusqu'en mes bras moissonne mes sujets.  
Jupiter , sur moi seul épuise ta vengeance ;  
N'afflige plus des lieux si chers à ton enfance ;  
Mes peuples malheureux n'espèrent plus qu'en toi.  
Si j'ai pu t'offenser , ne tonne que sur moi.  
Pour les seuls innocens allumes-tu la foudre ?  
Sur son Trône embrasé réduis le Prince en poudre ,

Epargne les sujets : pourquoi les frapper tous ?  
 Qui d'eux , ou de leur Roi , mérite ton courroux ?

SOPHRONYME.

Quoi ! toujours de nos maux vous croirez-vous  
 coupable ?

N'armez point contre vous une main redoutable.  
 Le Ciel , depuis long-tems déclaré contre nous ,  
 Semble , dans sa fureur , ne ménager que vous.  
 Dans les maux redoublés dont la rigueur nous presse ,  
 Votre seule pitié , Seigneur , vous intéresse.

IDOMÉNÉE.

Les Dieux voudroient en vain ne ménager que moi.  
 Eh ! frapper tout son peuple , est-ce épargner un Roi ?  
 Hélas ! pour me remplir de douleurs & de craintes ,  
 Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes ,  
 Il suffiroit des cris de tant d'infortunés ,  
 Aux maux les plus cruels chaque jour condamnés :  
 Et c'est moi cependant , c'est leur Roi sacrilège ,  
 Qui répand dans ces lieux l'horreur qui les assiège.  
 Je ne gémitois point sur leur destin affreux ,  
 Si le Ciel étoit juste , autant que rigoureux.  
 Mais ce n'est pas le Ciel , c'est moi qui les foudroie :  
 Juge de quels remords je dois être la proie.  
 Quels regrets , quand je vois mes peuples malheureux  
 Craindre pour moi les maux que j'attire sur eux ;  
 Prier que , pour eux seuls le Ciel inexorable ,  
 Porte loin de leur Roi le coup qui les accable !

SOPHRONYME.

Quoi ! Seigneur , vous seriez l'auteur de tant de maux ?

Et de vous seul la Crete attendroit son repos ?

Quoi ! des Dieux irrités ce peuple la victime. . . . .

I D O M É N É E.

L'est moins de leur courroux , qu'il ne l'est de mon crime.

Cet aveu te surprend. A peine croirois-tu ,

Sophronyme , à quel point j'ai manqué de vertu ;

Mais telle est désormais ma triste destinée . . . . .

S O P H R O N Y M E.

Quel crime a donc commis le sage Idoménée ?

Fils de Deucalion , petit-fils de Minos ,

Vos vertus ont passé celles de ces Héros :

Nous trouvions tout en vous , un Roi , les Dieux , un  
Pere.

Seigneur , par quel malheur , à vous même contraire ,

Avez-vous pu trahir des noms si glorieux ?

Qui fit donc succomber votre vertu ?

I D O M É N É E.

Les Dieux.

S O P H R O N Y M E.

Quel forfait peut sur vous attirer leur colere ?

I D O M É N É E.

On n'est pas innocent , lorsqu'on peut leur déplaire :

Les Dieux sur mes pareils font gloire de leurs coups ;

D'illustres malheureux honorent leur courroux.

Entre le Ciel & moi , sois juge , Sophronyme :

Il prépara du moins , s'il ne fit pas mon crime.

Par vingt Rois dès long-temps vainement rassemblés ,  
 Les Troyens à la fin se virent accablés ;  
 De leurs bords désolés tout pressoit la retraite :  
 Ainsi , loin de nos Grecs , je voguai vers la Crete.  
 Le Prince Mérion , prompt à m'y devancer ,  
 Sur mon trône , peut-être , auroit pu se placer ,  
 Si mon fils n'eût domté l'orgueil de ce rebelle.  
 A Samos , par tes soins , j'en reçus la nouvelle.  
 Je peindrois mal ici les transports de mon cœur ,  
 Lorsque j'appris d'un traître Idamante vainqueur ;  
 La gloire de mon fils me causa plus de joie ,  
 Que ne firent jamais les dépouilles de Troie.  
 Après dix ans d'absence , empressé de revoir  
 Cet appui de mon trône , & mon unique espoir ;  
 A regagner la Crete aussi-tôt je m'apprête ,  
 Ignorant le péril qui menaçoit ma tête.  
 Sans que je te rappelle un honteux souvenir ,  
 Ni que de nos affronts je t'aïlle entretenir ,  
 Tu fais de quels forfaits ma race s'est noircie ;  
 Comme Pasiphaé , Phédre au crime endurcie  
 Ne signale que trop & Minos & Vénus ;  
 Tous nos malheurs enfin te sont assez connus.  
 Né de ce sang fatal , à la Déesse en proie ,  
 J'avois encor sur moi la querelle de Troie :  
 Juge de la vengeance , à ce titre odieux.  
 Ce fut peu : de sa haine elle arma tous les Dieux ,  
 La Crete paroïssoit , tout flattoit mon envie ,  
 Je distinguois déjà le Port de Cydonie ;  
 Mais le Ciel ne m'offroit ces objets ravissans ,  
 Que pour rendre toujours mes desirs plus pressans.

Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,  
 Déroba tout à coup ces objets à ma vue;  
 La mort seule y parut. . . . Le vaste sein des mers  
 Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers;  
 Par des vents opposés les vagues ramassées,  
 De l'abyme profond jusques au Ciel poussées,  
 Dans les airs embrasés, agitoient mes vaisseaux,  
 Aussi prêts d'y périr, qu'à fondre sous les eaux.  
 D'un déluge de feux l'onde comme allumée  
 Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;  
 Et Neptune en courroux, à tant de malheureux  
 N'offroit, pour tout salut, que des rochers affreux.  
 Que te dirai-je enfin? . . . Dans ce péril extrême,  
 Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-même. . . .

Pour apaiser les Dieux, je priai . . . je promis . . .  
 Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis..  
 Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,  
 S'empara de mon cœur, & dicta la promesse.  
 S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,  
 Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.  
 » Sauve des malheureux si voisins du naufrage,  
 » Dieu puissant, m'écriai-je, & rends-nous au rivage;  
 » Le premier des sujets, rencontré par son Roi,  
 » A Neptune immolé satisfera pour moi. . . .  
 Mon sacrilège vœu rendit le calme à l'onde;  
 Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde;  
 Et, l'effroi succédant à mes premiers transports,  
 Je me sentis glacer en revoyant ces bords:  
 Je les trouvai déserts, tout avoit fui l'orage.

Un seul homme alarmé parcouroit le rivage ;  
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris ;  
J'en approche , en tremblant . . . . hélas ! c'étoit mon  
fils . . . .

A ce récit fatal tu devines le reste.  
Je demeurai sans force , à cet objet funeste ;  
Et mon malheureux fils eut le temps de voler  
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

S O P H R O N Y M E.

Ai-je bien entendu ? Quelle horrible promesse !  
Ah ! pere infortuné !

I D O M É N É E.

Rebelle à ma tendresse ,  
Je fus prêt d'obéir ; mais Idamante enfin  
Mit mon ame au-dessus des Dieux & du Destin ;  
Je n'envifageai plus le vœu , ni la tempête ;  
Je baignai de mes pleurs une si chere tête ;  
Le Ciel voulut en vain me rendre furieux ,  
La nature , à son tour , fit taire tous les Dieux.  
Sophronyme , qui veut , peut braver leur puissance ;  
Mais ne peut pas , qui veut , éviter leur vengeance.  
A peine de la Crete eus-je touché les bords ,  
Que je la vis remplir de mourans & de morts.  
En vain j'adresse au Ciel une plainte importune ,  
J'ai trouvé tous les Dieux du parti de Neptune.

S O P H R O N Y M E.

Qu'espérez-vous des Dieux , en leur manquant de foi ?

I D O M É N É E.

Que du moins leur courroux n'accablera que moi ;

Que le Ciel , fatigué d'une injuste vengeance ,  
 Plus équitable enfin , punira qui l'offense ;  
 Que je ne verrai point la colere des Dieux  
 S'immoler par mes mains un sang si précieux.

## S O P H R O N Y M E.

Seigneur , à ce dessein vous mettez un obstacle :  
 Pourquoi par Égésippe interroger l'Oracle ?  
 Vos peuples , informés du sort de votre fils ,  
 Voudront de leur salut que son sang soit le prix.

## I D O M É N É E.

Que le Ciel , que la Crete à l'envi le demandent ,  
 N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.  
 J'interroge les Dieux ! ce n'est pas sans frayeur ;  
 L'Oracle est trop écrit dans le fond de mon cœur.  
 J'interroge les Dieux ! que veux-tu que je fasse ?  
 Pouvois-je à mes sujets refuser cette grace ?  
 Un peuple infortuné m'en presse par ses cris ;  
 J'ai résisté long-temps , à la fin j'y souscris.  
 Tu vois trop à quel prix il faut le satisfaire :  
 Ne puis-je être son Roi qu'en cessant d'être pere ?  
 Mais pourquoi m'alarmer ? Les Dieux pourroient parler.  
 Non , les Dieux sur ce point n'ont rien à révéler.  
 Que le Ciel parle ou non sur ce cruel mystere ,  
 Ne puis-je pas forcer Égésippe à se taire ?

## S O P H R O N Y M E.

Il se tairoit en vain ; par le Ciel irrité  
 Son silence , Seigneur , sera-t-il imité ?



A se taire long-temps pourrez-vous le contraindre ?  
Que je prévois de maux ! Que vous êtes à plaindre !

I D O M É N É E.

Tu me plains : mais , malgré ta sincère amitié ,  
Tu n'auras pas toujours cette même pitié ,  
Quand tu sauras les maux dont le destin m'accable ;  
Et que l'amour a part à mon sort déplorable . . .  
Je vois , à ce nom seul , ta vertu s'alarmer ;  
Et la mienne a long temps craint de t'en informer.  
Tu fais que Mérion , à mon retour d'Asie ,  
De son sang criminel paya sa perfidie :  
Lorsque je refusois une victime aux Dieux ,  
J'osai bien m'immoler ce Prince ambitieux.  
Qu'il m'en coûte ! Sa fille , en ces lieux amenée ;  
Érixène a comblé les maux d'Idoménée.  
Croirois-tu que mon cœur , nourri dans les hasards ,  
N'a pu de deux beaux yeux soutenir les regards ;  
Et que j'adore enfin , trop facile & trop tendre ,  
Les restes de ce sang que je viens de répandre ?

S O P H R O N Y M E.

Quoi ! Seigneur , vous aimez ? Et , parmi tant de  
maux . . . .

I D O M É N É E.

Cet amour dans mon cœur s'est formé dès Samos.  
Mérion , incertain du succès de ses armes ,  
Y crut mettre sa fille à l'abri des alarmes.  
Je la vis , je l'aimai ; conduite par Arcas ,  
Je la fis dans ces lieux amener sur mes pas.

Il sembloit qu'une fille à mes regards si chere  
Devoit me dérober la tête de son pere ;  
Mais Vénus , attentive à se venger de moi ,  
Fait bientôt dans mon cœur céder l'amant au Roi.  
J'immolai Mérion ; & ma naissante flamme  
En vain en sa faveur combattit dans mon ame ;  
Vénus , qui me gardoit de sinistres amours ,  
De ce Prince odieux me fit trancher les jours.  
Que dis je ? dans le sang du pere d'Erixène ,  
J'espérois étouffer mon amour & ma haine.  
Je m'abusois ; mon cœur , par un triste retour ,  
Défait de son courroux , n'en eut que plus d'amour :  
Si , depuis mes malheurs , je ne l'ai pas vu naître ,  
En dois-je moins rougir d'avoir pu le connoître ?

S O P H R O N Y M E .

Menacé chaque jour du sort le plus affreux ,  
Nourrissez-vous , Seigneur , un amour dangereux ?

I D O M É N É E .

Je ne le nourris point , puisque je le déteste :  
C'étoit des Dieux vengeurs le coup le plus funeste.  
Que n'a point fait mon cœur pour affoiblir le trait ?



SCÈNE III.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE,  
SOPHRONYME, POLYCLETE.

IDOMÉNÉE, *bas à Sophronyme.*

**J**E vois mon fils : laissons cet entretien secret.  
Je t'ai tout découvert, mon amour & mon crime ;  
Cache bien mon amour ; encor mieux ma victime.

( *à Idamante.* )

Que cherchez-vous, mon fils, dans cette affreuse nuit ?

IDAMANTE.

Long-temps épouvanté par un horrible bruit,  
Tremblant pour des malheurs qui redoublent sans  
cesse,

Sans repos, toujours plein du trouble qui vous presse,  
Alarmé pour des jours si chers, si précieux,  
Je vous cherche. Pourquoi détournez-vous les yeux ?  
Seigneur, qu'ai-je donc fait ? vous craignez ma  
présence ;

Quel traitement, après une si longue absence !

IDOMÉNÉE.

Non, il n'est pas pour moi de spectacle plus doux,  
Mon fils ; je ne fais rien de plus aimé que vous.

Mais je ne puis vous voir , que mon cœur ne frémissé.  
Je crains le Ciel vengeur , & qu'il ne me ravisse  
Un bien . . . .

I D A M A N T E.

Ah ! puisse-t-il , aux dépens de mes jours ,  
A des maux si cruels donner un prompt secours !  
La mort du moins , Seigneur , finiroit mes alarmes :  
Vous ne paroissez plus sans m'arracher des larmes :  
Triste , désespéré , vous cherchez à mourir ,  
Et vous m'aimez , Seigneur ? est-ce là me chérir ?  
Le Ciel en vain de vous écarte sa colere ,  
Vous vous faites des maux qu'il ne veut pas vous faire :  
Il vous rend à mes pleurs , quand je vous crois perdu ;  
M'ôterez-vous , Seigneur , le bien qu'il m'a rendu ?

I D O M É N É E.

Ah ! mon fils , nos malheurs ont lassé ma constance ,  
Et de fléchir les Dieux je perds toute espérance ;  
Trop heureux si le Ciel , secondant mes souhaits ,  
Me rejoignoit bientôt à mes tristes sujets !

I D A M A N T E.

Pour eux , plus que le Ciel , vous seriez inflexible ,  
Si vous leur prépariez un malheur si terrible :  
Tous les Dieux ne sont point contre vous , ni contr'eux ,  
Puisqu'il nous reste encore un Roi si généreux :  
Conservez-le , Seigneur , & terminez nos craintes .  
Peut-être que le Ciel , plus sensible à nos plaintes ,  
Va s'expliquer bientôt ; & , fléchi désormais . . . .

I D O M É N É E.

Ah ! mon fils , puisse-t-il ne s'expliquer jamais !  
Adieu.

SCÈNE IV.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

**D**E cet accueil qu'attendre , Polyclete ?  
 Que ce silence affreux me trouble & m'inquite !  
 Que m'annonce mon pere ? Il me voit à regret ;  
 Auroit-il pénétré mon funeste secret ?  
 Sait-il par quel amour mon ame est entraînée ?  
 Hélas ! bien d'autres soins pressent Idoménée :  
 Ce Roi comblé de gloire , & qui n'aima jamais ,  
 Ne s'informera point si j'aime , ou si je hais.  
 Il ignore qu'un sang qui fit toute sa haine ,  
 Fasse tout mon amour ; que j'adore Érixène.  
 Que ne m'est-il permis d'ignorer , à mon tour ,  
 Que la haine sera le prix de mon amour !  
 Je défis Mérion. Plus juste , ou plus sévère ,  
 Le Roi sacrifia ce prince téméraire ;  
 Prémices d'un retour fatal à tous les deux ,  
 Prémices d'un amour encor plus malheureux.  
 C'est en vain que mon cœur brûle pour Érixène ,  
 En vain . . .



## S C E N E V.

IDAMANTE , ÉRIXÈNE , ISMENE.

I D A M A N T E.

DANS cette nuit , Ciel ! quel dessein l'amene ?  
( à Erixène. )

Madame , quel bonheur ! Eussé-je cru devoir  
A la fureur des Dieux le plaisir de vous voir ?

É R I X È N E.

J'espérois , mais en vain , jouir de leur colere ;  
J'ai cru que cette nuit alloit venger mon pere ,  
Et que le juste Ciel , de sa mort irrité ,  
N'en verroit point le crime avec impunité.  
D'un courroux légitime inutile espérance !  
Avec trop de lenteur le Ciel sert ma vengeance :  
En vain , pour vous punir , il remplit tout d'horreurs ,  
Puisqu'il peut de mes maux épargner les auteurs.

I D A M A N T E.

J'ignore auprès des Dieux ce qui nous rend coupables ,  
J'ignore quel forfait les rend inexorables ;  
Mais je sais que le sang qui fait couler vos pleurs  
N'a point sur nous , Madame , attiré ces malheurs :  
Avant qu'un sang si cher eût arrosé la terre ,  
Le Ciel avoit déjà fait gronder son tonnerre.

Ainsi , pour vous venger , n'attendez rien des Dieux ;  
 Si ce n'est de l'Amour , qui peut tout par vos yeux.  
 Que le courroux du Ciel , de cent villes fameuses ,  
 Fasse de longs déserts , des retraites affreuses ;  
 Que les Ombres du Styx habitent ce séjour ,  
 Tout vous vengera moins qu'un téméraire amour :  
 Seul il a pu remplir vos vœux & votre attente ;  
 Je défis votre pere , il vous livre Idamante.  
 Lorsque vous imploriez les traits d'un Dieu vengeur ,  
 Tous les traits de l'Amour vous vengeoient dans mon  
 cœur.

É R I X È N E.

Quoi ! Seigneur , vous m'aimez ?

I D A M A N T E.

Jamais l'Amour , Madame ,  
 Dans le cœur des humains n'alluma plus de flamme :  
 Sans espoir , dans vos fers toujours plus engagé . . . .

É R I X È N E.

O mon pere ! ton sang va donc être vengé.

I D A M A N T E.

Si l'amour près de vous peut expier un crime ,  
 Je rends grace à l'Amour du choix de la victime ;  
 Heureux même , à ce prix , que vous daigniez souffrir  
 Les vœux qu'un tendre cœur brûloit de vous offrir.  
 Je fais trop que vos pleurs condamnent ma tendresse ;  
 Au sang que vous pleurez , hélas ! tout m'intéresse.

Que m'importent , cruel , les vains regrets du cœur ,  
Après que votre main a servi sa fureur ?

I D A M A N T E.

J'ai suivi mon devoir , Madame ; & sa défaite  
Importoit à mes soins , importoit à la Crete.  
La fûreté du Prince ordonna ce trépas ;  
Et , pour comble de maux , j'ignorois vos appas.  
Mérion a rendu sa perte légitime ;  
Sa mort , sans mon amour , ne seroit pas un crime.

É R I X È N E.

C'est-à-dire , Seigneur , qu'il mérita son sort.  
Sans vouloir démêler les causes de sa mort ,  
Si de ces tristes lieux le funeste héritage  
Du superbe Minos dut être le partage ;  
Si mon pere , sorti du sang de tant de Rois ,  
D'Idoménée enfin a dû subir les loix ,  
Quel espoir a nourri cet amour qui m'outrage ?  
Et pourquoi m'en offrir un imprudent hommage ?  
Vainqueur de Mérion , fils de son assassin ,  
La source de mes pleurs s'ouvrit par votre main ;  
Est-ce pour les tarir que vos feux se déclarent ?  
Songez-vous que ces pleurs pour jamais nous séparent ?  
Sous le poids de vos fers , je n'arrive en ces lieux ,  
Que pour y recevoir les plus tristes adieux.  
Mérion expiroit , sa tremblante paupière  
A peine lui laissoit un reste de lumière ;  
Son sang couloit encore , & couloit par vos coups :  
Barbare , en cet état , me parloit-il pour vous ?



Qu'il m'est doux de vous voir brûler pour Érixène !  
 Conservez votre amour, il servira ma haine.  
 Adieu, Seigneur : c'est trop vous permettre un  
 discours  
 Dont ma seule vengeance a dû souffrir le cours.

---

S C E N E V I.

IDAMANTE , POLYCLÈTE.

POLYCLÈTE.

**A**H ! Seigneur , falloit-il découvrir ce mystère ?  
 Avez-vous dû parler ?

IDAMANTE.

Ai-je donc pu me taire ?

Près de l'objet enfin qui cause mon ardeur ,  
 Pouvois-je retenir tant d'amour dans mon cœur ?  
 Que dis-tu ? toujours plein de cette ardeur extrême ,  
 Le hasard sans témoins m'offre tout ce que j'aime ;  
 Et tu veux de l'amour que j'étouffe la voix ,  
 Libre de l'expliquer pour la première fois.  
 D'un attrait si puissant , eh ! comment se défendre ?  
 Mon amour malheureux vouloit se faire entendre.  
 Mais quel trouble inconnu remplit mon cœur d'effroi ?  
 Cherchons dans ce Palais à rejoindre le Roi.  
 Allons. Bientôt la nuit , moins terrible & moins  
 sombre ,  
 Va découvrir les maux qu'elle cachoit dans l'ombre.

Ces lieux sont éclairés d'un triste & foible jour :  
Egésippe déjà doit être de retour.

Suis-moi , près de mon pere il faut que je me rende.  
Sachons , pour s'appaiser , ce que le Ciel demande  
Quel présage ! & qu'attendre en ces funestes lieux ,  
Si tout , jusqu'à l'amour , sert le courroux des Dieux ?

*Fin du premier Acte.*



ACT

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉRIXÈNE, ISMÈNE.

ISMÈNE.

MADAME, en ce Palais, pourquoi toujours errante ?

ÉRIXÈNE.

Lieux cruels, soutenez ma fureur chancelante ;  
 Lieux encor teints du sang qui me donna le jour ,  
 Du tyran de la Crete infortuné séjour ,  
 Eternels monumens d'une douleur amere ,  
 Lieux terribles , témoins de la mort de mon pere ,  
 Lieux où l'on m'ose offrir de coupables amours ,  
 Prêtez à ma colere un utile secours ;  
 Retraced-moi sans cesse une triste peinture ;  
 Contre un honteux amour défendez la nature.  
 O toi ! qui vois la peine où ce feu me réduit ,  
 Vénus , suis je d'un sang que ta haine poursuit ?  
 Ou faut il qu'en des lieux remplis de ta vengeance ,  
 Les cœurs ne puissent plus brûler dans l'innocence ?  
 Laisse au sang de Minos ses affronts , ses horreurs ;  
 Sur ce sang odieux signale tes fureurs :

Laisse au sang de Minos Phédre & le labyrinthe ,  
 Au mien sa pureté sans tache & sans atteinte.

I S M E N E.

Madame, quel transport ! qu'entends-je ! & que discours !

Quoi ! vous vous reprochez de coupables amours !

É R I X È N E.

Tout reproche à mon cœur le feu qui me dévore ;  
 Je respire un amour que ma raison abhorre.  
 De mon pere , en ces lieux, j'ose trahir le sang ,  
 De mon pere expiré je viens rouvrir le flanc ,  
 A la main des bourreaux je joins ma main sanglante  
 Enfin ce cœur si fier brûle pour Idamante.

I S M E N E.

Vainqueur de votre pere . . . .

É R I X È N E.

Ismene , ce vainqueur  
 Sut sans aucun effort se soumettre mon cœur.  
 Je me défiois peu de la main qui m'enchaîne ,  
 Ayant tant de sujets de vengeance & de haine ,  
 Ni qu'Idamante en dût interrompre le cours ,  
 Avec tant de raisons de le haïr toujours ,  
 Comptant sur ma douleur , ma fierté , ma colere  
 Et , pour tout dire , enfin , sur le sang de mon pere ;  
 Et mon pere en mes bras ne faisoit qu'expirer ,  
 Lorsqu'un autre que lui me faisoit soupirer.  
 A des yeux encor pleins d'un spectacle effroyable ,  
 Idamante parut , & parut trop aimable.

Aujourd'hui même encor l'amour a prévalu :  
 J'allois céder, Ismene, ou pen s'en est fallu.  
 Quand le Prince m'a fait le récit de sa flamme,  
 Il entraînoit mon cœur, il séduisoit mon ame :  
 Déjà ce foible cœur, d'accord avec le sien,  
 Lui pardonnoit un feu qu'autorise le mien :  
 Des pleurs que j'ai versés prête à lui faire grace,  
 Mon amour m'allioit aux crimes de sa race :  
 Près de ce Prince, enfin, mon esprit combattu,  
 Sans un peu de fierté, me laissoit sans vertu ;  
 Et lorsque ma raison a rappellé ma gloire,  
 Dans le fond de mon cœur j'ai pleuré ma victoire.

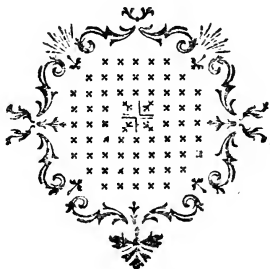
I S M E N E.

Votre cœur sans regret ne peut donc triompher  
 D'un feu qu'en sa naissance il falloit étouffer ?  
 Ah ! du moins, s'il n'en peut domter la violence,  
 Faites à vos transports succéder le silence.

É R I X È N E.

Si je craignois qu'un feu, déclaré malgré moi,  
 Dût jamais éclater devant d'autres que toi,  
 Dans la nuit du tombeau toujours prête à descendre,  
 J'irois ensevelir ce secret sous ma cendre.  
 Quoiqu'à mes yeux, peut-être, l'idamante ait trop plu,  
 Il me sera toujours moins cher que ma vertu ;  
 D'un amour que je crains il aura tout à craindre ;  
 Avec ma haine seule il seroit moins à plaindre.  
 Non, mon pere, ton sang, lâchement répandu,  
 A tes fiers ennemis ne sera point vendu ;

Et le cruel vainqueur qui surprend ma tendresse  
Ajoute à ses forfaits celui de ma foiblesse.  
Je saurai le punir de son crime & du mien . . .  
Le Roi paroît . . . Fuyons un fâcheux entretien.



SCENE II.

IDOMÉNÉE, ÉRIXÈNE, SOPHRONYME,  
ISMÈNE.

IDOMÉNÉE.

**M**ADAME, demeurez . . . Demeurez, Érixène.  
Mérion par sa mort vient d'éteindre ma haine ;  
Ainsi ne craignez point ma rencontre en ces lieux ,  
Vous pouvez y rester sans y blesser mes yeux.  
Mérion me fut cher ; mais de cet infidèle  
Mes bienfaits redoublés ne firent qu'un rebelle ;  
Vous le savez , l'ingrat , pour prix de ces bienfaits ,  
Osa contre leur Roi soulever mes sujets.  
Son crime fut de près suivi par son supplice ,  
Et son sang n'a que trop satisfait ma justice :  
Je l'en vis à regret laver son attentat ;  
Mais je devois sa tête à nos loix , à l'État :  
Et près de vous j'oublie une loi trop sévère ,  
Qui rend de mes pareils la haine héréditaire.

ÉRIXÈNE.

Si , content de sa mort , votre haine s'éteint  
Dans le sang d'un Héros dont ce Palais est teint ,  
La mienne , que ce sang éternise en mon ame ,  
A votre seul aspect se redouble & s'enflamme.  
J'ai vu mon pere , hélas ! de mille coups percé ;  
Tout son sang cependant n'est pas encor versé . . .

Eijj

Que sa mort fût enfin injuste ou légitime ,  
 Auprès de moi, du moins, songez qu'elle est un crime :  
 Mon courroux là-dessus ne connoît point de loi ,  
 Qui puisse dans mon cœur justifier un Roi.  
 De maximes d'Etat colorant ce supplice ,  
 Vous prétendez en vain couvrir votre injustice ;  
 Le Ciel , qui contre vous semble avec moi s'unir ,  
 De ce crime odieux va bientôt vous punir :  
 Contre vous dès long-temps un orage s'apprête ;  
 De mes pleurs chaque jour je grossis la tempête.  
 Puissent les justes Dieux , sensibles à mes pleurs ,  
 A mon juste courroux égaier vos malheurs !  
 Et puisse-je à regret voir que toute ma haine  
 Voudroit en vain y joindre une nouvelle peine ! . . .

## I D O M É N É E .

Ah ! Madame , cessez de si funestes vœux :  
 N'offrez point à nos maux un cœur si rigoureux :  
 Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes ;  
 Ne prêtez point aux Dieux de si terribles armes ,  
 Belle Élisène ; enfin , n'exigez plus rien d'eux.  
 Non , jamais il ne fut un Roi plus malheureux :  
 Du destin ennemi je n'ai plus rien à craindre ,  
 J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me  
     plaindre ;  
 Ces beaux yeux, sans pitié qui pourroient voir ma mort,  
 Ne refuseroient pas des larmes à mon sort.  
 Sur mon peuple des Dieux la fureur implacable  
 Des maux que je ressens est le moins redoutable :  
 Sur le sang de Minois un Dieu toujours vengeur ,  
 A caché les plus grands dans le fond de mon cœur.



Objet infortuné d'une longue vengeance ,  
 L'oppose à mes malheurs une longue confiance ;  
 Mon cœur , sans s'émouvoir , les verroit en ce jour ,  
 S'il n'eût brûlé pour vous d'un malheureux amour.

É R I X È N E.

C'étoit donc peu , cruel , qu'avec ignominie  
 Mon pere eût terminé sa déplorable vie !  
 Ce n'étoit point assez que votre bras sanglant  
 Eût jetté dans les miens Mérion expirant !  
 De son sang malheureux votre courroux funeste  
 Vient , jusques dans mon cœur , poursuiyre encor le  
 reste.

Oui , tyran , cet amour , dont brûle votre cœur ,  
 N'est contre tout mon sang qu'un reste de fureur.

I D O M É N E E.

Le reste de ce sang m'est plus cher que la vie ;  
 Souffrez qu'un tendre amour me le réconcilie ,  
 Madame ; je l'aimai , je vous l'ai déjà dit ,  
 Songez que Mérion lui-même se perdit. . . .  
 Quoi ! rien ne peut fléchir votre injuste colere ?  
 Trouverai-je par-tout le cœur de votre pere ?  
 Sa révolte à vos yeux eut-elle tant d'attraits ?  
 Mon amour aura-t-il le sort de mes bienfaits ?  
 Vous verrai-je , au moment que cet amour vous flatte ,  
 Achever les forfaits d'une famille ingrate ?

É R I X È N E.

Achever des forfaits ! C'est au sang de Minos  
 A savoir les combler , non au sang d'un Héros.

## S C E N E I I I.

I D O M É N É E , S O P H R O N Y M E .

S O P H R O N Y M E .

Q U E faites-vous , Seigneur ? est-il temps que votre  
ame

S'abandonne aux transports d'une honteuse flamme ?

I D O M É N É E .

Pardonne ; tu le vois , la raison à son gré  
Ne règle pas un cœur par l'amour égaré :  
Je me défends en vain , ma flamme impétueuse  
Détruit tous les efforts d'une ame vertueuse :  
D'un poison enchanteur tous mes sens prévenus  
Ne servent que trop bien le courroux de Vénus.  
Je sens toute l'horreur d'un amour si funeste ;  
Mais je chéris ce feu que ma raison déteste.  
Bien plus , de ma vertu redoutant le retour ,  
Je combats plus souvent la raison que l'amour.

S O P H R O N Y M E .

Ah ! Seigneur , est-ce ainsi que le Héros s'exprime ?  
Est-ce ainsi qu'un grand cœur cede au joug qui l'op-  
prime ?

Le courroux de Vénus peut-il autoriser  
Des fers que votre gloire a dû cent fois briser ?

Parmi tant de malheurs , est-ce au vainqueur de Troie  
 A compter un amour dont il se fait la proie ?  
 Qu'est devenu ce Roi plus grand que ses Aïeux ,  
 Que ses vertus sembloient élever jusqu'aux Dieux ,  
 Et qui , seul la terreur d'une orgueilleuse Ville ,  
 Cent fois aux Grecs tremblans fit oublier Achille ?  
 L'amour , avilissant l'honneur de ses travaux ,  
 Sous la honte des fers m'a caché le Héros.  
 Peu digne du haut rang où le Ciel l'a fait naître ,  
 Un Roi n'est qu'un esclave où l'Amour est le maître :  
 N'allez point établir sur son foible pouvoir  
 L'oubli de vos vertus ni de votre devoir.  
 Que l'amour soit en nous ou penchant , ou vengeance ,  
 La foiblesse des cœurs fait toute sa puissance.  
 Mais , Seigneur , s'il est vrai que , maîtres de nos  
 cœurs ,  
 De nos divers penchans les Dieux soient les auteurs ,  
 Quand même vous croiriez que ces Êtres suprêmes  
 Pourroient déterminer nos cœurs malgré nous-mêmes ,  
 Essayez sur le vôtre un effort glorieux ;  
 C'est-là qu'il est permis de combattre les Dieux.  
 Ce n'est point en faussant une auguste promesse ,  
 Qu'il faut contre le Ciel vous exercer sans cesse.  
 Se peut-il que l'Amour vous impose des loix ?  
 Et le titre d'Amant est-il fait pour les Rois ?  
 Au milieu des vertus où sa grande ame est née ,  
 Doit-on de ses devoirs instruire Idoménée ?

I D O M É N É E.

A ma raison du moins laisse le temps d'agir ,

Et combats mon amour sans m'en faire rougir :  
 Avec trop de rigueur ton entretien me presse :  
 Plains mes maux , Sophronyme , ou flatte ma foiblesse.  
 A ce feu que Vénus allume dans mon sein ,  
 Reconnois de mon sang le malheureux destin.  
 Pouvois-je me soustraire à la main qui m'accable ?  
 Respecte des malheurs dont je suis peu coupable.  
 Pasiphaé ni Phédre , en proie à mille horreurs ,  
 N'ont jamais plus rougi dans le fond de leurs cœurs :  
 Mais , que dis-je ! est-ce assez qu'en secret j'en  
     rougisse ,  
 Lorsqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affranchisse ?  
 Hé ! d'un amour formé sous l'aspect le plus noir ,  
 Dans mon cœur sans vertu quel peut être l'espoir ?  
 Ennemi , malgré moi , du penchant qui m'entraîne ,  
 Je n'ai point prétendu couronner Èrixène.  
 Je m'ôte le seul bien qui pouvoit l'éblouir ;  
 De ma Couronne enfin un autre va jouir.

## S O P H R O N Y M E .

Gardez-vous de tenter un coup si téméraire.

## I D O M É N É E .

Par tes conseils en vain tu voudrois m'en distraire,  
 A mon fatal amour , tu connoîtras , du moins ,  
 Que j'ai donné mon cœur , sans y donner mes soins :  
 Car enfin , dépouillé de cet auguste titre ,  
 Ton Roi de son amour ne sera plus l'arbitre ;  
 Dans ces lieux , où bientôt je ne serai plus rien ,  
 Mon fils va devenir & ton maître & le mien.

Essayons si des Dieux la colere implacable  
 Ne pourra s'appaiser par un Roi moins coupable :  
 Ou du moins , sur un vœu que le Ciel peut trahir ,  
 Mettons-nous hors d'état de jamais obéir.  
 Non comme une victime aux autels amenée ,  
 Tu verras couronner le fils d'Idoménée.  
 Le Ciel après , s'il veut , se vengera sur moi ,  
 Mais il n'armera point ma main contre mon Roi ;  
 Et si c'est immoler cette tête sacrée ,  
 La victime par moi sera bientôt parée.  
 Ce Prince ignore encor quel sera mon dessein ,  
 Sait-il que je l'attends ?

S O P H R O N Y M E.

Dans le Temple prochain  
 Au Ciel , par tant d'horreurs , qui poursuit son sup-  
 plice ,  
 Il prépare , Seigneur , un triste sacrifice ;  
 Et , mouillant de ses pleurs d'insensibles autels ,  
 Pour vous , pour vos sujets , il s'offre aux Immortels.

I D O M É N É E.

Vous n'êtes point touchés d'une vertu si pure !  
 Pardonnez donc , grands Dieux ! si mon cœur en  
 murmure.  
 O mon fils !



## S C E N E I V.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME, ÉGÉSIPPE.

I D O M É N É E.

**M**AIS, que vois-je ? & quel funeste objet ?  
Égésippe revient , tremblant , triste , défait.  
Que dois-je soupçonner ? Ah ! mon cher Sophronyme ,  
Le Ciel impitoyable a nommé sa victime.

É G É S I P P E.

Quelle victime encor ! que de pleurs , de regrets ,  
Nous vont coûter des Dieux les barbares décrets ?  
Pourrai-je , sans frémir , nommer . . .

I D O M É N É E.

Je t'en dispense ,  
Couvrez plutôt ce nom d'un éternel silence :  
De ton secret fatal je suis peu curieux ,  
Et sur ce point , enfin , j'en fais plus que les Dieux.

S O P H R O N Y M E.

Ecoutez , cependant.

I D O M É N É E.

Que veux tu que j'écoute ?  
D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute ?  
Mais poursuis , Égésippe.

ÉGÉSIPPE.

Au pied du mont sacré  
 Qui fut pour Jupiter un asyle assuré,  
 J'interroge, en tremblant, le Dieu sur nos misères :  
 Le prêtre destiné pour les secrets mystères,  
 Se traîne prosterné près d'un antre profond,  
 Ouvre... Avec mille cris le gouffre lui répond :  
 D'affreux gémissemens & des voix lamentables  
 Formoient, à longs sanglots, des accens pitoyables ;  
 Mais qui venoient à moi comme des sons perdus,  
 Dont résonnoit le temple en échos mal rendus.  
 Je prêtois cependant une oreille attentive,  
 Lorsqu'enfin une voix, plus forte & plus plaintive,  
 A paru rassembler tant de cris douloureux,  
 Et répéter cent fois : » ô Roi trop malheureux » !  
 Déjà saisi d'horreur d'une si triste plainte,  
 Le Prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,  
 Quand, relevant sur lui mes timides regards,  
 Je le vois, l'œil farouche & les cheveux épars,  
 Se débattre long-temps sous le Dieu qui l'accable,  
 Et prononcer enfin cet arrêt formidable :  
 » Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux :  
 » Maître encor de la Crete & de sa destinée,  
 » Il porte dans ses mains le salut de ces lieux ;  
 » Il faut le sang d'Idoménée.

IDOMÉNÉE.

Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux !  
 (à Sophronyme.)  
 Tu vois si les cruels pouvoient s'expliquer mieux :

Graces à leur fureur , toute erreur se dissipe ;  
J'entrevois . . . il suffit : laisse-nous , Égésippe.  
Sur un secret enfin qui regarde ton Roi ,  
Songe , malgré les Dieux , à lui garder ta foi.

---

## S C E N E V.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

I D O M É N É E.

**T**u vois sur nos destins ce que le Ciel prononce ;  
En redoutois-je à tort la funeste réponse ?  
Il demande mon fils , je n'en puis plus douter ,  
Ni de mon trépas même un instant me flatter.  
Mânes de mes sujets , qui , des bords du Cocyte ,  
Plaiguez encor celui qui vous y précipite ,  
Pardonnez ; tout mon sang , prêt à vous secourir ,  
Auroit coulé , si seul il me falloit mourir :  
Mais le Ciel irrité veut que mon fils périsse ,  
Et mon cœur ne veut pas que ma main obéisse.  
Moi , je verrois mon fils sur l'Autel étendu ?  
Tout son sang couleroit par mes mains répandu ?  
Non , il ne mourra point . . . Je ne puis m'y résoudre :  
Ciel , n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de  
foudre . . . .





SCENE VI.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE,  
SOPHRONYME.

IDAMANTE.

**P**AR votre ordre , Seigneur . . .

IDOMÉNÉE.

Dieux ! qu'est-ce que je vois ?

IDAMANTE.

Quelles horreurs ici répandent tant d'effroi ?  
Quels regards ! D'où vous vient cette sombre tristesse ?  
Quelle est en ce moment la douleur qui vous presse ?  
Du Temple , dans ces lieux , aujourd'hui , de retour ,  
Égésippe , dit-on , s'est fait voir à la Cour.  
Le Ciel a-t-il parlé ? Sait-on ce qu'il exige ?  
Est ce un ordre des Dieux , Seigneur , qui vous afflige ?  
Savons-nous par quel crime . . .

IDOMÉNÉE.

Un silence cruel

Avec le crime encor cache le criminel.  
Ne cherchons point des Dieux à troubler le silence ;  
Allez d'autres malheurs éprouvent ma constance . . .  
Ah ! mon fils ! si jamais votre cœur généreux  
A partagé les maux d'un père malheureux ,

Si vous fûtes jamais sensible à ma disgrâce ,  
 Au Trône , en ce moment, daignez remplir ma place.

I D A M A N T E.

Moi , Seigneur ?

I D O M É N É E.

Oui , mon fils : mon cœur reconnoissant  
 Ne veut point que ma mort vous en fasse un présent.  
 Je fais que c'est un rang que votre cœur dédaigne ;  
 Mais qu'importe ? il le faut. . . . Réglez . . . .

I D A M A N T E.

Moi , que je regne ,  
 Et que j'ose à vos yeux me placer dans un rang  
 Où je dois vous défendre au prix de tout mon sang !  
 A cet ordre , Seigneur , est-ce à moi de souscrire ?  
 Ciel ! est-ce à votre fils à vous ravir l'Empire ?

I D O M É N É E.

Réglez , mon fils , réglez sur la Crete & sur moi ;  
 Je le demande en pere , & vous l'ordonne en Roi.  
 Cher Prince , à mes desirs que votre cœur se rende ;  
 Pour la dernière fois , peut-être , je commande.

I D A M A N T E.

Si votre nom ici ne doit plus commander ,  
 N'attendez point , Seigneur , de m'y voir succéder.  
 Et qui peut vous forcer d'abandonner le Trône ?

I D O M É N É E.

Eh bien ! réglez , mon fils . . . . C'est le Ciel qui  
 l'ordonne . . . .

IDAMANTE.

Le Ciel lui-même, hélas ! le garant de ma foi ,  
 Le Ciel m'ordonneroit de détrôner mon Roi ?  
 De tout ce que j'entends que ma frayeur redouble !  
 Ah ! par pitié , Seigneur , éclaircissez mon trouble ;  
 Dissipez les horreurs d'un si triste entretien ;  
 Est-il dans votre cœur des secrets pour le mien ?  
 Parlez , ne craignez point d'augmenter mes alarmes ;  
 C'est trop se taire Ah Ciel ! je vois couler vos larmes ;  
 Vous me cachez en vain ces pleurs que j'ai surpris.  
 Dieux ! que m'annoncez-vous ! Ah ! Seigneur . . .

IDOMÉNÉE.

Ah ! mon fils !

Voyez où me réduit la colère céleste. . . .  
 Sophronyme , fuyons cet entretien funeste. . . .

IDAMANTE.

Où fuyez-vous , Seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Je vous fais à regret ;  
 Mon fils , vous ne saurez que trop tôt le secret.



## SCENE VII.

IDAMANTE, *seul.*

**D**IEUX ! quel trouble est le mien ! quel horrible mystère

Fait fuir devant mes yeux Sophronyme & mon pere ?  
 Non , suivons-le . . . son cœur encor m'a affermi  
 Ne me pourra cacher son secret qu'à demi :  
 Je l'ai vu s'émouvoir ; & contre ma poursuite  
 Il se défendoit mal , sans une prompte fuite.  
 Pénétrons . . . Mais d'où vient que je ne sens glacer  
 Quelle horreur à mes sens veut de se retracer ?  
 Quelle invisible main m'arrête & m'épouvante ?  
 Allons . . . Où veux-je aller ? & qu'est-ce que je tente .  
 De quel secret encor prétends-je être informé ?  
 Eh ! ne connois-je pas le sang qui m'a formé ?  
 Peu touché des vertus du grand Idoménée ,  
 Le Ciel rendit toujours sa vie infortunée ;  
 Son funeste courroux l'arracha de sa Cour ,  
 Et n'a que trop depuis signalé son retour .  
 Ah ! renfermons plutôt mon trouble & mes alarmes ,  
 Que d'oser pénétrer dans d'odieuses larmes .  
 Suivons-le cependant . . . Pour calmer mon effroi ,  
 Dieux , faites que ces pleurs ne coulent que pour moi .

*Fin du second Acte.*



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉRIXÈNE, ISMÈNE.

ISMÈNE.

**E**NFIN, l'Amour soumet aux charmes d'Érixène  
L'objet de sa tendresse & l'objet de sa haine.  
Vous triomphez, Madame; & vos fiers ennemis  
Bientôt par vos appas se verront défunis.

ÉRIXÈNE.

Quel triomphe! peux-tu me le vanter encore,  
Quand je ne puis dompter le feu qui me dévore?  
Après ce que mon cœur en éprouve en ce jour,  
Du soin de me venger dois-je charger l'Amour?  
En me livrant le fils, s'il flattoit ma colere,  
Je ne l'implorerois pas pour me venger du pere.  
Tant qu'aux loix de l'Amour mon cœur sera soumis,  
Que dois-je en espérer contre mes ennemis?

ISMÈNE.

Vous pouvez donc, Madame, employant d'autres  
armes,  
Punir sans son secours l'auteur de tant de larmes,

Puisque le juste Ciel, de concert avec vous,  
 Semble sur vos desirs mesurer son courroux.  
 Tout vous livre à l'envi le fier Idoménée;  
 Par un arrêt des Dieux sa tête est condamnée,  
 L'Oracle la demande, & ce funeste jour  
 Va le punir des maux que vous fit son retour.  
 Si vous voulez vous-même, achevant sa disgrâce,  
 Hâter le coup affreux dont le Ciel le menace,  
 Répandez le secret qui vous est dévoilé,  
 Et qu'Égéeus en vain ne l'ait point révélé :  
 Du prince votre pere, ami toujours fidele,  
 Vous voyez à quel prix il vous marque son zele ;  
 Imitiez le, Madame, & qu'un sang odieux  
 Par vos soins aujourd'hui se répande en ces lieux :  
 De l'intérêt des Dieux faites votre vengeance,  
 Et d'un peuple expirant faites-en la défense ;  
 Montrez-lui son salut : dans ce terrible arrêt,  
 Lui, vous, les Dieux enfin, n'avez qu'un intérêt.  
 D'où vient que je vous vois interdite & tremblante ?  
 Craignez-vous d'exciter les plaintes d'Idamante ?

## É R I X È N E .

Hélas ! si près des maux où je le vais plonger,  
 Un seul moment, pour lui, ne puis-je m'affliger ?  
 Que veux-tu ? je frémis du spectacle barbare  
 Que mon juste courroux en ces lieux lui prépare.  
 Je sens trop, par les pleurs que je verse aujourd'hui,  
 Quelle est l'horreur du coup qui va tomber sur lui.  
 Tu fais que, pour son Roi, son amour est extrême.

## I S M É N E .

Il ne vous reste plus que d'aimer le Roi même.

Qu'entends-je ! de vos pleurs importunant les Dieux ,  
 Vos plaintes chaque jour font retentir ces lieux ;  
 Et quand le Ciel prononce au gré de votre envie ,  
 Vous n'osez plus poursuivre une odieuse vie.  
 Songez , puisque les Dieux vous ouvrent leurs secrets,  
 Qu'ils vous chargent , par-là , du soin de leurs décrets.  
 Et qu'auriez - vous donc fait , si , trompant votre  
 attente ,  
 L'Oracle eût demandé la tête d'Idamante ,  
 Puisque vous balancez . . . .

É R I X È N E.

A quoi bon ces transports ?  
 Je conçois bien , sans toi , de plus nobles efforts.  
 Malgré tout mon amour , mon devoir est le même :  
 Mais peut-on , sans trembler , opprimer ce qu'on aime ?  
 Un je ne fais quel soin me saisit malgré moi ,  
 Et mon propre courroux redouble mon effroi.  
 Ne crains rien cependant ; mais laisse sans contrainte ,  
 A des cœurs malheureux , le secours de la plainte.  
 Je n'ai point succombé pour avoir combattu ,  
 Et tes raisons ici ne font point ma vertu.  
 Égésippe en ces lieux se fait long-temps attendre . . .



## S C E N E I I.

ÉRIXÈNE, ISMENE, ÉGÉSIPPE.

É G É S I P P E.

MADAME, pardonnez, j'ai dû plutôt m'y rendre  
Mais un ordre pressant, que je n'attendois pas,  
Malgré moi, loin de vous, avoit porté mes pas.  
C'en est fait, le tyran échappe à notre haine,  
Hâtons notre vengeance, où sa fuite est certaine;  
Ses vaisseaux sont tout prêts, & déjà sur les flots  
Remontent à l'envi soldats & matelots.  
Un gros de nos amis près d'ici se rassemble:  
Tant is que dans ces lieux tout gémit & tout tremble,  
On peut dans ce désordre échapper du Palais.  
Venez au peuple enfin vous montrer de plus près. . . .  
Mais le tyran paroît; évitez sa présence.  
Je vais dès ce moment servir votre vengeance.





SCENE III.

IDOMÉNÉE, ÉGÉSIPPE.

IDOMÉNÉE.

**M**ES vaisseaux font-ils prêts ?

ÉGÉSIPPE.

Oui , Seigneur : mais les eaux  
D'un naufrage assuré menacent vos vaisseaux :  
La mer gronde , & les flots font mugir le rivage ;  
L'air s'enflamme , & les feux n'annoncent que l'orage.  
De qui doit s'embarquer je déplore le sort.  
Seroit-ce vous , Seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Qu'on m'aïlle attendre au port.



## SCENE I V.

I D O M É N É E , *seul.*

Ainsi donc tout menace une innocente vie !  
O mon fils ! faudra-t-il qu'elle te soit ravie ?  
A des Dieux sans pitié ne te puis-je arracher ?  
Quel asyle contre eux désormais te chercher ?  
Que n'ai-je point tenté ? Je t'offre ma couronne  
Un départ rigoureux par moi-même s'ordonne :  
Je crois t'avoir sauvé, quand j'y puis consentir ;  
Et les ondes déjà s'ouvrent pour t'engloutir.  
Fuis cependant, mon fils . . . . L'orage qui s'appête  
Est le moindre péril qui menace ta tête.

Quoique je n'aye, hélas ! rien de plus cher que toi,  
Tu n'as point d'ennemis plus à craindre que moi.  
O mon peuple ! ô mon fils ! promesse redoutable  
Roi , pere malheureux ! Dieux cruels ! vœu coupable  
O Ciel ! de tant de maux toujours moins satisfait ,  
Tu n'as jamais tonné pour un moindre forfait.  
Et vous , fatal objet d'une flamme odieuse ,  
Érixène , à mon cœur toujours trop précieuse ,  
Fuyez avec mon fils de ces funestes lieux ;  
Pour tout ce qui m'est cher j'y dois craindre les Dieux



SCEN

SCENE V.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE.

IDAMANTE.

**M**ALGRÉ l'affreux péril du plus cruel naufrage,  
On dit que nos vaisseaux vont quitter le rivage :  
Quoique de ces apprêts mon cœur soit alarmé,  
Je ne viens point, Seigneur, pour en être informé.  
Je fais de vos secrets respecter le mystère,  
Et l'on ne m'en fait plus l'heureux dépositaire.

IDOMÉNÉE.

Mon cœur, que ce reproche accuse de changer,  
Vous tait des maux qu'il craint de vous voir partager :  
Il en est cependant dont il faut vous instruire.

( à part. )

Ces vaisseaux . . . ces apprêts . . . Ciel ! que lui vais-  
je dire !

Ah ! mon fils... Non, mon cœur n'y sauroit consentir.

IDAMANTE.

Dieux ! que vous m'alarmez ! . . .

IDOMÉNÉE.

Mon fils, il faut partir.

IDAMANTE.

Qui doit partir ?

I D O M É N É E.

Vous.

I D A M A N T E.

Moi ! Ciel ! qu'entends-je ?

I D O M É N É E.

Vous-même.

Il falloit accepter l'offre du diadème.  
Fuyez , mon fils , fuyez un Ciel trop rigoureux ,  
Un rivage perfide , un pere malheureux.

I D A M A N T E.

Ciel ! qui m'a préparé cette horrible disgrâce ?  
La mort même entre nous ne peut mettre un espace.  
N'accablez point mon cœur d'un pareil désespoir.  
Je goûte à peine , hélas ! le bien de vous revoir.  
Pourquoi régner ? Pourquoi faut-il que je vous quitte ?  
Quel est donc le projet que votre ame médite ?

I D O M É N É E.

Voyez par quels périls vos jours sont menacés ;  
Fuyez , n'insistez plus ; je crains , c'en est assez.  
Jugez par mon amour de ce que je dois craindre  
Puisqu'à nous séparer ce soin m'a pu contraindre ;  
Jugez de mes frayeurs. . . Ah ! loin de ces climats.  
Allez chercher des Dieux qui ne se vengent pas

I D A M A N T E.

Eh ! que pourroit m'offrir une terre étrangere ,  
Que des Dieux ennemis , si je ne vois mon pere

Vos Dieux seront les miens : laissez-moi, près de vous,  
De ces Dieux irrités partager le courroux.

I D O M É N É E.

Ah ! fuyez-moi . . . fuyez le Ciel qui m'environne.  
Fuyez , mon fils, fuyez . . . puisqu'enfin je l'ordonne;  
Et, sans vous informer du secret de mes pleurs,  
Fuyez , ou redoutez le comble des horreurs.  
Avec vous à Samos conduisez Érixène . . .

I D A M A N T E.

Seigneur . . .

I D O M É N É E.

Ce ne doit plus être un objet de haine :  
Des crimes de son père immolé par nos loix ,  
La fille n'a point dû porter l'injuste poids.  
Adieu. Peut-être un jour le destin moins sévère  
Vous permettra, mon fils , de revoir votre père.  
Dérobez cependant à des Dieux ennemis  
Une Princesse aimable, un si généreux fils . . .

I D A M A N T E.

Érixène ? eh ! pourquoi compagne de ma fuite ?  
Expliquez . . . Mais je vois que votre ame est instruite.  
Érixène , Seigneur , m'est un présent bien doux ;  
Mais tout cede à l'horreur de m'éloigner de vous :  
A ce triste départ quel astre pourroit luire ?  
Voyez le désespoir où vous m'allez réduire.  
En vain sur cet exil vous croyez me tenter :  
Plus vous m'offrez , Seigneur , moins je puis vous  
quitter.

Je vous dois trop , hélas ! ... Quelle tendresse extrême  
M'offrir en même jour , & sceptre , & ce que j'aime !  
Non, . . .

I D O M É N É E .

Ce que vous aimez ? . .

I D A M A N T E .

Ah ! pardonnez , Seigneur ;  
Je le vois , vous savez les secrets de mon cœur ;  
Pardonnez : j'en ai fait un coupable mystère :  
Non que , pour vous tromper , je voulusse m'en taire  
Mais d'un feu qu'en mon sein j'avois cru renfermer ,  
Hé ! qui , Seigneur , encore a pu vous informer ?  
Ah ! quoiqu'il soit trop vrai que j'adore Erixène . . .

I D O M É N É E .

Poursuivez , Dieux cruels ! ajoutez à ma peine :  
Me voilà parvenu , par tant de maux divers ,  
A pouvoir défier le Ciel & les Enfers.  
Je ne redoute plus votre courroux funeste ,  
Impitoyables Dieux ! ce coup en est le reste :  
Sur mon peuple à présent signalez vos fureurs ,  
Et , si ce n'est assez , versez-les dans nos cœurs :  
Voyez-nous tous les deux , saisis de votre rage ,  
Egorgés l'un par l'autre , achever votre ouvrage ;  
Par de nouveaux dangers arrachez-moi des vœux ,  
Me ferez-vous jamais un sort plus rigoureux ?

I D A M A N T E .

Où s'égaré , Seigneur , votre ame furieuse ?  
Erixène cessoit de vous être odieuse ,

diffiez-vous ; & pour elle un reste de pitié  
 sembloit vous dépouiller de toute inimitié.  
 laisserez-vous toujours cet objet adorable ?

I D O M É N É E.

Si je le haïssois, seriez-vous si coupable ?  
 Non, de tous les malheurs, malheur le plus fatal !

I D A M A N T E.

Seigneur ! ..

I D O M É N É E.

Ah ! fils cruel, vous êtes mon rival.

I D A M A N T E.

Ciel !

I D O M É N É E.

De quelle main part le trait qui me blesse !  
 Déserviez-vous, cruel ! ce prix à ma tendresse ?  
 Je ne verrai donc plus, dans mes tristes États,  
 Que des Dieux ennemis & des hommes ingrats !  
 Pourquoi ! toujours du Destin la barbare injustice,  
 Et tout ce qui m'est cher fera donc mon supplice !  
 Imprudent que j'étois ! & j'allois couronner  
 Ce fils qu'à ma fureur je dois abandonner !  
 Mais c'en est fait, l'amour de mon devoir décide.

I D A M A N T E.

Mon pere ! ...

I D O M É N É E.

O nom trop doux pour un fils si perfide !

N'accablez point , Seigneur , un fils infortuné ,  
 A des maux inévitables par l'Amour condamné :  
 Puisqu'enfin votre cœur s'en est laissé surprendre ,  
 Jugez si d'Érixène on pouvoit se défendre.  
 Hélas ! je ne craignois , adorant ses appas ,  
 Que d'aimer un objet qui ne vous plaisoit pas ;  
 Et mon cœur , trop épris d'une odieuse chaîne ,  
 Oublioit son devoir dans les yeux d'Érixène.  
 Mais , si l'aimer , Seigneur , est un si grand forfait ,  
 L'Amour m'en punit bien par les maux qu'il me fait.

Voilà l'unique fruit qu'il en falloit attendre.  
 D'un amour criminel qu'osiez-vous donc prétendre ?  
 Et quel étoit l'espoir de vos coupables feux ,  
 Quand chaque jour le crime augmentoit avec eux ?  
 Qu'Érixène à mes yeux fût odieuse ou chère ,  
 Vos feux également offensoient votre père.  
 Je veux bien cependant , juge moins rigoureux ,  
 Vous en accorder , Prince , un pardon généreux :  
 Mais pourvu que votre ame , à mes desirs soumise  
 Renonce à tout l'amour dont je la vois éprise.

Ah ! quand même mon cœur oseroit le vouloir ,  
 Aimer , ou n'aimer pas , est-il en mon pouvoir ?  
 Je combattois en vain une ardeur téméraire ,  
 L'Amour m'en a rendu le crime nécessaire :  
 Malgré moi , de ce feu je vis mon cœur atteint  
 Peut être , malgré moi , je l'y verrois éteint.



Mais ce cœur , à l'amour que je n'ai pu soustraire ,  
 Dans le rival du moins aime toujours un pere.  
 Par un nom si sacré , tout autre suspendu . . .

I D O M É N É E.

Dans le nom de rival , tout nom est confondu.  
 Vous n'êtes plus mon fils , ou peu digne de l'être ;  
 Je vois que tout mon sang n'en a formé qu'un traître.

I D A M A N T E.

Où fuirai je ? grands Dieux ! De quels noms ennemis  
 Accablez-vous , Seigneur , votre malheureux fils !  
 Ah ! quels noms odieux me faites-vous entendre !  
 Quelle horreur pour un fils respectueux & tendre !  
 Songez-vous que ce fils est encor devant vous ,  
 Ce fils long-temps l'objet de sentimens plus doux ?  
 Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre ,  
 Vous me devez , Seigneur , moins haïr que me plaindre ;  
 Et si ma flamme enfin est un crime si noir ,  
 Vous êtes bien vengé par mon seul désespoir.  
 Cessez de m'envier une importune flamme ;  
 Odieux à l'objet qui fait charmer mon ame ,  
 Abhorré d'un rival que j'aimerai toujours ,  
 Seigneur , voilà le fruit de mes tristes amours.  
 Mais puisque de ce feu qui tous deux nous anime ,  
 Sur mon cœur trop épris est tombé tout le crime ,  
 Je saurai m'en punir ; & je sens que ce cœur  
 Vous craint déjà bien moins que sa propre fureur.  
 Désormais tout en proie au transport qui me guide ,  
 Je vous délivrerai de ce fils si perfide.

Si mon coupable cœur vous trahit malgré moi,  
Mon bras plus innocent saura venger mon Roi.  
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il sert votre vengeance :  
Et je vais en punir ce cœur qui vous offense.

( *Il tire son épée.* )

Soyez donc satisfait....

I D O M É N É E , *l'arrêtant.*

Arrêtez , furieux.....

I D A M A N T E .

Laissez couler le sang d'un rival odieux.

I D O M É N É E .

Mon fils!...

I D A M A N T E .

D'un nom si cher m'honorez-vous encore ?  
Laissez moi me punir d'un feu qui me dévore.

I D O M É N É E .

Ma vertu jusques-là ne sauroit se trahir....  
Va , fils infortuné.... je ne te puis haïr....

I D A M A N T E .

Ah ! Seigneur....

I D O M É N É E .

Laissez-moi , fuyez ma triste vue ;  
Ne renouvelions plus un discours qui me tue.



SCENE VI.

IDOMÉNÉE, *seul.*

**I**NEXORABLES Dieux , vous voilà satisfaits !  
 Pour un nouveau courroux vous reste-t-il des traits ?  
 Finis tes tristes jours , pere , amant déplorable . . .  
 Vengeons-nous bien plutôt , si mon fils est coupable.  
 Que fais-je si l'ingrat ne s'est point fait aimer ?  
 Sans doute , puisqu'il aime , il aura su charmer.  
 Il triomphe en secret de mon amour funeste ;  
 Il est aimé ; je suis le seul que l'on déteste.  
 Tout mon courroux renaît de ce seul souvenir.  
 Livrons l'ingrat aux Dieux. Qui me peut retenir ?  
 Coule sur nos Autels tout le sang d'Idamante . . .  
 Coule plutôt le tien . . . .

SCENE VII.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

**Q**UEL objet se présente !  
 Ah ! c'est toi. Quel malheur au mien peut être égal ,  
 Sophronyme mon fils . . .

S O P H R O N Y M E .

Seigneur ?

I D O M É N É E .

Est mon rival.

S O P H R O N Y M E .

Il est temps pour jamais d'oublier l'inhumaine.  
 Ignorez vous , Seigneur , le crime d'Érixène ,  
 Celui de Mérion ici renouvelé ?  
 L'arrêt des Dieux , enfin , au peuple est révélé :  
 Par Egéſippe instruit . . .

I D O M É N É E .

Ciel ! que viens-tu m'apprendre

S O P H R O N Y M E .

Du port où par votre ordre il m'a fallu descendre ,  
 Je revenois , Seigneur : un grand peuple assemblé  
 M'attire par ses cris , par un bruit redoublé.  
 Par le sens de l'oracle Érixène trompée ,  
 Du soin de se venger toujours plus occupée ,  
 De l'intérêt des Dieux prétextant son courroux ,  
 Tâchoit de soulever vos sujets contre vous ;  
 De tout par Égéſippe encor plus mal instruite ,  
 A vos sujets tremblans révéloit votre fuite ;  
 Leur disoit que le Ciel , pour unique secours ,  
 Attachoit leur salut à la fin de vos jours . . .  
 Pour eux , par leurs regrets , du grand Idoménée  
 Contens de déplorer la triste destinée ,  
 Ils sembloient seuls frappés par l'arrêt du Destin :  
 Égéſippe a voulu les exciter en vain.

Pour moi , qui frémissais de tant de perfidie ,  
Je le poursuis , l'atteins , & le laisse sans vie ,  
Désabuse le peuple ; & content désormais ,  
J'ai ramené , Seigneur , la Princesse au Palais.

## I D O M È N È E.

Sujets infortunés , qu'en mon cœur je déplore ,  
Au milieu de vos maux me plaignez-vous encore ?  
Ce qui m'aime , à sa perte est par moi seul livré ;  
Et tout ce qui m'est cher , contre moi conjuré !  
Cruel à notre tour , qu'Idamante périsse ;  
De celui d'Érixène augmentons son supplice ;  
Faisons-leur du trépas un barbare lien ;  
Dans leur sang confondu mêlons encor le mien . . .  
Vains transports qu'a formé ma fureur passagère !  
Hélas ! qui fut jamais plus amant & plus père ? . . .  
Mes peuples cependant , par moi seul accablés . . .

## S O P H R O N Y M E.

Ah ! Seigneur , leurs tourmens sont encor redoublés.  
Depuis que le Destin a fait des misérables ,  
On n'éprouva jamais des maux plus redoutables.  
Je frémis des horreurs où ce peuple est réduit.  
Un gouffre sous Ida s'est ouvert cette nuit :  
Ce roc , qui jusqu'aux Cieux sembloit porter sa cime ,  
Au lieu qu'il occupoit n'a laissé qu'un abyme ;  
Et de ce roc entier à nos yeux disparu ,  
Loin d'en être comblé , ce gouffre s'est accru.  
Nous touchons tout vivans à la rive infernale.  
De ce gouffre profond un noir venin s'exhale ;  
Et vos sujets , frappés par des feux dévorans ,

Tombent de toutes parts , déjà morts ou mourans :  
Aux feuls infortunés le trépas se refuse ...

## I D O M É N É E.

Et c'est de tant d'horreurs les Dieux seuls qu'on accuse !  
Mais quoi ! toujours les Dieux ! & qui d'eux ou de moi ,  
Négligeant sa promesse , a donc manqué de foi ?  
Malheureux ! tes sermens , qu'a suivi le parjure ,  
Ont soulevé les Dieux & toute la Nature.  
Pour sauver un ingrat , tes soins pernicieux  
Trop long-temps sur ton peuple ont exercé les Dieux.  
A tes sujets enfin cesse d'être contraire.  
Eh ! que leur sert un Roi , s'il ne leur sert de pere ?  
Leur salut désormais est ta suprême loi ;  
Et le sang de son peuple est le vrai sang d'un Roi ...  
Depuis quand tes sujets t'éprouvent-ils si rendre ?  
Depuis quand ce devoir ? ..... L'Amour vient te  
l'apprendre.

Voilà de ces grands soins le retour trop fatal.  
Tu n'es Roi que depuis qu'un fils est ton rival :  
Contre lui l'Amour seul arme tes mains impies :  
Voilà le Dieu , barbare ! à qui tu sacrifies.  
Etouffons tout l'amour dont mon cœur est épris ;  
N'y laissons plus régner que la gloire & mon fils.  
Sur les mêmes vaisseaux , préparés pour sa fuite ,  
Qu'Érixène à Samos aujourd'hui soit conduite.  
Allons ... & que mon cœur , délivré de ses feux ,  
Commence , par l'Amour , à triompher des Dieux.

*Fin du troisieme Acte.*

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIXÈNE, ISMÈNE.

ÉRIXÈNE.

**E**n vain tu veux calmer le transport qui m'agite.  
Foibles raisonnemens dont ma douleur s'irrite !  
Laisse-moi , porte ailleurs tes funestes avis :  
Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis.  
Vois ce qu'à tes conseils aujourd'hui trop soumise ,  
Je viens de recueillir d'une vaine entreprise.  
Vois ce que ta fureur & la mienne ont produit :  
Mon départ & ma honte en seront tout le fruit.  
Je ne reverrai plus ce Prince que j'adore ;  
Et , pour comble d'horreur , mon amour croît encore.  
En armant contre lui mon devoir inhumain ,  
Cruelle ! tu m'as mis un poignard dans le sein.  
Cher Prince , pardonnez . . . .



## S C E N E   I I.

I D A M A N T E , É R I X È N E , I S M E N E .

I S M E N E .

J e le vois qui s'avance.  
De vos transports , du moins , cachez la violence.

É R I X È N E .

Eh ! comment les cacher ! Je sais que je le dois ;  
Mais le puis-je , & le voir pour la dernière fois ?  
Fuyons-le cependant , sa présence m'étonne.

I D A M A N T E .

Où fuyez-vous , Madame ?

É R I X È N E .

Où mon devoir l'ordonne.

I D A M A N T E .

Du moins , à la pitié laissez-vous émouvoir.  
Vous ne l'avez que trop signalé ce devoir ;  
Avec tant de courroux , hélas ! qu'a-t-il à craindre ?  
Vous ne m'entendrez plus soupirer ni me plaindre.  
Vous partez ; je vous aime , & vous me haïssez ;  
Mes malheurs , dans ces mots , semblent être tracés :  
Cependant ce départ , mon amour , votre haine ,  
Ne font pas aujourd'hui ma plus cruelle peine.



C'étoit peu que votre ame , insensible à mes vœux ,  
 Eût de tout son courroux payé mes tendres feux ;  
 Ce malheureux amour , que votre cœur abhorre ,  
 Malgré tous vos mépris , que je chéris encore ;  
 Cet amour qui , malgré votre injuste rigueur ,  
 N'a jamais plus régné dans le fond de mon cœur ;  
 Cet amour qui faisoit le bonheur de ma vie ,  
 Il faut à mon devoir que je le sacrifie.  
 Non que mon triste cœur , par ce cruel effort ,  
 Renonce à vous aimer ; mais je cours à la mort.  
 Heureux si mon trépas , devenu légitime ,  
 Des pleurs que j'ai causés peut effacer le crime !  
 Mais si c'en étoit un d'adorer vos beaux yeux ,  
 Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux.  
 Ce qu'en vain Mérion attendoit de ses armes ,  
 Vous seule, en un moment, l'avez pu par vos charmes.  
 Tout vous livre à l'envi cet empire fatal.  
 Réglez , vous le pouvez . . . mon pere est mon rival.

É R I X È N E.

Je connois les transports & de l'un & de l'autre ;  
 Et je fais jusqu'où va son audace & la vôtre.  
 Son téméraire amour n'a que trop éclaté.

I D A M A N T E.

Sans vous en offenser , vous l'avez écouté !  
 Je ne m'étonne plus du malheur qui m'accable ,  
 Ni que vos yeux cruels me trouvent si coupable ;  
 Votre cœur , à son tour , épris pour un héros ,  
 N'a pas toujours haï tout le sang de Minos.

Pour mon pere , en secret , vous brûliez , inhumaine !  
 Et moi seul , en ces lieux , j'exerçois votre haine.  
 Quoi ! vous m'abandonnez à mes soupçons jaloux !  
 Suis-je le malheureux ? Madame , l'aimez-vous ?

É R I X È N E .

Moi , je pourrois l'aimer ! & , dans le fond de l'ame ,  
 J'aurois sacrifié mon devoir à sa flamme !  
 Dieux ! qu'est-ce que j'entends ! Seigneur , osez-vous  
 bien

Reprocher à mon cœur l'égarement du sien ?  
 Après ce qu'a produit sa cruauté funeste ,  
 Qui ? moi ! j'approuverois des feux que je déteste ,  
 Un amour par le sang , par mes pleurs condamné ,  
 Et devenu forfait dès l'instant qu'il est né !

Ouvrez vos yeux , cruel ! & voyez quel spectacle  
 A mis à son amour un invincible obstacle.

Son crime dans ces lieux est par-tout retracé ;  
 Le sang qui les a teints n'en est point effacé.

Là , mon pere sanglant vint s'offrir à ma vue ,  
 Et tomber dans les bras de sa fille éperdue :

Vos yeux , comme les miens , l'ont vu sacrifier ;  
 Faut-il d'autres témoins pour me justifier ?

Tout ce que j'ai tenté pour m'immoler sa tête ,  
 L'oracle révélé , mon départ qui s'apprête ,

Ma fierté , ma vertu , cent outrages récents ,  
 Voilà pour mon devoir des titres suffisans.

Ne croyez pas , Seigneur , que mon cœur les oublie...  
 Mais que dis-je ? . . . & d'où vient que je me justifie ?

Gardez tous vos soupçons : bien loin de les bannir ,  
 Je dois aider moi-même à les entretenir.

IDAMANTE.

Où bien ! pour m'en punir , désormais moins sévère ,  
 Regardez sans courroux la flamme de mon pere :  
 Il vous aime , Madame ; il est digne de vous.  
 Si j'ai fait éclater des sentimens jaloux ,  
 Pardonnez au transport de mon ame éperdue :  
 Je ne connoissois point le poison qui me tue.  
 Mais, quel que soit l'amour dont je brûle aujourd'hui ,  
 Ma vertu contre vous deviendra mon appui.  
 Je verrai , sans regret , parer du diadème  
 Un front que mon amour n'en peut orner lui-même.  
 Remontez dès ce jour au rang de vos Aïeux.  
 Votre vertu , Madame , appaisera les Dieux.  
 Que ne pourra sur eux une Reine si belle ?  
 Pour moi , jusqu'à la mort toujours tendre & fidele ,  
 J'irai , sans murmurer , loin de lui , loin de vous ,  
 Sacrifier au Roi mon bonheur le plus doux. . .  
 Mais on vient. . . C'est lui-même . . . il vous cherche ,  
 Madame.  
 Dieux ! quel trouble cruel s'élève dans mon ame !  
 Vous ne partirez point puisqu'il veut vous revoir.  
 Vous régnerez : ô Ciel ! quel est mon désespoir !



## SCÈNE III.

IDOMÉNÉE, ÉRIXÈNE,  
SOPHRONYME, ISMÈNE.

ÉRIXÈNE.

**V**ous triomphez , Seigneur ; ma vengeance  
éclatée ,

Par le sort ennemi se voit d'avouée :

Ainsi ne forcez plus des yeux baignés de pleurs  
A revoir de mes maux les barbares auteurs.

D'un sang qu'il faut venger par-tout environnée ,

Et pour toute vengeance aux pleurs abandonnée ,

Pour apaiser la voix de ce sang qui gémit ,

Je n'entends que soupirs dont ma vertu frémit.

Hâtez , par mon départ , la fin de ma misère ;

Laissez-moi , loin de vous , aller pleurer mon père ;

Permettez . . . .

IDOMÉNÉE.

Vous pouvez , libre dans mes États ,

Au gré de vos souhaits , déterminer vos pas.

Mes ordres sont donnés ; & la mer apaisée

Offre de toutes parts une retraite aisée ;

Mes vaisseaux sont tout prêts. . . Si la fin de mes jours

De vos pleurs cependant peut arrêter le cours ,

Madame , demeurez. . . Ma tête condamnée

Du funeste bandeau va tomber couronnée.

Je vais, pour contenter vous & les Immortels . . .

É R I X È N E.]

Je vais donc , de ce pas, vous attendre aux Autels.

S C E N E I V.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

**Q**UEL orgueil ! Mais quel est ce dessein qui  
m'étonne ?

Par vos ordres exprès quand son départ s'ordonne ,  
Pourquoi l'arrêtez vous sur l'espoir d'un trépas ? . .

I D O M É N É E.

Pourquoi le lui cacher , & ne l'en flatter pas ,  
Puisque je vais mourir ?

SOPHRONYME.

Vous mourir ! Dieux ! qu'entends-je ?

I D O M É N É E.

Pour t'étonner si fort , qu'a ce dessein d'étrange ?  
Plût au sort que mes mains eussent moins différé  
A rendre au Ciel un sang dont il est altéré !  
Pour conserver celui que sa rigueur demande ,  
C'est le mien aujourd'hui qu'il faut que je répande.

SOPHRONYME.

Que dites-vous , Seigneur ? quel affreux désespoir !

I D O M É N É E.

D'un nom plus glorieux honore mon devoir.  
 Quand j'aurai vu mon fils, je cours y satisfaire.  
 Je n'attends plus de vous qu'une paix sanguinaire,  
 Dieux justes ; cependant d'un peuple infortuné  
 Détournez le courroux qui m'étoit destiné ;  
 Cessez à mes sujets de déclarer la guerre,  
 Et jusqu'à mon trépas suspendez le tonnerre ;  
 Tout mon sang va couler.

S O P H R O N Y M E.

D'un si cruel transport

Qu'espérez-vous ?

I D O M É N É E.

Du moins, la douceur de la mort.  
 Je n'obéirai point, le Ciel impitoyable  
 M'offre en vain en ces lieux un spectacle effroyable.  
 Les Mortels peuvent-ils vous offenser assez,  
 Pour s'attirer les maux dont vous les punissez,  
 Dieux puissans ? Qu'ai-je vu ? quel funeste ravage !  
 J'ai cru me retrouver dans le même carnage  
 Où mon bras se plongeoit sur les bords Phrygiens,  
 Pour venger Ménélas des malheureux Troyens.  
 Les maux des miens, hélas ! sont-ils moins mon  
 ouvrage ?

Une seconde Troie a signalé ma rage.

J'ai revu mes sujets, si tendres pour leur Roi,  
 Pâles & languissans se traîner après moi :  
 Tu les as vus, tout prêts de perdre la lumière,  
 S'empressez pour revoir l'auteur de leur misère.

Non , j'ai le cœur encor tout percé de leurs cris :  
 J'ai cru dans chacun d'eux voir expirer mon fils.  
 De leur salut , enfin , cruel dépositaire ,  
 Essayons si ma mort leur sera salutaire.  
 Meurs du moins , Roi sans foi , pour ne plus résister  
 A ces Dieux que ta main ne veut pas contenter.

S O P H R O N Y M E.

Dans un si grand projet votre vertu s'égare :  
 A des crimes nouveaux votre cœur se prépare.  
 Vous mourrez moins , Seigneur , pour contenter les  
 Dieux ,  
 Que pour vous dérober au devoir de vos vœux.  
 Voulez-vous , ajoutant le mépris à l'offense ,  
 Porter jusqu'aux Autels la désobéissance ?  
 Vous vous offrez en vain pour fléchir sa rigueur ;  
 Le Ciel veut moins de nous l'offrande , que le cœur.  
 Qu'espérez-vous , Seigneur ? Que prétendez-vous faire ?  
 Aux Dieux , à vous , à nous , de plus en plus contraire ,  
 Voulez-vous , n'écoutant qu'un transport furieux ,  
 Faire couler sans fruit un sang si précieux ?  
 Eh ! qui de nous , hélas ! témoin du sacrifice ,  
 Voudra de votre mort rendre sa main complice ?  
 Qui , prêt à se baigner dans le sang de son Roi ,  
 Voudroit charger sa main de cet horrible emploi ?  
 Qui de nous , contre lui , n'armeroit pas la sienne ?

I D O M È N È E.

Je le fais , & n'attends ce coup que de la mienne.

S O P H R O N Y M E.

Eh bien ! ayant ce coup , de cette même main ,

Plongez-moi donc , Seigneur , un poignard dans le sein.  
Dût retomber sur moi le transport qui vous guide ,  
Je ne souffrirai point cet affreux parricide.  
Nulle crainte , en ce jour , ne sauroit m'émouvoir ,  
Lorsqu'il faut vous sauver de votre désespoir.  
Je ne vous connois plus ; le grand Idoménée  
Laisse à tous ses transports son ame abandonnée :  
Ce Héros , rebuté d'avoir tant combattu ,  
A donc mis , de lui-même , un terme à sa vertu.  
Jetez sur vos sujets un regard moins sévère ;  
Ils vous ont appelé du sacré nom de pere :  
De cet auguste nom dédaignant tous les nœuds ,  
Avez vous condamné vos sujets malheureux ?  
Abandonnerez-vous ce peuple déplorable ,  
Que votre mort va rendre encor plus misérable ?  
Que lui destinez-vous par ce cruel trépas ,  
Qu'un coup de désespoir qui ne le sauve pas ?

## I D O M É N É E .

Tu juges mal des Dieux : leur courroux-équitable  
S'apaisera bientôt par la mort du coupable.  
Je vais enfin , pour prix de ce qu'ils ont sauvé ,  
Rendre à ces mêmes Dieux ce qu'ils ont conservé.  
Mon cœur , purifié par le feu des victimes ,  
Mettra fin à vos maux , mettant fin à mes crimes.  
Je sens même déjà dans ce cœur s'allumer  
L'ardeur du feu sacré qui le doit consumer.  
Chaque pas , chaque instant qui retarde mon zèle ,  
Plonge de mes sujets dans la nuit éternelle.  
Ne m'oppose donc plus d'inutiles discours ;  
Facilite plutôt le trépas où je cours.



Veux-tu , par les efforts que ton amitié tente ,  
Conduire le couteau dans le sein d'Idamante ?  
Si je pouvois , hélas ! l'immoler en ce jour ,  
Je croirois l'immoler moins aux Dieux qu'à l'amour.  
Qu'il regne ; que sa tête , aujourd'hui couronnée ,  
Redonne à Sophronyme un autre Idoménée :  
Que mon fils , à son tour , assuré sur ta foi ,  
Retrouve dans tes soins tout ce qu'il perd en moi :  
Que par toi tous ses pas , tournés vers la sagesse ,  
D'un torrent de flatteurs écartent sa jeunesse.  
Accoutume son cœur à suivre l'équité ;  
Conserve-lui , sur-tout , cette sincérité  
Rate dans tes pareils , aux Rois si nécessaire ;  
Sois enfin à ce fils ce que tu fus au pere.  
Surmonte ta douleur en ce dernier moment ,  
Et reçois mes adieux dans cet embrassement.

SOPHRONYME , à genoux.

Non , vous ne mourrez point ; votre cœur inflexible  
Nourrit en vain l'espoir d'un projet si terrible.  
Immolez-moi , Seigneur ; ou craignez . . . .

IDOMÉNÉE.

Leve-toi.

Quoique prêt à mourir , je suis toujours ton Roi.  
Je veux être obéi ; cesse de me contraindre.  
Parmi tant de malheurs , est-ce moi qu'il faut plaindre ?  
Vois quels sont les tourmens qui déchirent mon cœur ;  
Et , par pitié du moins , laisse-moi ma fureur.



## S C E N E V.

I D A M A N T E , I D O M É N É E ,  
S O P H R O N Y M E .

I D O M É N É E .

**J**E vois mon fils. Sur-tout que ta bouche fidelle  
De mes tristes projets lui cache la nouvelle :  
Je n'en mourrois pas moins ; & tes soins dangereux  
Rendroient , sans me sauver , mon destin plus affreux.  
Idamante , approchez : votre Roi vous fait grace.  
Venez , mon fils , venez , qu'un pere vous embrasse.  
Ne craignez plus mes feux : par un juste retour,  
Je vous rends tout ce cœur que partageoit l'amour.  
Oui , de ce même cœur qui s'en laissa surprendre ,  
Ce qu'il vous en ravit , je vous le rends plus tendre.  
Oublions mes transports ; mon fils , embrassez-moi.

I D A M A N T E .

Par quel heureux destin retrouvé-je mon Roi ?  
Quel Dieu , dans votre sein étouffant la colere ,  
Me rouvre encor les bras d'un si généreux pere ?  
Que cet embrassement pour un fils a d'appas !  
Je le desirois trop , pour ne l'obtenir pas.  
Idamante , accablé des rigueurs d'Érixène ,  
N'en a point fait , Seigneur , la plus cruelle peine.  
Hélas ! quel bruit affreux a passé jusqu'à moi !  
Vous m'en voyez tremblant & d'horreur & d'effroi.

I D O M É N É

IDOMÉNÉE.

Prince, de votre cœur que l'effroi se dissipe :  
 Ce n'est qu'un bruit semé par le traître Egéippe.  
 Quoi qu'il en soit, je vais, pour m'en éclaircir mieux,  
 Aux pieds de leurs Autels interroger les Dieux.  
 Heureux, si, pour savoir leur volonté suprême,  
 Je les eusse plutôt consultés par moi-même !

IDAMANTE.

Permettez-moi, Seigneur, d'accompagner vos pas.

IDOMÉNÉE.

Non, mon fils ; où je vais, vous ne me suivrez pas.  
 Un mystère où des miens l'unique espoir se fonde,  
 Je veux seul aujourd'hui percer la nuit profonde.  
 Vous apprendrez bientôt quel sang a dû couler :  
 Presque là votre cœur ne doit point se troubler.  
 Rejetez loin de vous une frayeur trop vaine.  
 J'appaiserai les Dieux... Fléchissez Erixène...  
 Dieu....

IDAMANTE.

Permettez-moi....

IDOMÉNÉE.

Mon fils... Je vous l'ai dit...  
 J'ai vais seul aux Autels, & ce mot vous suffit.



## S C E N E V I.

IDAMANTE, SOPHRONYME.

I D A M A N T E.

**E**NFIN , à mes desirs on ne met plus d'obstacle.  
Mais que vois-je ? grands Dieux ! quel funeste spectacle !  
Qui fait couler ces pleurs qui me glaçant d'effroi ?  
Sophronyme , parlez . . .

S O P H R O N Y M E.

Qu'exigez-vous de moi ?

O déplorable sang ! famille infortunée !  
Fils trop digne des pleurs du grand Idoménée !

I D A M A N T E.

A mon cœur éperdu quel soupçon vient s'offrir !  
Parlez , où va le Roi ?

S O P H R O N Y M E.

Seigneur , il va mourir.

I D A M A N T E.

Ah Ciel !

S O P H R O N Y M E.

A sa fureur mettez un prompt obstacle :  
Eh ! ce n'est pas son sang que demande l'Oracle.

I D A M A N T E.

Quoi ! ce n'est pas son sang ! Qu'entends-je ? Quelle  
horreur !

C'est donc le mien ?

S O P H R O N Y M E.

Hélas ! j'en ai trop dit , Seigneur.

*Fin du quatrieme Acte.*

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMANTE , POLYCLETE.

IDAMANTE.

**Q**U'AI-JE entendu ? grands Dieux ! quel horrible mystère

M'avoit long-temps voilé l'amitié de mon père !

A la fin , sans nuage , il éclate à mes yeux ,

Ce sacrilège vœu , ce mystère odieux.

Vous , Peuples , qui craignez d'immoler la victime

Dont le sang doit fléchir le Ciel qui vous opprime ,

Peuples , cessez de plaindre un choix si glorieux ;

Il est beau de mourir pour apaiser les Dieux.

( à Polyclete. )

Seche ces pleurs honteux où ta douleur te livre :

Que servent tes regrets ? Que te sert de me suivre ?

Dissipe tes soupçons , ne crains rien , laisse-moi ,

Je te l'ordonne enfin , va retrouver le Roi.

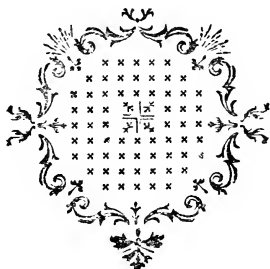
Hélas ! quoique sa main , par mes soins désarmée ,

Ne laisse aucune crainte à mon ame alarmée ,

Quoique par-tout sa garde accompagne ses pas ,

Cependant , s'il se peut , ne l'abandonne pas.

Je voudrois avec toi le rejoindre moi-même ;  
Mais je crains les transports de sa douleur extrême :  
Je me sens pénétré de ses tendres regrets ,  
Et ne puis , sans mourir , voir ces tristes objets.

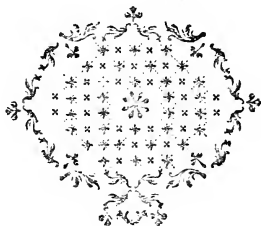


SCÈNE II.

IDAMANTE, *seul.*

**E**NFIN, loin des témoins dont l'aspect m'importune,  
Je puis en liberté plaindre mon infortune ;  
Et mon cœur, déchiré des plus cruels tourmens,  
Peut donc jouir en paix de ses derniers momens.  
Ciel ! quel est mon malheur ! quelle rigueur extrême !  
Quel sort, pour ennemis, m'offre tout ce que j'aime !  
Je trouve en même jour, conjurés contre moi,  
Les implacables Dieux, ma Princeſſe & mon Roi.  
Pardonnez, Dieux puiffans, ſi je vous fais attendre ;  
Je le retiendrai peu ce ſang qu'on va répandre :  
Mon cœur de ſon deſtin n'eſt que trop éclairci.  
Eſt ce pour mes forfaits que vous tonnez ainſi ?  
Dieux cruels ! Que diſ-tu, miſérable victime ?  
Né d'un ſang criminel, te manque-t-il un crime ?  
Qu'avoient fait plus que toi ces peuples malheureux  
Que le Ciel a couverts des maux les plus affreux ?  
Va, termine aux Autels une innocente vie,  
Sans accuſer les Dieux de te l'avoir ravie ;  
Et ſonge, en te flattant de leur choix rigoureux,  
Que le ſang le plus pur eſt le plus digne d'eux.  
Pourrois-tu regretter, objet de tant de haine,  
Quelques jours échappés aux rigueurs d'Étixène ?  
A qui peut éprouver un ſort comme le mien,  
La mort eſt-elle un mal ? la vie eſt-elle un bien ?

Hélas ! si je me plains , & si mon cœur murmure ,  
Mes plaintes ne font point l'effet de la nature :  
Je crains bien moins le coup qui m'ôtera le jour ,  
Que le coup qui me doit priver de mon amour.  
Allons, c'est trop tarder... D'où vient que je frissonne ?  
Est-ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne ?  
Hélas ! il en est temps , courons où je le doi ;  
Je n'attends que la mort , & l'on n'attend que moi.  
Aidez sur ses projets mon ame combattue ,  
A cédé . . .





SCENE III.

ÉRIXÈNE, IDAMANTE, ISMENE.

IDAMANTE.

**Q**UEL objet vient s'offrir à ma vue !  
 Ah ! fuyons . . . mon devoir parleroit vainement ,  
 Si je pouvois encore . . .

ÉRIXÈNE.

Arrêtez un moment.

Vous me voyez , Seigneur , inquiète , éperdue ;  
 De mortelles frayeurs je me sens l'ame émue.  
 De mon devoir toujours prête à subir la loi ,  
 Je courois aux Autels , peut-être malgré moi :  
 J'allois voir immoler , dans ma juste colere ,  
 Le sang d'I doménée aux mânes de mon pere.  
 Qu'ai je fait ! & de quoi se flattoit mon courroux !  
 On dit que les effets n'en tombent que sur vous.  
 De grace , éclaircissez mon trouble & mes alarmes :  
 D'un peuple qui gémit , & les cris & les larmes ,  
 Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir ,  
 Tout dans ce trouble affreux sert à m'entretenir.

IDAMANTE.

Il est vrai que le Ciel , juste , quoique sévere ,  
 Semble enfin respecter la tête de mon pere.

G iv

Sous le couteau mortel la mienne va tomber ,  
 Et sous l'arrêt fatal je dois seul succomber ,  
 Madame ; trop heureux , si la mort , que j'implore ,  
 Apaise le courroux de tout ce que j'adore !  
 Si je puis désarmer le Ciel & vos beaux yeux ,  
 Je vais , par un seul coup , contenter tous mes Dieux.

## É R I X È N E .

Seigneur , il est donc vrai qu'une promesse affreuse  
 Vous livre aux Dieux vengeurs ? Qu'ai-je fait , mal  
 heureuse !

J'ai révélé l'oracle ; & ma funeste erreur  
 A d'un arrêt barbare appuyé la fureur.  
 Mais pouvois-je des Dieux pénétrer le mystère ,  
 Et croire vos vertus l'objet de leur colere ;  
 Me défier , enfin , qu'avec eux de concert ,  
 J'eusse pu me prêter à la main qui vous perd ?  
 Non , Seigneur , non , jamais votre fiere ennemie  
 N'auroit voulu poursuivre une si belle vie.  
 Moi la poursuivre ! hélas ! les Dieux me sont témoins  
 Que mon cœur malheureux ne haït jamais moins.

## I D A M A N T E .

Quel bonheur est le mien ! près de perdre la vie ,  
 Qu'il m'est doux de trouver Érixène attendrie !

## É R I X È N E .

Oui , malgré mon devoir , je ressens vos malheurs ;  
 Et ne puis les causer , sans y donner des pleurs :  
 Je ne puis , sans frémir , voir le coup qui s'apprête ;  
 Je ne le verrai point tomber sur votre tête.

Je vais quitter des lieux si terribles pour moi ;  
Mais je n'y crains pour vous , ni les Dieux , ni le Roi.  
Non , je ne puis penser qu'avec tant d'innocence  
On ne puisse du Ciel suspendre la vengeance.

I D A M A N T E.

Ah ! plutôt , s'il se peut , demeurez en ces lieux  
Où je vais apaiser la colere des Dieux.  
Madame , s'il est vrai qu'Erixène sensible  
Ait laissé désarmer son courroux inflexible ,  
Au nom d'un tendre amour , conservez pour le Roi  
Cette même pitié que vous marquez pour moi.  
Le coup cruel qui va trancher ma destinée ,  
Tombera moins sur moi que sur Idoménée :  
Il n'a que trop souffert d'un devoir rigoureux.  
N'accablez plus , Madame , un Roi si malheureux...  
Laissez-vous attendrir à ma juste priere ;  
J'ose enfin implorer vos bontés pour mon pere.

E R I X È N E.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? Et que me dites-vous ?  
Je sens , à ce nom seul , rallumer mon courroux.  
Lui votre pere ? ô Ciel ! après son vœu funeste ,  
Gardez de proposer des nœuds que je déteste.  
Que jusques-là mon cœur portât l'égarement !  
Qui ? lui ! ... le meurtrier d'un pere , d'un amant !  
Ma haine contre lui sera toujours la même :  
Je l'abhorre ... ou plutôt je sens que je vous aime ...  
Où s'égare mon cœur ! ... de ce que je me dois  
Quel oubli ! mes remords ont étouffé ma voix ...

Quand je crois rejeter des nœuds illégitimes ;  
Mon cœur , au même instant , respire d'autres crimes.  
Qu'ai-je dit ? quel secret osai-je révéler ?  
Me reste-t-il encor la force de parler ?  
Ah ! Seigneur , puisqu'enfin je n'ai pu m'en défendre ,  
A d'éternels adieux vous devez vous attendre.

## I D A M A N T E.

Que dites-vous ? ô Ciel ! Ainsi donc votre cœur  
Garde , même en aimant , sa première rigueur !  
Calmez de ce transport l'injuste violence :  
Votre amour est-il donc un reste de vengeance ?  
Faut-il en voir , hélas ! tous mes maux redoubler ?  
Ne le déclarez-vous que pour m'en accabler ?  
Ah , cruelle ! du moins au moment qu'il éclate ,  
Cessez de m'envier le bonheur qui me flatte.

## É R I X È N E.

Si ce foible bonheur vous flatte , il vous séduit ;  
Seigneur , de cet aveu ma mort fera le fruit.  
Si je cède au transport où mon amour me livre ,  
A ma gloire , du moins , je ne fais point survivre.  
Mon malheureux amour passe tous mes forfaits ;  
Je ne survivrai pas à l'aveu que j'en fais.  
Faut-il , jusqu'à ce point , que ma gloire s'oublie !  
Ah ! Seigneur , cet aveu me coûtera la vie.  
Que le destin épargne ou termine vos jours ,  
Oui , cet aveu des miens doit terminer le cours.  
Et , quel que soit le sort que vous deviez attendre ,  
Je ne vous verrai plus , je n'en veux rien apprendre.

Adieu , Seigneur , adieu : qu'à jamais votre cœur  
Garde le souvenir d'une si tendre ardeur.  
Pour moi , dès ce moment , je vais fuir de la Crete :  
Heureuse , si ma mort prévenoit ma retraite !

I D A M A N T E.

Eh quoi ! vous me fuyez ! Ah ! du moins , dans ces  
lieux ,  
Laissez-moi la douceur d'expirer à vos yeux.  
Ne les détournerez point dans ce moment funeste ;  
Laissez-moi voir encor le seul bien qui me reste.  
Demeurez . . . . ou ma mort . . . .

É R I X È N E.

Ah ! de grace , Seigneur ,  
Par ce cruel discours n'accablez pas mon cœur.  
Mon devoir , malgré moi , vous défend de me fuivre ;  
Mais l'Amour , malgré lui , vous ordonne de vivre.



## SCENE I V.

I D A M A N T E , *seul.*

**V**ous l'ordonnez en vain , je remplirai mon sort ;  
Et votre seul départ suffisoit pour ma mort :  
Rien ne s'oppose plus au devoir qui m'entraîne :  
Jusques-là , Dieux puissans , suspendez votre haine..  
Mais, qu'est-ce que j'entends ?... Je tremble, je frémis !



SCENE V & DERNIERE.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE;  
SOPHRONYME, POLYCLETE,  
GARDES.

IDOMÉNÉE.

**V**ous m'arrêtez en vain, je veux revoir mon fils.  
Portez ailleurs les soins d'une amitié cruelle;  
Respectez les transports de ma douleur mortelle.  
Enfin je le revois. . . . Je ne vous quitte pas :  
Les Dieux auront en vain juré votre trépas,  
Ils ordonnent en vain cet affreux sacrifice ;  
Ma main de leur fureur ne sera point complice.

IDAMANTE.

Ah ! Seigneur, c'en est trop : n'irritez plus les Dieux ;  
N'attirez plus enfin la foudre dans ces lieux ;  
Venez, sans murmurer, sacrifier ma vie.  
Vous ignorez les maux dont elle est poursuivie.  
Ah ! si je vous suis cher, d'une tendre amitié  
Je n'implore, Seigneur, qu'un reste de pitié.  
Terminez les malheurs d'un fils qui vous en presse ;  
Accomplissez enfin une auguste promesse.  
De vos retardemens voyez quel est le fruit :  
D'ailleurs, de votre vœu tout le peuple est instruit.  
Chaque instant de ma vie est au Ciel un outrage ;  
Acquittez-en ce vœu, puisqu'elle en fut le gage.

## I D O M É N É E.

Inexorables Dieux ! par combien de détours  
Avez vous de mes soins su traverser le cours !  
Que de votre courroux la fatale puissance  
A bien su se jouer de ma vaine prudence !  
Barbares ! quand je meurs , qu'exigez vous de moi ?  
N'étoit-ce pas assez pour victime qu'un Roi ?  
Par un sang que versoit un repentir sincère ,  
Je courois aux Autels prêt à vous satisfaire.  
Hélas ! quand j'ai cru voir la fin de mes malheurs ,  
Vous avez craint de voir la fin de vos fureurs.  
Il eût fallu vous rendre au sang de la victime.  
Gardez donc vos fureurs , & je reprends mon crime ;  
Je désavoue enfin d'inutiles remords.

## I D A M A N T E.

Désavouez plutôt ces horribles transports ;  
Voyez-en jusqu'ici l'audace infructueuse ;  
Et revenez aux soins d'un ame vertueuse.  
De ces Dieux , dont en vain vous bravez le courroux ,  
Examinez , Seigneur , sur qui tombent les coups.  
Faut-il , pour attendrir votre ame impitoyable ,  
Ramener sous vos yeux ce spectacle effroyable ?  
Tout périt ; ce n'est plus qu'aux seuls gémissemens  
Qu'on peut ici des morts distinguer les vivans :  
Dans la nuit du tombeau vos sujets vont descendre ;  
Un seul soupir encor semble les en défendre ,  
Seigneur ; & ces sujets , prêts à s'immoler tous ,  
Offrent aux Dieux vengeurs ce seul soupir pour vous.



D'un Peuple , pour son Roi , si tendre , si fidele ,  
Du sang de votre fils récompensez le zele.  
Ces Peuples , que le Ciel soumit à votre loi ,  
Ne sont-ils pas , Seigneur , vos enfans avant moi ?  
Terminez , par ma mort , l'excès de leur misere :  
Dans ces tristes momens soyez plus Roi que pere :  
Songez que le devoir de votre auguste rang  
Ne permet pas toujours les tendresses du sang ;  
Versez enfin le mien , puisqu'il faut le répandre ;  
Par d'éternels forfaits voulez vous le défendre ?

I D O M È N É E.

Dût le Ciel irrité nous r'ouvrir les Enfers ,  
Dût la foudre à mes yeux embrâser l'Univers ,  
Dût tout ce qui respire , étouffé dans la flamme ,  
Servir de monument aux transports de mon ame ,  
Dussé-je enfin , de tout destructeur furieux ,  
Voir ma rage égaler l'injustice des Dieux ,  
Je n'immolerais point une tête innocente.

I D A M A N T E.

Ah ! c'est donc trop long-temps épargner Idamante.  
Après ce que je fais , après ce que je voi ,  
Qui fut jamais , Seigneur , plus criminel que moi ?  
Chaque moment qui suit votre vœu redoutable ,  
Rejette mille horreurs sur ma tête coupable.  
Complice du refus que l'on en fait aux Dieux ,  
Tout mon sang désormais me devient odieux.  
Disputez-vous au Ciel le droit de le reprendre ?  
M'enviez-vous, Seigneur, l'honneur de vous le rendre ?

Ah ! d'un vœu qui vous rend aux vœux de votre fils ;  
 Trop heureux que ce sang puisse faire le prix !  
 Sans ce vœu , triste objet de ma douleur profonde ,  
 Je ne vous revoyois que le jouet de l'onde.  
 Le Ciel , plus doux , enfin , vous rend à mes souhaits :  
 Puis-je assez lui payer le plus grand des bienfaits ?  
 Venez-en aux Autels consacrer les prémices :  
 Signalons de grands cœurs par de grands sacrifices ;  
 Et montrez-vous aux Dieux plus grand que leur  
     courroux ,  
 Par un présent , Seigneur , digne d'eux & de vous.

## I D O M É N É E .

Pour ne t'immoler pas quand je me sacrifie ,  
 Oses-tu me prier d'attenter à ta vie ?  
 Fils ingrat , fils cruel , à périr obstiné ,  
 Viens toi-même immoler ton pere infortuné :  
 N'attends pas que , touché d'une indigne priere ,  
 J'arme contre tes jours une main meurtriere ;  
 Je saurai , malgré toi , t'en sauver désormais ;  
 Et de ces tristes lieux je vais fuir pour jamais.

## I D A M A N T E .

Que dites-vous , Seigneur ? & quel dessein barbare . . .

## I D O M É N É E .

N'accusez que vous seul du coup qui nous sépare.  
 Mes Peuples , par vous-même instruits de votre sort ,  
 Ne laissent à mon choix que la fuite ou la mort.

IDAMANTE.

Si l'intérêt d'un fils peut vous toucher encore,  
Accordez à mes pleurs la grace que j'implore.

IDOMÉNÉE.

Vous tentez sur mon cœur des efforts superflus.  
Adieu, mon fils... mes yeux ne vous reverront plus.

IDAMANTE, à genoux.

Ah! Seigneur, permettez qu'à vos desirs contraire,  
J'ose encore opposer les efforts...

IDOMÉNÉE.

Téméraire,

Arrêtez, ou craignez que mon juste courroux...

IDAMANTE.

Puisque par ma douleur je ne puis rien sur vous,  
Soyez donc le témoin du transport qui m'anime.

( Il se tue. )

Dieux, recevez mon sang; voilà votre victime...

IDOMÉNÉE.

Inhumain! juste Ciel!... Ah! pere malheureux,  
Qu'ai-je vu?

IDAMANTE.

C'est le sang d'un Prince généreux:  
Le Ciel, pour s'apaiser, n'en demandoit point d'autre.

IDOMÉNÉE.

Qu'avez-vous fait, mon fils?

I D A M A N T E.

Mon devoir &amp; le vôtre.

Telle en étoit , Seigneur , l'irrévocable loi :  
Il falloit le remplir ou par vous , ou par moi.  
Les Dieux vouloient mon sang ; ma main obéissante  
N'a pas dû plus long-temps épargner Idamante.  
De son sang répandu voyez quel est le fruit ;  
Le Ciel est appaisé , l'astre du jour vous luit :  
Trop heureux de pouvoir , dans mon malheur extrême  
Goûter , avant ma mort , les fruits de ma mort même

I D O M É N É E.

Hélas ! du coup affreux qui termine ton sort ,  
N'attends point d'autre fruit que celui de ma mort.  
Dieux cruels ! falloit-il qu'une injuste vengeance ,  
Pour me punir d'un crime , opprimât l'innocence ?

F I N.

A T R É E

E T

T H Y E S T E ,

T R A G É D I E ;

*Représentée , pour la premiere fois ,  
le 14 Mars 1707.*





## P R É F A C E.

QUOI QUE je ne connoisse que trop combien il est inutile de répondre au public, cette tendresse si naturelle aux hommes pour leurs ouvrages l'a emporté sur mes réflexions. Toute la prudence humaine est un frein léger pour un Auteur si se croit lésé. Ce n'est pas que je ne sache qu'il n'y a plus de salut à faire sans quelque Préface que ce soit. Le Public semble être devenu d'airain pour nous : inaccessible désormais à tous ces petits traités de paix que nous faisons autrefois avec lui dans nos Préfaces, il nous fait de sa critique une espece de religion incontestable, & veut nous forcer de reconnaître en lui une infailibilité, dont nous conveniendrons que quand il nous louera : cela n'empêche pas qu'avec les meilleures raisons du monde, nous n'ayons souvent tort. Plus nous voulons nous justifier, plus on nous croit entêtés. Si nous sommes

humbles , on nous trouve rampans ; nous sommes modestes , hypocrites ; nous répondons avec fermeté , nous maquons de respect. Un Auteur est précisément comme un esclave qui dépend d'un maître capricieux , qui le maltraite souvent sans sujet , & qui veut pourtant le maltraiter sans réplique. Que le Lecteur ne me fasse point mauvais gré , si je ne trouve aujourd'hui entre ses mains : ce n'est assurément point par ma faute. . . . . Je proteste , avec toute la bonne foi qu'on peut exiger de moi en pareille occasion , que j'avois renoncé pour jamais à la tentation de me faire mettre sous la presse. Il y a près de trois ans que je refuse constamment mon *Atrée* ; & je ne l'aurois effectivement jamais donné , si on ne m'eût fait voir imprimé en Hollande avec tant de fautes , que les entrailles de pitié s'émuèrent : je ne pus , sans pitié , le voir ainsi mutilé. Les fautes d'un Imprimeur avec celles d'un Auteur , c'en est trop d'une moitié : c'est ce qui me déterminait au même temps à donner *Electre* , pour qui j



raignois un sort semblable ; & avec une  
réface , qui pis est. Pour *Idoménée* , ce  
est une témérité de jeune homme , qui ne  
connoît point le risque de l'impression.  
Mais ce n'est pas cela dont il s'agit ; c'est  
*Atrée*. Il n'y a presque personne qui ne  
soit soulevé contre ce sujet. Je n'ai rien  
à répondre , si ce n'est que je n'en suis  
pas l'inventeur. Je vois bien que j'ai eu  
ort de concevoir trop fortement la Tra-  
édie comme une action funeste qui devoit  
être présentée aux yeux des spectateurs  
ous des images intéressantes ; qui doit les  
conduire à la pitié par la terreur ; mais  
avec des mouvemens & des traits qui ne  
lessent ni leur délicatesse , ni les bienséan-  
ces. Il ne reste plus qu'à savoir si je les  
observées , ces bienséances si nécessaires.  
J'ai cru pouvoir m'en flatter. Je n'ai rien  
publié pour adoucir mon sujet , & pour  
accommoder à nos mœurs. Pour ne point  
offrir *Atrée* sous une figure désagréable ,  
j'ai fait enlever *Ærope* aux Autels mêmes ,  
et je mets ce Prince ( s'il m'est permis  
en faire ici la comparaison ) justement

dans le cas de la Coupe enchantée de La Fontaine :

L'étoit-il ? Ne l'étoit-il point ?

J'ai altéré par-tout la Fable , pour rendre la vengeance moins affreuse ; & il s'en faut bien que mon *Atrée* soit aussi cruel que celui de Sénèque. Il m'a suffi de faire craindre pour *Thyeste* toutes les horreurs de la Coupe que son frere lui prépare ; & il n'y porte pas seulement les levres. J'avouera cependant que cette Scene me parut terrible à moi-même : elle me fit frémir , mais ne m'en sembla pas moins digne de la Tragédie. Je ne vois pas qu'on doive plutôt l'en exclure , que celle où *Cléopâtre* , dans *Rodogune* , après avoir fait égorger un de ses fils , veut empoisonner l'autre aux yeux des Spectateurs. De quelque indignation qu'on se soit armé contre la cruauté d'*Atrée* , je ne crois pas qu'on puisse mettre sur la Scene tragique un tableau plus parfait que celui de la situation où se trouve le malheureux *Thyeste* , livré sans secours à la fureur du plus barbare de tous les

## P R É F A C E.

es hommes. Quoiqu'on se fût laissé attendrir aux larmes & aux regrets de ce Prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moi. On eut la bonté de me laisser tout l'honneur de l'invention: on me chargea de toutes les iniquités d'*Atrée*; & l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir, avec qui il ne fait pas sûr de vivre; comme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le cœur. Belle leçon pour les Auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelle circonspection il faut composer devant le Public. Une jolie femme, obligée de se trouver parmi des prudes, ne doit pas s'observer avec plus de soin. Enfin, je n'aurois jamais cru que, dans un pays où il y a tant de maris maltraités, *Atrée* eût eu si peu de partisans. Pour ce qui regarde la double réconciliation qu'on me reproche, je déclare, par avance, que je ne me rendrai jamais sur cet article. *Atrée* leve *Plisthène* pour faire périr un jour *Thyeste* par les mains de son propre fils; j'prend un serment à ce jeune Prince, qui

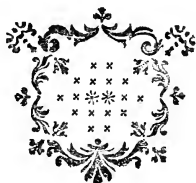
## P R É F A C E.

désobéit cependant à la vue de *Thyeste*. *Atrée* n'a donc plus de ressource que dans la dissimulation : il feint une pitié qu'il ne peut sentir. Il se sert ensuite des moyens les plus violens pour obliger *Plisthène* d'exécuter son serment ; ce qu'il refuse à faire. *Atrée*, qui veut se venger de *Thyeste* d'une manière digne de lui, ne peut donc avoir recours qu'à une seconde réconciliation. J'ose dire que tout ce qu'un fourbe peut employer d'adresse est mis en œuvre par ce Prince cruel. Il est impossible que *Thyeste* lui-même, fût-il aussi fourbe que son frère, ne donne dans le piège qui lui est tendu. On n'a qu'à lire la Pièce sans prévention, l'on verra que je n'ai point tort ; & , si cela est , plus *Atrée* est fourbe & mieux j'ai rempli son caractère ; puisque la trahison & la dissimulation sont presque toujours inséparables de la cruauté.

Cette Préface ne concerne que la première édition de mes Œuvres , & j'ai eu devoir la laisser telle qu'elle est entre les mains de tout le monde : mais , comme le Public , à l'égard d'*Atrée* , ne s'est poi-

## P R É F A C E.

piqué , dans ses jugemens , de cette prétendue infailibilité que j'ai osé lui reprocher , il est bien juste , puisqu'il a changé de sentiment , que je change de style , & que je fasse succéder la reconnoissance aux plaintes : bien entendu que je ne les lui épargnerai pas , s'il s'avise jamais de ne prendre plus à quelques-unes de mes Pieces le même plaisir qu'il y a pris autrefois.



---

## A C T E U R S.

ATRÉE, *Roi d'Argos.*

THYESTE, *Roi de Mycènes, Frère  
d'Atrée.*

PLISTHÈNE, *Fils d'Ærope & de Thyeste  
cru fils d'Atrée.*

THÉODAMIE, *Fille de Thyeste.*

EURYSTHÈNE, *Confident d'Atrée.*

ALCYMÉDON, *Officier de la Flotte.*

THESSANDRE, *Confident de Plisthène.*

LÉONIDE, *Confidente de Théodamie.*

SUITE D'ATRÉE.

GARDES

*La Scène est à Chalcys, Capitale de l'Ile  
d'Eubée, dans le Palais d'Atrée.*



Les vents, qu'un Dieu contraire enchaînoit loin de  
nous,

Semblent, avec les flots, exciter mon courroux.

Le calme, si long-temps fatal à ma vengeance,

Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence.

Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos

Avilisse l'honneur de ses derniers travaux.

Allez, Alcymédon : que la flotte d'Atrée

Se prépare à voguer loin de l'Isle d'Eubée :

Puisque les Dieux jaloux ne l'y retiennent plus,

Portez à tous ses Chefs mes ordres absolus.

Que tout soit prêt.

---

## S C E N E I I.

ATRÉE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE, à ses Gardes.

**E**T vous, que l'on cherche Plisthène :  
Je l'attends en ces lieux. Toi, demeure, Euristhène.





SCENE III.

ATRÉE, EURISTHÈNE.

ATRÉE.

**E**NFIN, ce jour heureux, ce jour tant souhaité  
anime dans mon cœur l'espoir & la fierté :  
thènes, trop long-temps l'asyle de Thyeste,  
prouvera bientôt le sort le plus funeste :  
son fils, prêt à servir un si juste transport,  
a porter dans ses murs & la flamme & la mort.

EURISTHÈNE.

infi, loin d'épargner l'infortuné Thyeste,  
ous détruisez encor l'asyle qui lui reste.  
h ! Seigneur, si le sang qui vous unit tous deux,  
est plus qu'un titre vain pour ce Roi malheureux,  
ongez que rien ne peut mieux remplir votre envie  
que le barbare soin de prolonger sa vie.  
accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,  
e laisser vivre encor, c'est se venger de lui.

ATRÉE.

Que je l'épargne, moi ! lassé de le poursuivre,  
our me venger de lui, que je le laisse vivre !  
h ! quels que soient les maux que Thyeste ait soufferts,  
l n'aura contre moi d'asyle qu'aux enfers :  
Mon implacable cœur l'y poursuivroit encore,  
il pouvoit s'y venger d'un traître que j'abhorre :

H iv

## 176 *ATRÉE ET THYESTE ;*

Après l'indigne affront que m'a fait son amour ,  
 Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour.  
 Un ennemi qui peut pardonner une offense ,  
 Ou manque de courage , ou manque de puissance.  
 Rien ne peut arrêter mes transports furieux.  
 Je voudrois me venger , fût-ce même des Dieux.  
 Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;  
 Je le sens au plaisir que me fait la vengeance :  
 Enfin mon cœur se plaît dans cette inimitié ;  
 Et , s'il a des vertus , ce n'est pas la pitié.  
 Ne m'oppose donc plus un sang que je déteste ;  
 Ma raison m'abandonne , au seul nom de Thyeste :  
 Instruit , par ses fureurs , à ne rien ménager ,  
 Dans les flots de son sang je voudrois le plonger.  
 Qu'il n'accuse que lui du malheur qui l'accable ;  
 Le sang qui nous unit me rend-il seul coupable ?  
 D'un criminel amour le perfide enivré  
 A-t-il eu quelque égard pour un nœud si sacré ?  
 Mon cœur , qui sans pitié lui déclare la guerre ,  
 Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

### E U R I S T H È N E.

Depuis vingt ans entiers ce courroux affoibli  
 Sembloit pourtant laisser Thyeste dans l'oubli.

### A T R É E.

Dis plutôt qu'à punir mon ame ingénieuse  
 Méditoit dès ce temps une vengeance affreuse :  
 Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler :  
 C'est un projet enfin à te faire trembler.

Instruit des noirs transports où mon ame est livrée ,  
 Lis mieux dans le secret & dans le cœur d'Atrée.  
 Je ne veux découvrir l'un & l'autre qu'à toi ;  
 Et je te les cacheis , sans soupçonner ta foi.  
 Ecoute. Il te souvient de ce triste hyménée  
 Qui d'Ærope à mon sort unit la destinée :  
 Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux ;  
 Mais à peine aux Autels j'en eus formé les nœuds ,  
 Qu'à ces mêmes Autels , & par la main d'un frere ,  
 Je me vis enlever une épouse si chere.  
 Tes yeux furent témoins des transports de mon cœur :  
 A peine mon amour égaloit ma fureur ;  
 Jamais amant trahi ne l'a plus signalée.  
 Mycènes ( tu le fais ) sans pitié désolée ,  
 Par le fer & le feu vit déchirer son sein ;  
 Mon amour outragé me rendit inhumain.  
 Enfin , par ma valeur Ærope recouvrée ,  
 Après un an , revint entre les mains d'Atrée.  
 Quoique déjà l'hymen , ou plutôt le dépit ,  
 Eussent depuis ce temps mis une autre en mon lit ,  
 Malgré tous les appas d'une épouse nouvelle ,  
 Ærope à mes regards n'en parut que plus belle :  
 Mais en vain mon amour brûloit de nouveaux feux ,  
 Elle avoit à Thyeste engagé tous ses vœux ;  
 Et liée à l'ingrat d'une seclette chaîne ,  
 Ærope ( le dirai-je ) en eut pour fruit Plisthène.

E U R I S T H È N E.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? quoi ! Plisthène  
 Seigneur ,

# 178 ATRÉE ET THYESTE;

Reconnu dans Argos pour votre successeur,  
Pour votre fils, enfin ?

A T R É E.

C'est lui-même, Euristhène ;  
C'est ce même Guerrier, c'est ce même Plisthène,  
Que ma Cour aujourd'hui croit encor, sous ce nom,  
Frere de Ménélas, frere d'Agamemnon.  
Tu fais, pour me venger de sa perfide mere,  
A quel excès fatal me porta ma colere :  
Heureux, si le poison qui servit ma fureur,  
De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur !  
Celui de l'infidele éclatoit pour Thyeste,  
Au milieu des horreurs du sort le plus funeste :  
Je ne puis, sans frémir, y penser aujourd'hui ;  
Ærope, en expirant, brûloit encor pour lui.  
Voilà ce qu'en un mot surprit ma vigilance,  
A ceux qui de l'ingrate avoient la confidence.

*( Il lui montre en ce moment une Lettre d'Ærope. )*

L E T T R E D'Æ R O P E.

» D'Atree en ce moment j'éprouve le courroux ;  
» Cher Thyeste, & je meurs sans regretter la vie ;  
» Puisque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,  
» Je ne murmure point qu'elle me soit ravie.  
» Plisthène fut le fruit de nos tristes amours :  
» S'il passe jusqu'à vous, prenez soin de ses jours ;  
» Qu'il fasse quelquefois ressouvenir son pere  
» Du malheureux amour qu'avoit pour lui sa mere.  
Juge de quels succès ses soins furent suivis ;  
Je retins à la fois son billet & son fils :

Je voulus étouffer ce monstre en sa naissance ;  
 Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance ;  
 Et , méditant dès-lors le plus affreux projet ,  
 Je le fis au Palais apporter en secret.  
 Un fils venoit de naître à la nouvelle Reine ;  
 Pour remplir mes projets , je le nommai Plithène ,  
 Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils ,  
 Dont depuis m'ont privé les Destins ennemis.  
 C'est sous un nom si cher qu'Argos l'a vu paroître :  
 Je fis périr tous ceux qui pouvoient le connoître ;  
 Et laissant ce secret entre les Dieux & moi ,  
 Je ne l'ai jusqu'ici confié qu'à ta foi.  
 Après ce que tu fais , sans que je te l'apprenne ,  
 Tu vois à quel dessein j'ai conservé Plithène ;  
 Et , puisque la pitié n'a point sauvé ses jours ,  
 A quel usage enfin j'en destine le cours.

E U R I S T H È N E.

Quoi , Seigneur ! sans frémir du transport qui vous  
 guide ,  
 Vous pourriez réserver Plithène au parricide ?

A T R É E.

Oui , je veux que ce fruit d'un amour odieux  
 Signale quelque jour ma fureur en ces lieux ;  
 Sous le nom de mon fils , utile à ma colère ,  
 Qu'il porte le poignard dans le sein de son père ;  
 Que Thyeste , en mourant , de son malheur instruit ,  
 De ses lâches amours reconnoisse le fruit :  
 Oui , je veux que , baigné dans le sang de ce traître -  
 Plithène verse un jour le sang qui l'a fait naître ;

Et que le sien après , par mes mains répandu ,  
 Dans sa source à l'instant se trouve confondu.  
 Contre Thyeste enfin tout paroît légitime ;  
 Je n'arme contre lui que le fruit de son crime :  
 Son forfait mit au jour ce Prince malheureux ,  
 Il faut , par un forfait , les en priver tous deux.  
 Thyeste est sans soupçons , & son ame abusée  
 Ne me croit occupé que de l'Isle d'Eubée :  
 Je ne suis en effet descendu dans ces lieux ,  
 Que pour mieux dérober mon secret à ses yeux.  
 Athènes , disposée à servir ma vengeance ,  
 Avec moi dès long-temps agit d'intelligence ;  
 Et son Roi , craignant tout de ma juste fureur ,  
 De son nom seulement cherche à couvrir l'honneur.  
 Du jour que mes vaisseaux menaceront Athènes ,  
 De ce jour tu verras Thyeste dans mes chaînes :  
 Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis ,  
 Je répondrai bientôt & du pere & du fils.

## E U R I S T H È N E.

Eh bien ! sur votre frere épuisez votre haine ;  
 Mais du moins épargnez les vertus de Plisthène.

## A T R É E.

Plisthène , né d'un sang au crime accoutumé ,  
 Ne démentira point le sang qui l'a formé ;  
 Et comme il a déjà tous les traits de sa mere ,  
 Il auroit quelque jour les vices de son pere.  
 Quel peut être le fruit d'un couple incestueux ?  
 Moi-même j'avois cru Thyeste vertueux ;

Il m'a trompé : son fils me tromperoit de même ;  
D'ailleurs , il lui faudroit laisser mon diadème ;  
Le titre de mon fils l'assure de ce rang ;  
En faudra-t-il , pour lui , priver mon propre sang ?  
Que dis je ? pour venger l'affront le plus funeste ,  
En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeste ?  
C'est ma seule fureur qui prolonge ses jours ,  
Il est temps désormais qu'elle en tranche le cours ;  
Je veux , par les forfaits où ma haine me livre ,  
Me payer des momens que je l'ai laissé vivre.  
Que l'on approuve , ou non , un dessein si fatal ,  
Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival.

---

## S C E N E I V.

ATRÉE, PLISTHÈNE, EURISTHÈNE,  
THESSANDRE, GARDES.

ATRÉE , *bas à Euristhène.*

**M**AIS Plisthène paroît. Songe que ma vengeance  
Renferme des secrets consacrés au silence,  
( *à Plisthène.* )

Prince , cet heureux jour , mais si lent à mon gré ,  
Presse enfin un départ trop long-temps différé.  
Tout semble en ce moment proscrire un infidèle ;  
La mer mugit au loin , & le vent vous appelle :  
Le soldat , dont ce bruit a réveillé l'ardeur ,  
Au seul nom de son chef , se croit déjà vainqueur ;

182 *ATRÉE ET THYESTE,*

Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême ,  
 Que ce qu'en vit Elis , Rhodes , cette Isle même ;  
 Et moi , que ce héros ne sert point à demi ,  
 J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi.  
 Je connois de ce chef la valeur & le zele ;  
 Je fais que je n'ai point de sujet plus fidele :  
 Aujourd'hui cependant souffrez , sans murmurer ,  
 Que votre pere encor cherche à s'en assurer.  
 L'affront est grand , l'ardeur de s'en venger extrême ;  
 Jurez-moi donc , mon fils , par les Dieux , par moi-même ,

( Si le Destin pour nous se déclare jamais )

Que vous me vengerez au gré de mes souhaits :  
 Oui , je puis m'en flatter , je connois trop Plisthène ;  
 Plus ardent que moi-même , il servira ma haine ;  
 A peine mon courroux égale son grand cœur ;  
 Il vengera son pere.

*P L I S T H È N E.*

En doutez-vous , Seigneur ?

Eh ! depuis quand ma foi vous est-elle suspecte ?  
 Avez-vous des desseins que mon cœur ne respecte ?  
 Ah ! si vous en doutiez , de mon sang le plus pur .

*A T R É E.*

Mon fils , sans en douter , je veux en être sûr.  
 Jurez-moi qu'à mes loix votre main asservie  
 Vengera mes affronts au gré de mon envie.

*P L I S T H È N E.*

Seigneur , je n'ai point cru que , pour servir mon Roi ,  
 Il fallût exciter ni ma main , ni ma foi.



Faut-il par des sermens que mon cœur vous rassure ?  
 Le soupçonner , Seigneur , c'est lui faire une injure.  
 Vous me verrez toujours contre vos ennemis  
 Remplir tous les devoirs de sujet & de fils :  
 Oui , j'atteste des Dieux la majesté sacrée  
 Que je ferai soumis aux volontés d'Atrée ;  
 Que , par moi seul enfin , son courroux assouvi  
 Fera voir à quel point je lui suis asservi.

A T R É E.

Ainsi , prêt à punir l'ennemi qui m'offense ,  
 Je puis tout espérer de votre obéissance ;  
 Et le lâche , à mes yeux par vos mains égorgé ,  
 Ne triomphera plus de m'avoir outragé.  
 Allez , que votre bras , à l'Attique funeste ,  
 S'apprête à m'immoler le perfide Thyeste.

P L I S T H È N E.

Moi , Seigneur ?

A T R É E.

Oui , mon fils. D'où naît ce changement ?  
 Quel repentir succède à votre empressement ?  
 Quelle étoit donc l'ardeur que vous faisiez paroître ?  
 Tremblez-vous , lorsqu'il faut me délivrer d'un traître ?

P L I S T H È N E.

Non. Mais daignez m'armer pour un emploi plus beau :  
 Je serai son vainqueur , & non pas son bourreau.  
 Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un & l'autre ?  
 En répandant son sang , je répandrois le vôtre  
 Ah , Seigneur ! est-ce ainsi que l'on surprend ma foi ?

A T R É E.

Les Dieux m'en font garans ; c'en est assez pour moi.

P L I S T H È N E.

Juste Ciel !

A T R É E.

J'entrevois , dans votre ame interdite ,  
De secrets sentimens dont la mienne s'irrite :  
Etouffez des regrets désormais superflus :  
Partez , obéissez , & ne répliquez plus.  
Des bords Athéniens j'attends quelque nouvelle.  
Vous , cependant , volez où l'honneur vous appelle.  
Que ma flotte avec vous se dispose à partir ;  
Et quand tout sera prêt , venez m'en avertir :  
Je veux de ce départ être témoin moi-même.



SCÈNE V.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

**Q**U'AI-JE fait, malheureux? quelle imprudence  
extrême!

Je ne fais quel effroi s'empare de mon cœur;  
Mais tout mon sang se glace, & je frémis d'horreur.  
Dieux, que dans mes sermens, malgré moi j'intéresse,  
Perdez le souvenir d'une indigne promesse;  
Ou recevez ici le serment que je fais,  
En dussé-je périr, de n'obéir jamais.  
Mais pourquoi m'alarmer d'un serment si funeste?  
Que peut craindre un grand cœur, quand sa vertu lui  
reste?

Athènes me répond d'un trépas glorieux;  
Et j'y cours m'affranchir d'un serment odieux.  
Survivre aux maux cruels dont le destin m'accable,  
Ce seroit, plus que lui, m'en rendre un jour coupable.  
Hâï, persécuté, chargé d'un crime affreux,  
Dévoté sans espoir d'un amour malheureux,  
Malgré tant de mépris que je chéris encore,  
La mort est désormais le seul Dieu que j'implore;  
Trop heureux de pouvoir arracher en un jour  
Ma gloire à mes sermens, mon cœur à son amour!

T H E S S A N D R E.

Que dites-vous, Seigneur ? Quoi ! pour une inconnue...

P L I S T H È N E.

Peux-tu me condamner, Theſſandre ? Tu l'as vue.

Non , jamais plus de grace & plus de majesté

N'ont distingué les traits de la divinité :

Sa beauté , tout enfin , jusqu'à son malheur même ,

N'offre en elle qu'un front digne du diadème :

De superbes débris , une noble fierté ,

Tout en elle du sang marque la dignité.

Je te dirai bien plus : cette même inconnue

Voit mon amé à regret dans ses fers retenue :

Et qui peut dédaigner mon amour & mon rang ,

Ne peut être formé que d'un illustre sang.

Quoi qu'il en soit , mon cœur , charmé de ce qu'il  
aime ,

N'examine plus rien dans son amour extrême.

Quel cœur n'eût-elle pas attendri , justes Dieux !

Dans l'état où le sort vint l'offrir à mes yeux ?

Déplorable jouet des vents & de l'orage ,

Qui même , en l'y poussant , l'envioient au rivage ;

Roulant parmi les flots , les morts & les débris ,

Des horreurs du trépas les traits déjà flétris ,

Mourante entre les bras de son malheureux pere ,

Tout prêt lui-même à suivre une fille si chère...

J'entends du bruit. On vient. Peut-être c'est le Roi...



SCÈNE VI.

THÉODAMIE , LÉONIDE , PLISTHÈNE ,  
THESSANDRE.

PLISTHÈNE , à *Theffandre*.

**M**AIS non, c'est l'Étrangere. Ah ! qu'est-ce que je  
vois ,

Theffandre ? un soin pressant sen ble occuper son ame.  
( à *Théodamie* . )

Où portez-vous vos pas ? Me cherchez-vous , Madame ?  
Où trouble où je vous vois ne puis-je être éclairci ?

THÉODAMIE.

C'est vous-même , Seigneur , que je cherchois ici.  
D'Athènes , lès long-temps , embrassant la conquête ,  
On dit qu'à s'éloigner votre flotte s'apprête ;  
Que chaque instant d'Atrée excitant le courroux ,  
Pour sortir de Chalcys , elle n'attend que vous.  
Si ce n'est pas vous faire une injuste priere ,  
Je viens vous demander un vaisseau pour mon pere :  
Je s'en , vous le savez , périt presque à vos yeux ;  
Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux.  
Vous sauvâtes des flots & le pere & la fille ;  
achevez de sauver une triste famille.

PLISTHÈNE.

Voyez ce que je puis , voyez ce que je dois.  
D'Atrée en ce climat tout respecte les loix ;

Il n'est que trop jaloux de son pouvoir suprême ;  
 Je ne puis rien ici , si ce n'est par lui-même :  
 Il reverra bientôt ses vaisseaux avec soin ,  
 Et du départ lui-même , il doit être témoin :  
 Voyez-le. Il vous souvient comme il vous a reçue ,  
 Le jour que ce Palais vous offrit à sa vue ;  
 Il plaignit vos malheurs , vous offrit son appui ;  
 Son cœur ne sera pas moins sensible aujourd'hui :  
 Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile.  
 Mais qui peut vous forcer à quitter cet asyle ?  
 Quel déplaisir secret vous chasse de ces lieux ?  
 Mon amour vous rend-il ce séjour odieux ?  
 Ces bords sont-ils pour vous une terre étrangère ?  
 N'y reverra-t-on plus ni vous , ni votre pere ?  
 Quel est son nom , le vôtre ? où portez-vous vos pas  
 Ne connoîtrai-je enfin de vous que vos appas ?

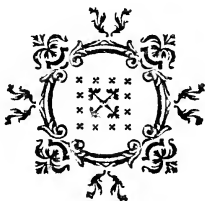
T H É O D A M I E.

Seigneur , trop de bonté pour nous vous intéresse.  
 Mon nom est peu connu , ma patrie est la Grece ;  
 Et j'ignore en quel lieu , sortant de ces climats ,  
 Mon pere infortuné doit adresser ses pas.

P L I S T H È N E.

Je ne vous presse point d'éclaircir ce mystère :  
 Je souscris au secret que vous voulez m'en faire.  
 Abandonnez ces lieux , ôtez-moi pour jamais  
 Le dangereux espoir de revoir vos traits :  
 Fuyez un malheureux , punissez-le , Madame ,  
 D'oser brûler pour vous de la plus vive flamme :

Et moi , prêt d'adorer jusqu'à votre rigueur ,  
 J'attendrai que la mort vous chasse de mon cœur ;  
 C'est , dans mon sort cruel , mon unique espérance.  
 Mon amour , cependant , n'a rien qui vous offense :  
 Le Ciel m'en est témoin ; & jamais vos beaux yeux  
 N'ont peut-être allumé de moins coupables feux.  
 De cœur , à qui le vôtre est toujours si sévère ,  
 N'offrit jamais aux Dieux d'hommage plus sincère.  
 Inutiles respects , reproches superflus !  
 Tout va nous séparer ; je ne vous verrai plus.  
 Adieu , Madame , adieu : prompt à vous satisfaire ,  
 Je reviendrai , pour vous , m'employer près d'un pere :  
 Quel qu'en soit le succès , je vous réponds du moins ,  
 Malgré votre rigueur , de mes plus tendres soins.



## S C E N E V I I.

T H É O D A M I E , L É O N I D E .

T H É O D A M I E .

Où sommes-nous , hélas ! ma chere Léonide ?  
Quel astre injurieux en ces climats nous guide ?  
O vous , qui nous jetez sur ces bords odieux ,  
Cachez-nous au Tyran qui regne dans ces lieux ,  
Dieux puissans , sauvez-nous d'une main ennemie !  
Quel séjour pour Thyeste & pour Théodamie !  
Du fort qui nous poursuit vois quelle est la rigueur.  
Attrée , après vingt ans , rallumant sa fureur ,  
Sous d'autres intérêts déguisant ce mystere ,  
Arme pour désoler l'asyle de son frere :  
L'infortuné Thyeste , instruit de ce danger ,  
A son tour en secret arme pour se venger ,  
Flatté du vain espoir de rentrer dans Mycènes ,  
Tandis que l'ennemi vogueroit vers Athènes ,  
Ou pendant que Chalceys , par de puissans efforts ,  
Retiendrait le Tyran sur ces funestes bords.  
Inutiles projets , inutile espérance !  
L'Euripe a tout détruit , plus d'espoir de vengeance ;  
Et c'est ce même amant , ce Prince généreux ,  
Sans qui nous périssions sur ce rivage affreux ,  
Ce Prince , à qui je dois le salut de mon pere ,  
Qui , la foudre à la main , va combler sa misere.



Athènes va tomber , si , pour comble de maux ,  
 Thyeste dans ces murs n'accable ce Héros :  
 Trop heureux cependant , si de l'Isle d'Eubée  
 Il pouvoit s'éloigner sans le secours d'Atrée !  
 Sauvez-l'en, s'il se peut , grands Dieux ! Votre courroux  
 Pour suit-il des mortels si semblables à vous ?  
 Ciel ! puisqu'il faut punir , venge-toi sur son frere :  
 Atrée est un objet digne de ta colere.  
 Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux :  
 Hélas ! Thyeste en vain s'y cache à tous les yeux :  
 Quoiqu'absent dès long-temps, on peut le reconnoître ;  
 Heureux que sa langueur l'empêche d'y paroître !

L É O N I D E.

Espérez du Destin un traitement plus doux ;  
 Que craindre d'un Tyran, quand son fils est pour vous ?  
 Attendez tout d'un cœur & généreux & tendre :  
 La main qui nous sauva peut encor vous défendre :  
 Tout n'est pas contre vous dans ce fatal séjour ,  
 Puisque déjà vos yeux y donnent de l'amour.

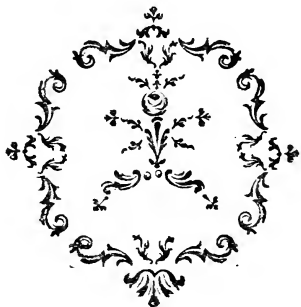
T H É O D A M I E.

Ne comptes-tu pour rien un amour si funeste ?  
 Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeste !  
 Hélas ! si cet amour est un crime pour lui ,  
 Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui ?  
 Car enfin ne crois pas que j'y sois moins livrée ;  
 La fille de Thyeste aime le fils d'Atrée :  
 Contre tant de vertus mon cœur mal affermi  
 Craint plus en lui l'amant qu'il ne craint l'ennemi.

192    *ATRÉE ET THYESTE,*

Mais mon pere m'attend ; allons lui faire entendre ;  
Pour un départ si prompt , le parti qu'il faut prendre  
Heureuse cependant , si ce funeste jour  
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour !

*Fin du premier Acte.*



ACT



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THYESTE, THÉODAMIE, LÉONIDE.

THYESTE.

Ce n'est plus pour tenter une grâce incertaine ;  
 Mais , avant son départ , je voudrois voir Plisthène ;  
 Léonide , sachez s'il n'est point de retour.

SCENE II.

THYESTE, THÉODAMIE.

THYESTE.

Ma fille , il faut songer à fuir de ce séjour :  
 Tu vois une menace à la fois l'asyle de Thyeste ;  
 Cherchons , s'il se peut , le seul bien qui nous reste.  
 Tu vois ton pere infortuné que prétendent vos pleurs ?  
 Cherchez-vous , dans ces lieux , voir combler mes  
 malheurs ?  
 Pourquoi , sur mes desirs cherchant à me contraindre ,  
 Ne point voir le Tyran ? Qu'en avez-vous à craindre ?

Sans lui , sans son secours , quel sera mon espoir ?  
 Vous voyez que Plisthène est ici sans pouvoir ,  
 Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pyrée ;  
 Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée ?  
 La voile se déploie , & flotte au gré des vents ,  
 Laissez-moi profiter de ces heureux instans.  
 Voyez , puisqu'il le faut , l'inexorable Atrée :  
 Si sa flotte une fois abandonne l'Eubée ,  
 Par quel autre moyen me sera-t-il permis  
 De sortir désormais de ces lieux ennemis ?

## T H É O D A M I E.

Ne précipitez rien : quel intérêt vous presse ?  
 Pourquoi , Seigneur , pourquoi vous exposer sans cesse  
 A peine enfin sauvé de la fureur des eaux ,  
 Ne vous rejettez point dans des périls nouveaux.  
 A partir de Chalcys le Tyran se prépare ,  
 Les vents vont de cette Isle éloigner ce Barbare  
 D'un secours dangereux sans tenter le hasard ,  
 Cachez-vous avec soin jusques-à son départ.

## T H Y E S T E.

Ma fille , quel conseil ! Eh quoi ! vous pouvez croire  
 Que je veuille à mes jours sacrifier ma gloire !  
 Non , non , je ne puis voir désoler , sans secours  
 Des États si long-temps l'asyle de mes jours.  
 Moi , qui ne prétendois m'emparer de Mycènes  
 Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athènes ;  
 Je l'abandonnerois lorsqu'elle va périr !  
 Non , je cours dans ses murs la défendre ou mourir

Vous m'opposez en vain l'impitoyable Atrée :  
 Peut-il me soupçonner d'être en cette contrée ?  
 Sans appui, sans secours, sans suite dans ces lieux,  
 Sans éclat qui sur moi puisse attirer les yeux,  
 Dans l'état où m'a mis la colere céleste,  
 Hélas ! & qui pourroit reconnoître Thyeste ?  
 Voyez donc le Tyran : quel que soit son courroux,  
 C'est assez que mon cœur n'en craigne rien pour vous,  
 Ma fille ; vous savez que sa main meurtrière  
 Ne poursuit point sur vous le crime d'une mere :  
 C'est moi seul, c'est Érope enlevée à ses vœux,  
 Et vous ne sortez point de ce sang malheureux.  
 Allez : votre frayeur, qui dans ces lieux m'arrête,  
 Est le plus grand péril qui menace ma tête.  
 Demandez un vaisseau ; quel qu'en soit le danger,  
 Mon cœur au désespoir n'a rien à ménager.

THÉODAMIE.

Ah ! périsse plutôt l'asyle qui nous reste,  
 Que de tenter, Seigneur, un secours si funeste !

THYESTE.

En dussé-je périr, songez que je le veux.  
 Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux.  
 Du soleil à regret j'y revois la lumière.  
 Malgré moi, le sommeil y ferme ma paupière.  
 De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :  
 Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.  
 Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,  
 Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :

J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit  
 Ne se dissipent point par le jour qui les suit :  
 Malgré ma fermeté , d'infortunés présages  
 Astervissent mon ame à ces vaines images.  
 Cette nuit même encor , j'ai senti dans mon cœur  
 Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.  
 Près de ces noirs détours , que la rive infernale  
 Forme à replis divers dans cette Isle fatale ,  
 J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux  
 Que des Mânes plaintifs poufloient jusques aux Cieux  
 Parmi ces tristes voix , sur ce rivage sombre ,  
 J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre ;  
 Bien plus , j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi ,  
 Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.  
 « Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !  
 » Suis-moi , m'a-t-elle dit , infortuné Thyeste ».  
 Le Spectre , à la lueur d'un triste & noir flambeau ,  
 A ces mots , m'a traîné jusques sur son tombeau :  
 J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée ,  
 Le geste menaçant , & la vue égarée ,  
 Plus terrible pour moi , dans ces cruels momens ,  
 Que le tombeau , le Spectre & ses gémissemens.  
 J'ai cru voir le barbare entouré de Furies ;  
 Un glaive encor fumant armoit ses mains impies ;  
 Et , sans être attendri de ses cris douloureux ,  
 Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.  
 Ærope , à cet aspect , plaintive & désolée ,  
 De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée.  
 Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissans ,  
 L'horreur a suspendu l'usage de mes sens ;

A mille affreux objets l'ame entière livrée ,  
Ma frayeur m'a jetté sans force aux pieds d'Atrée :  
Le cruel , d'une main , sembloit m'ouvrir le flanc ,  
Et de l'autre , à longs traits , m'abreuver de mon sang.  
Le flambeau s'est éteint , l'Ombre a percé la terre ,  
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

THÉODAMIE.

D'un songe si cruel quelle que soit l'horreur ,  
Ce phantôme peut-il troubler votre grand cœur ?  
C'est une illusion . . . .

THYESTE.

J'en croirois moins un songe ,  
Sans les ennuis secrets où ma douleur me plonge.  
J'en crains plus du Tyran qui regne dans ces lieux ,  
Que d'un songe si triste , & peut-être des Dieux ;  
Je ne connois que trop la fureur qui l'entraîne.

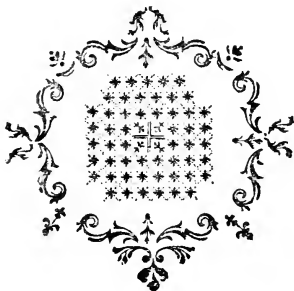
THÉODAMIE.

Vous connoissez aussi les vertus de Plisthène . . . .

THYESTE.

Quoiqu'il soit né d'un sang que je ne puis aimer ,  
Sa générosité me force à l'estimer ;  
Ma fille , à ses vertus je fais rendre justice ;  
Des fureurs du Tyran son fils n'est point complice :  
Je sens bien quelquefois que je dois le haïr ;  
Mais mon cœur sur ce point a peine à m'obéir ,  
Hélas ! & plus je vois ce généreux Plisthène ,  
Plus j'y trouve des traits qui désarment ma haine.

Mon cœur , qui cependant craint de lui trop devoir ,  
Ni ne veut , ni ne doit compter sur son pouvoir.  
Quoique sur sa vertu vous soyez rassurée ,  
Je suis toujours Thyeste , & lui le fils d'Atrée.  
Je crois voir le Tyran ; je vous laisse avec lui.  
Ma fille , devenez vous-même notre appui ;  
Tentez tout sur le cœur de mon barbare frere ;  
Songez qu'il faut sauver & vous & votre pere.





SCÈNE III.

ATRÉE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE,  
ALCIMÉDON, LÉONIDE, GARDES.

ALCIMÉDON.

**V**ous tenteriez, Seigneur, un inutile effort ;  
Je le fais d'un Vaisseau qui vient d'entrer au Port.  
On ne fait s'il a pris la route de Mycènes :  
Mais, depuis près d'un mois, il n'est plus dans  
Athènes.

Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci ;  
Le Chef de ce Vaisseau fera bientôt ici.

ATRÉE.

Qu'il vienne, Alcimédon : allez ; qu'on me l'amène ;  
Je l'attends : avec lui faites venir Plissthène ;  
Il doit être déjà de retour en ces lieux.



## S C E N E I V.

ATRÉE, THÉODAMIE, LÉONIDE,  
EURISTHÈNE, GARDES.

A T R É E , à *Théodamie*.

**M**ADAME , quel dessein vous présente à mes yeux ?

T H É O D A M I E.

Prête à tenter , Seigneur , la route du Bosphore ,  
Souffrez qu'une Étrangere aujourd'hui vous implore.  
J'éprouve dès long-temps qu'un Roi si généreux  
Ne voit point , sans pitié , le sort des malheureux.  
Sur ces bords , échappée au plus cruel naufrage ,  
Les flots de mes débris ont couvert ce rivage.  
Sans appui , sans secours dans ces lieux écartés ,  
J'attends tout désormais de vos seules bontés.  
Vous parûtes sensible au destin qui m'accable.  
Puis-je espérer , Seigneur , qu'un Roi si redoutable  
Daigne , de mes malheurs plus touché que les Dieux ,  
M'accorder un Vaisseau pour sortir de ces lieux.

A T R É E.

Puisque la mer vous laisse une libre retraite ,  
Ordonnez , & bientôt vous serez satisfaite ;  
Disposez de ma flotte avec autorité.  
Un vaisseau suffit-il pour votre sûreté ?  
Prête à sortir des lieux qui sont sous ma puissance ,  
Où vous conduira-t il ?

T H É O D A M I E.

Seigneur , c'est à Byzance ,  
Où je prétends bientôt , aux pieds de nos Autels ,  
Du prix de vos bienfaits charger les Immortels.

A T R É E.

Mais Byzance , Madame , est-ce votre Patrie ?

T H É O D A M I E.

Non ; j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

A T R É E.

Par quel étrange sort , si loin de ces climats ,  
Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux États ?  
Ce Vaisseau , que les vents jetterent dans l'Eubée ,  
Soit-il de Byzance , ou du port de Pyrée ?  
En vous sauvant des flots, mon fils, ( je m'en souviens )  
Ne trouva sur ces bords que des Athéniens.

T H É O D A M I E.

Peut-être , comme nous le jouet de l'orage ,  
Ils furent comme nous poussés sur ce rivage :  
Mais ceux qu'en ce Palais a sauvé votre fils ,  
Ne sont point nés , Seigneur , parmi vos ennemis.

A T R É E.

Mais , Madame , parmi cette troupe étrangère ,  
Plisthène sur ces bords rencontra votre pere :  
Dédaigne-t-il un Roi qui devient son appui ?  
D'où vient que devant moi vous paroissez sans lui ?

## THÉODAMIE.

Mon pere infortuné , sans amis , sans patrie ,  
Traîne à regret , Seigneur , une importune vie ,  
Et n'est point en état de paroître à vos yeux.

## A T R É E.

Gardes , faites venir l'Étranger en ces lieux.  
( *Quelques Gardes sortent.* )

## THÉODAMIE.

On doit des malheureux respecter la misère.

## A T R É E.

Je veux de ses malheurs consoler votre pere ;  
Je ne veux rien de plus. Mais quel est votre effroi ?  
Votre pere , Madame , est-il connu de moi ?  
A-t-il quelques raisons de redouter ma vue ?  
Quelle est donc la frayeur dont je vous vois émue ?

## THÉODAMIE.

Seigneur , d'aucun effroi mon cœur n'est agité.  
Mon pere peut ici paroître en sûreté :  
Hélas ! à se cacher qui pourroit le contraindre ?  
Étranger dans ces lieux , eh ! qu'auroit-il à craindre ?  
A ses jours languissans le péril attaché  
Le retenoit , Seigneur , sans le tenir caché.



S C E N E V.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE,  
LÉONIDE, EURISTHÈNE, GARDES.

THÉODAMIE, *à part.*

**L**E voilà : je succombe , & me soutiens à peine.  
Dieux ! cachez-le au Tyran , ou ramenez Plishtène.

ATRÉE, *à Thyeste.*

Etranger malheureux , que le sort en courroux ,  
Lassé de te poursuivre , a jetté parmi nous ;  
Quel est ton nom , ton rang ? Quels humains t'ont vu  
naître ?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom ?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître ?

Philoclete.

ATRÉE.

Ton rang ?

THYESTE.

Noble , sans dignité ,  
Et toujours le jouet du Destin irrité.

A T R É E.

Où s'adrescoient tes pas ? & de quelle contrée  
Revenoit ce Vaisseau brisé près de l'Eubée ?

T H Y E S T E.

De Sestos ; & j'allois à Delphes implorer  
Le Dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

A T R É E.

Et tu vas de ces lieux ? . . .

T H Y E S T E.

Seigneur , c'est dans l'Asie ,  
Où je vais terminer ma déplorable vie ;  
Espérant aujourd'hui que de votre bonté  
J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté.  
Daignez . . . .

A T R É E.

Quel son de voix a frappé mon oreille ?  
Quel transport tout-à-coup dans mon cœur se réveille ?  
D'où naissent à la fois des troubles si puissans ?  
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens ?  
Toi , qui poursuis le crime avec un soin extrême ,  
Ciel , rends vrais mes soupçons , & que ce soit lui-même.

Je ne me trompe point , j'ai reconnu sa voix ;  
Voilà ses traits encore : ah ! c'est lui que je vois :  
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine ;  
Je le reconnoîtrois seulement à ma haine ;

Il fait pour se cacher des efforts superflus ;  
C'est Thyeste lui-même , & je n'en doute plus.

THYESTE.

Moi Thyeste , Seigneur !

A T R É E.

Oui , toi-même , perfide !

Je ne le sens que trop au transport qui me guide ;  
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux ,  
Pour que tu ne sois point ce Thyeste odieux :  
Tu fais bien de nier un nom si méprisable ;  
En est-il sous le Ciel un qui soit plus coupable ?

THYESTE.

Eh bien ! reconnois-moi : je suis ce que tu veux ,  
Ce Thyeste ennemi , ce frere malheureux.  
Quand même tes soupçons & ta haine funeste  
N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste ,  
Peut-être que la mienne , esclave malgré moi ,  
Aux dépens de tes jours m'eût découvert à toi.

A T R É E.

Ah ! traître , c'en est trop : le courroux qui m'anime  
T'apprendra si je fais comme on punit un crime.  
Je rends graces au Ciel qui t'elivre en mes mains :  
Sans doute que les Dieux approuvent mes desseins ;  
Puisqu'avec mes fureurs leurs soins d'intelligence ,  
T'amènent dans des lieux tout pleins de ma vengeance.  
Perfide , tu mourras : oui , c'est fait de ton sort ;  
Ton nom seul en ces lieux est l'arrêt de ta mort ;

## 206 ATRÉE ET THYESTE,

Rien ne peut t'en sauver , la foudre est toute prête ;  
J'ai suspendu long-temps sa chute sur ta tête ;  
Le temps , qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité ,  
A grossi tes forfaits par leur impunité.

### THYESTE.

Que tardes-tu , cruel , à remplir ta vengeance ?  
Attends tu de Thyeste une nouvelle offense ?  
Si j'ai pu quelque temps te déguiser mon nom ,  
Le soin de me venger en fut seul la raison.  
Ne crois pas que la peur des fers ou du supplice  
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice.  
Ærope , par ta main a vu trancher ses jours ,  
La même main des miens doit terminer le cours :  
Je n'en puis regretter la triste destinée ;  
Précipite , inhumain , leur course infortunée ,  
Et sois sûr que contr'eux l'attentat le plus noir  
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

### ATRÉE.

Vil rebut des mortels , il te sied bien encore  
De braver dans les fers un frere qui t'abhorre !  
Holà , Gardes , à moi.

### THÉODAMIE , à Atrée.

Que faites-vous , Seigneur ?  
Dieux ! sur qui va tomber votre injuste rigueur !  
Ne suivrez-vous jamais qu'une aveugle colere ?  
Ah ! dans un malheureux reconnoissez un frere ;  
Que sur ses noirs projets votre cœur combattu  
Ecoute la nature , ou plutôt la vertu.



Immolez donc , Seigneur , & le pere , & la fille ;  
 Baignez-vous dans le sang d'une triste famille :  
 Thyeste , par vous seul accablé de malheurs ,  
 Peut-il être un objet digne de vos fureurs ?

A T R É E

Vous prétendez en vain que mon cœur s'attendrisse.  
 Qu'on lui donne la mort , Gardes , qu'on m'obéisse ;  
 De son sang odieux qu'on épuise son flanc . . . .

( *bas , à part .* )

Mais non : une autre main doit verser tout son sang.

( *aux Gardes .* )

Oubliois-je . . . Arrêtez. Qu'on me cherche Plisthène.



## S C E N E VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE;  
THÉODAMIE, EURISTHÈNE,  
THESSANDRE, LÉONIDE, GARDES.

PLISTHÈNE, à *Atrée*.

CIEL! qu'est-ce que j'entends? quelle fureur  
foudaine

De votre voix, Seigneur, a rempli tous ces lieux?

Qui peut causer ici ces transports furieux?

THÉODAMIE, à *Plisthène*.

Ces transports, où l'emporte une injuste colere,  
Ne menacent, Seigneur, que mon malheureux pere:  
Sauvez-le, s'il se peut, des plus funestes coups.

PLISTHÈNE.

Votre pere, Madame! ô Ciel! que dites-vous?

( à *Atrée*. )

A l'immoler, Seigneur, quel motif vous engage?

De quoi l'accuse-t-on? quel crime, quel outrage

De l'hospitalité vous fait trahir les droits?

Auroit-il, à son tour, violé ceux des Rois?

Étranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre,

A le priver du jour qui puisse vous contraindre?

A T R É E.

Étranger dans ces lieux ! Que tu le connois mal !  
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal ;  
C'est de tous les humains le seul que je déteste,  
Un perfide , un ingrat ; en un mot , c'est Thyeste.

P L I S T H È N E.

Qu'ai-je entendu , grands Dieux ! lui , Thyeste ,  
Seigneur ?

Eh bien ! en doit-il moins fléchir votre rigueur ?  
Calmez , Seigneur , calmez cette fureur extrême.

A T R É E.

Que vois-je ? quoi ! mon fils armé contre moi-même !  
Quoi ! celui qui devoit m'en venger aujourd'hui ,  
Ose , à mes yeux encor , s'intéresser pour lui !  
Lâche , c'est donc ainsi qu'à ton devoir fidele ,  
Tu disposes ton bras à servir ma querelle ?

P L I S T H È N E.

Plûtôt mourir cent fois : je n'ai point à choisir ;  
Dans mon sang , s'il le faut , baignez-vous à loisir.  
Seigneur , par ces genoux que votre fils embrasse ,  
Accordez à mes vœux cette dernière grace.  
Après l'avoir sauvé des ondes en courroux ,  
M'en coûtera-t-il plus de le sauver de vous ?  
A mes justes desirs que vos transports se rendent.  
Voyez quel est le sang que mes pleurs vous demandent :  
C'est le vôtre , Seigneur , non un sang étranger.  
C'est en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

A T R É E.

Le perfide ! si près d'éprouver ma vengeance ,  
Daigne-t-il seulement implorer ma clémence ?

T H Y E S T E.

Que pourroit me servir d'implorer ton secours ,  
Si ton cœur qui me hait veut me haïr toujours ?  
Eh ! que n'ai-je point fait pour fléchir ta colere ?  
Qui de nous deux , cruel , poursuit ici son frere ?  
Depuis vingt ans entiers , que n'ai-je point tenté  
Pour calmer les transports de ton cœur irrité ?  
Surmonte , comme moi , la vengeance & la haine ,  
Regle tes soins jaloux sur les soins de Plisthène ,  
Et tu verras bientôt , si j'en donne ma foi ,  
Que tu n'as point d'ami plus fidele que moi.

A T R É E.

Quels seront tes garants , lorsque le nom de frere  
N'a pu garder ton cœur d'un amour téméraire ?  
Quand je t'ai vu souiller par tes coupables feux  
Les Autels où l'hymen alloit combler mes vœux ,  
Que peux-tu m'opposer qui parle en ta défense ?  
Les droits de la nature , ou bien de l'innocence ?

T H Y E S T E.

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux ;  
Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux .  
Pour t'attendrir enfin , auteur de ma misere ,  
Considere un moment ton déplorable frere :  
Que peux-tu souhaiter qui te parle pour moi ?  
Regarde en quel état je paroïs devant toi.

PLISTHÈNE.

Ah ! rendez-vous , Seigneur ; je vois que la Nature  
 Dans votre cœur sensible excite un doux murmure :  
 Ne le combattez point par des soins odieux ;  
 Elle n'inspire rien qui ne vienne des Dieux.  
 C'est votre frere enfin ; que rien ne vous arrête.  
 De sa fidélité je réponds sur ma tête.

A T R É E.

Plisthène , c'en est fait ; je me rends à ta voix ,  
 Je me sens attendri pour la première fois.  
 Je veux bien oublier une sanglante injure :  
 Thyeste , sur ma foi que ton cœur se rassure :  
 De mon inimitié ne crains point les retours ;  
 Ce jour même en verra finir le triste cours :  
 J'en jure par les Dieux , j'en jure par Plisthène ;  
 C'est le sceau d'une paix qui doit finir ma haine :  
 Ses soins & ma pitié te répondront de moi ,  
 Et mon fils , à son tour , me répondra de toi :  
 Je n'en demande point de garant plus sincere.  
 Prince , c'est donc sur vous que s'en repose un pere ?  
 Allez , & que ma Cour , témoin de mon courroux ,  
 Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.

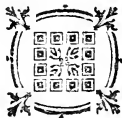


## SCENE VII.

ATRÉE, EURISTHÈNE, GARDES.

A T R É E.

**T** O I, fais-les avec soin observer, Euristhène.  
 Disperse les Soldats les plus chers à Plisthène;  
 Ecarte les amis de cet audacieux,  
 Et viens, sans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux.

*Fin du second Acte.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATRÉE, EURISTHÈNE.

ATRÉE.

**E**NFIN, graces aux Dieux, je tiens en ma puissance  
Le perfide ennemi que poursuit ma vengeance :  
On l'observe en ces lieux, il ne peut échapper ;  
La main qui l'a sauvé ne sert qu'à le tromper.  
Vengeons-nous ; il est temps que ma colere éclate ;  
Profitions avec soin du moment qui la flatte ;  
Et que l'ingrat Thyeste éprouve dans ce jour  
Tout ce que peut un cœur trahi dans son amour.

EURISTHÈNE.

Eh ! qui vous répondra que Plisthène obéisse ;  
Que de cette vengeance il veuille être complice ?  
Ne vous souvient-il plus que , prêt à la trahir ,  
Il n'a point balancé pour vous désobéir ?

ATRÉE.

Il est vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre ,  
Je me suis vu contraint de n'oser l'entreprendre ,  
D'en différer enfin le moment malgré moi :  
Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi ?

N'avoit-il pas juré de servir ma colere ?  
Tant de soins redoublés pour la fille & le pere  
Ne sont-ils les effets que d'un cœur généreux ?  
Non , non ; la source en est dans un cœur amoureux :  
Tant d'ardeur à sauver cette race ennemie ,  
Me dit trop que Plisthène aime Théodamie :  
Je n'en puis plus douter : il la voit chaque jour ,  
Il a pris dans ses yeux ce détestable amour ;  
Et je m'étonne encor d'une ardeur si funeste !  
Que pouvoit il sortir d'Ærope & de Thyeste ,  
Qu'un sang qui dût un jour assouvir mon courroux ?  
Le crime est fait pour lui , la vengeance pour nous.  
Livrons-le aux noirs forfaits où son penchant le guide  
Joignons à tant d'horreurs , l'horreur d'un parricide.  
Puis-je mieux me venger de ce sang odieux ,  
Que d'armer contre lui son forfait & les Dieux ?  
Heureux qu'en ce moment le crime de Plisthène  
Me laisse sans regret au courroux qui m'entraîne !  
Qu'il vienne seul ici.





SCENE II.

ATRÉE, *seul.*

**L**E Soldat écarté  
 Permet à ma fureur d'agir en liberté.  
 De son amour pour lui ma vengeance alarmée  
 Déjà loin de Chalcys a dispersé l'Armée :  
 Tout ce que ce Palais rassemble autour de moi ,  
 Sont autant de Sujets dévoués à leur Roi.  
 Mais pourquoi contre un traître exercer ma puissance ?  
 Son amour me répond de son obéissance.  
 Par un coup si cruel je m'en vais l'éprouver ,  
 Et de si près encor je m'en vais l'observer ,  
 Que , malgré tous ses soins , ma vengeance assurée  
 Lavera par ses mains les injures d'Atrée.



## S C E N E I I I.

A T R É E , P L I S T H È N E .

A T R É E , *bas.*

**J**E le vois ; & pour peu qu'il ose la trahir ;  
Je fais bien le secret de le faire obéir.

*( haut. )*

Lassé des soins divers dont mon cœur est la proie ,  
Prince , il faut à vos yeux que mon cœur se déploie.  
Tout semble offrir ici l'image de la paix ;  
Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.  
L'Amour , qui si souvent loin de nous nous entraîne ,  
N'est point dans ses retours aussi prompt que la haine.  
J'avois cru par vos soins mon courroux étouffé ;  
Mais je sens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.  
Ma fureur désormais ne peut plus se contraindre ,  
Ce n'est que dans le sang qu'elle pourra s'éteindre ;  
Et j'attends que le bras chargé de la servir ,  
Loin d'arrêter son cours , soit prêt à l'assouvir.  
Plisthène , c'est à vous que ce discours s'adresse.  
J'avois cru , sur la foi d'une sainte promesse ,  
Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis :  
Mais Plisthène tient mal ce qu'il m'avoit promis ;  
Et , bravant sans respect & les Dieux & son pere ,  
Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi légère.

P L I S T H È N E ,

PLISTHÈNE.

Où sont vos ennemis ? j'avois cru que la paix  
Ne vous en laissoit point à craindre en ce Palais :  
Je n'y vois que des cœurs, pour vous, remplis de zèle,  
Et qu'un fils , pour son Roi , respectueux , fidele ,  
Qui n'a point mérité ces cruels traitemens.  
Dù sont vos ennemis , & quels sont mes sermens ?

A T R É E.

Où sont mes ennemis ? Ciel ! que viens-je d'entendre ?  
Thyeste est dans ces lieux , & l'on peut s'y méprendre ?  
Vous deviez l'immoler à mon ressentiment :  
Voilà mon ennemi , voilà votre serment.

PLISTHÈNE.

Quelle que soit la foi que je vous ai jurée ,  
J'aurois cru que la vôtre eût été plus sacrée ;  
Qu'un frere dans vos bras , à la face des Dieux ,  
L'eût assez acquitté d'un serment odieux.  
Un pareil souvenir ma vertu me dispense ;  
Je ne me souviens plus que de votre clémence.  
Mon devoir a ses droits , mais ma gloire a les siens ;  
Vos derniers sermens m'ont dégagé des miens.

A T R É E.

Je ne veux point dégager un serment par un autre ,  
Mais veux-tu que tous les deux nous remplissions le nôtre ?  
Tu verras bientôt , si j'explique le mien ,  
Que ce dernier serment ajoute encore au tien.  
Si j'ai juré par les Dieux , j'ai juré par Plisthène ,  
Et ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haine.

Fais couler tout le sang que j'exige de toi ,  
 Ta main de mes sermens aura rempli la foi.  
 Regarde qui de nous fait au Ciel une injure ,  
 Qui de nous deux enfin est ici le parjure.

PLISTHÈNE.

Ah ! Seigneur , puis-je voir votre cœur aujourd'hui  
 Descendre à des détours si peu dignes de lui ?  
 Non, par de feints sermens , je ne crois point qu'Attré  
 Ait pu braver des Dieux la majesté sacrée ,  
 Se jouer de la foi des crédules humains ,  
 Violer en un jour tous les droits les plus saints.  
 Enchanté d'une paix si long temps attendue ,  
 Je vous louois déjà de nous l'avoir rendue ;  
 Et je m'applaudissois , dans des momens si doux ,  
 D'avoir pu d'un Héros défarmer le courroux :  
 J'admirois un grand cœur au milieu de l'offense ,  
 Qui , maître de punir , méprisoit la vengeance.  
 Thyeste est criminel , voulez-vous l'être aussi ?  
 Sont-ce-là vos sermens ? Pardonnez-vous ainsi ?

ATRÉE.

Qui ? moi , lui pardonner ! Les feres Euménides  
 Du sang des malheureux sont cent fois moins avides  
 Et leur farouche aspect inspire moins d'horreur ,  
 Que Thyeste aujourd'hui n'en inspire à mon cœur.  
 Quels que soient mes sermens , trop de fureur m'anime  
 Perfide , il te sied bien d'oser m'en faire un crime  
 Laisse-là ces sermens ; si j'ai pu les trahir ,  
 C'est au Ciel d'en juger , à toi de m'obéir.

Dans un fils qui faisoit ma plus chere espérance ,  
Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance.  
Plisthène est un Héros, son pere est outragé;  
Il a de la valeur, je ne suis pas vengé.  
Ah! ne me force point, dans ma fureur extrême,  
Que fais-je? hélas! (peut-être à t'immoler toi-même :)  
Car enfin, puisqu'il faut du sang à ma fureur,  
Malheur à qui trahit les transports de mon cœur!

PLISTHÈNE.

Versez le sang d'un fils, s'il peut vous satisfaire;  
Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire:  
S'il faut voir votre affront par un crime effacé.  
Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé;  
Oui, Seigneur; & ma main, loin d'être meurtrière,  
Défendra contre vous les jours de votre frere.  
Seconder vos fureurs ce seroit vous trahir:  
Votre gloire m'engage à vous défobéir.

A T R É E.

Enfin, j'ouvre les yeux; ta lâcheté, perfide,  
Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide:  
Tu trahis pour Thyeste & les Dieux & ta foi;  
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est connu de toi.  
Ose encor me jurer que, pour Théodamie,  
Ton cœur ne brûle point d'une flamme ennemie?

PLISTHÈNE.

Ah! si c'est-là trahir mon devoir & ma foi,  
Non, jamais on ne fut plus coupable que moi.  
Oui, Seigneur, il est vrai, la Princesse m'est chere;  
Jugez si c'est à moi d'assassiner son pere.

220 *ATRÉE ET THYESTE,*

Vous connoissez le feu qui dévore mon sein ;  
Et, pour verser son sang, vous choisissiez ma main !

*A T R É E.*

Ce n'est pas la vertu , c'est donc l'amour , parjure ;  
Qui te force au refus de venger mon injure :  
Voyons si cet amour , qui t'a fait me trahir ,  
Servira maintenant à me faire obéir.

Tu n'auras pas eu vain aimé Théodamie ;  
Venge-moi dès ce jour , ou c'est fait de sa vie.

*P L I S T H È N E.*

Ah ! grands Dieux !

*A T R É E.*

Tu frémis ; je t'en laisse le choix ;  
Et te le laisse , ingrat , pour la dernière fois.

*P L I S T H È N E.*

Ah ! mon choix est tout fait dans ce moment funeste ;  
C'est mon sang qu'il vous faut , non le sang de Thyeste

*A T R É E.*

Quand l'amour de mon fils semble avoir fait le sien  
Il ne m'importe plus de son sang ou du tien.

Obéis cependant , achève ma vengeance.

L'instant fatal approche , & Thyeste s'avance :

S'il n'est mort , lorsqu'enfin je reverrai ces lieux ,  
J'immole sans pitié ton amante à tes yeux.

Rappelle tes esprits : avec lui je te laisse.

Au secours de ta main appelle ta Princesse ;

Le soin de la sauver doit exciter ton bras.

PLISTHÈNE.

Quoi ! vous l'inmoleriez ? je ne vous quitte pas.  
Je crois voir dans Thyeste un Dieu qui m'épouvante.  
Ah ! Seigneur !

A T R È E.

Viens donc voir expirer ton amante ;  
Du moindre mouvement sa mort sera le fruit.

S C E N E I V.

PLISTHÈNE , *seul.*

**D**IEUX ! plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit  
Non , cruel , n'attends pas que ma main meurtrière  
Fasse couler le sang de ton malheureux frère  
Assouvis , si tu veux , ta fureur sur son cadavre  
Mais , dussé-je en périr , je deviendrais le non.



SCENE V.

THYESTE, PLISTHÈNE.

THYESTE.

**P**RINCE, qu'un tendre soin dans mon sort  
intéresse ,  
Héros dont les vertus charment toute la Grece ,  
Qu'il m'est doux de pouvoir embrasser aujourd'hui  
De mes jours malheureux l'unique & sûr appui.

PLISTHÈNE.

Quel appui, juste Ciel! quel cœur impitoyable  
Ne seroit point touché du sort qui vous accable?  
Ah! plutôt aux Dieux pouvoir, aux dépens de mes jours,  
D'une si chere vie éterniser le cours!  
Que je verrois couler tout mon sang avec joie,  
S'il terminoit les maux où vous êtes en proie!  
Ce n'est point la pitié qui m'attendrit, Seigneur;  
Je sens des mouvemens inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur, soit amitié, soit raison qui m'inspire,  
Tout m'est cher d'un Héros que l'Univers admire.  
Que ne puis-je exprimer ce que je sens pour vous?  
Non, l'amitié n'a pas de sentimens si doux.



PLISTHÈNE.

Ah ! si je vous suis cher , que mon respect extrême  
M'acquitte bien , Seigneur , de ce bonheur suprême !  
On n'aima jamais plus , le Ciel m'en est témoin ;  
A peine la nature iroit-elle aussi loin ;  
Et ma tendre amitié , par vos maux consacrée ,  
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.  
Vous m'aimez ; le Ciel fait si je puis vous haïr ,  
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir.

THYESTE.

Seigneur , que dites-vous ? qui fait couler vos larmes ?  
Que tout ce que je vois fait renaître d'alarmes !  
Vous soupirez , la mort est peinte dans vos yeux ;  
Vos regards attendris se tournent vers les Cieux :  
Quel malheur si terrible a pu troubler Plisthène ?  
Jusqu'au fond de mon cœur je ressens votre peine.  
Voulez-vous dérober ce secret à ma foi ?  
Quand je suis tout à vous , n'êtes-vous point à moi ?  
Cher Prince , ignorez-vous à quel point je vous aime ?  
Ma fille ne m'est pas plus chère que vous-même.

PLISTHÈNE.

Faut-il la voir périr dans ces funestes lieux ?

THYESTE.

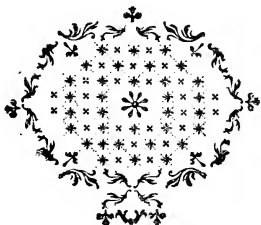
Quel étrange discours ! cher Prince , au nom des Dieux ,  
Au nom d'une amitié si sincère & si tendre ,  
Daignez m'en éclaircir.

## PLISTHÈNE.

Ah ! dois-je vous l'apprendre ?  
Mais , dût tomber sur moi le plus affreux courroux ,  
Je ne puis plus trahir ce que je sens pour vous.  
Fuyez , Seigneur , fuyez.

## T H Y E S T E.

Quel est donc ce mystère ,  
Cher Prince , & qu'ai-je encor à craindre de mon  
frere ?



SCÈNE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE.

PLISTHÈNE, *apercevant Atrée.*

AH ! Ciel !

ATRÉE, *à Plisthène.*

C'est donc ainsi que, fidèle à son Roi...

Mais je fais de quel prix récompenser la foi....

PLISTHÈNE.

Ah ! Seigneur, si jamais....

ATRÉE.

Que voulez-vous me dire ?

Sortez : en d'autres lieux vous pourrez m'en instruire :

Votre frivole excuse exige un autre temps ;

Et mon cœur est rempli de soins plus importants.



---

*SCENE VII.**ATRÉE, THYESTE.**THYESTE.*

**D**E ce transport, Seigneur, que faut-il que je pense ?  
Qui peut vous emporter à tant de violence ?  
Qu'a fait ce fils ? qui peut vous armer contre lui ?  
Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui ?  
Ne m'offrez vous la paix . . . .

*ATRÉE.*

Quel est donc ce langage ?

A me l'oser tenir quel soupçon vous engage ?  
Quelle indigne frayeur a troublé vos esprits ?  
Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils ?  
Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offense ,  
Sans aigrir de vos soins l'injuste défiance ?  
Allez : de mes desseins vous serez éclairci ;  
Et d'autres intérêts me conduisent ici.



SCÈNE VIII.

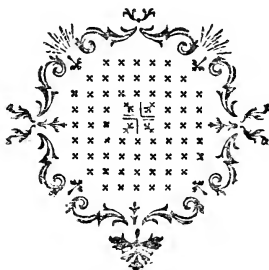
ATRÉE, *seul.*

**Q**UOI ! même dans des lieux soumis à ma puissance,  
J'aurai tenté sans fruit une juste vengeance !  
Et le lâche, qui doit la servir en ce jour,  
Trahit, pour la tromper, jusques à son amour ?  
Ah ! je le punirai de l'avoir différée,  
Comme fils de Thyeste, ou comme fils d'Atrée.  
Mériter ma vengeance est un moindre forfait,  
Que d'oser un moment en retarder l'effet :  
Perfide, malgré toi, je t'en ferai complice ;  
Ton Roi, pour tant d'affronts, n'a pas pour un  
supplice :

Je ne punirois point vos forfaits différens,  
Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.  
Où Thyeste paroît, tout respire le crime ;  
Je me sens agité de l'esprit qui l'anime,  
Je suis déjà coupable. Étoit-ce me venger,  
Que de charger son fils du soin de l'égorger ?  
Qu'il vive, ce n'est plus sa mort que je médite ;  
La mort n'est que la fin des tourmens qu'il mérite :  
Que le perfide, en proie aux horreurs de son sort,  
Implore, comme un bien, la plus affreuse mort ;  
Que ma triste vengeance, à tous les deux cruelle,  
Etonne jusqu'aux Dieux qui n'ont rien fait pour elle :

Vengeons tous nos affronts ; mais par un tel forfait ,  
 Que Thyeste lui-même eût voulu l'avoir fait.  
 Lâche & vaine pitié , que ton murmure cesse ;  
 Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foiblesse ;  
 Abandonne le mien : qu'exiges-tu d'un cœur  
 Qui ne reconnoît plus de Dieux que sa fureur ?  
 Courons tout préparer ; & , par un coup funeste ,  
 Surpassons , s'il se peut , les crimes de Thyeste :  
 Le Ciel , pour le punir d'avoir pu m'outrager ,  
 A remis à son sang le soin de m'en venger.

*Fin du troisieme Acte.*





## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

Où courez-vous , Seigneur ? qu'allez-vous entreprendre ?

PLISTHÈNE.

D'un cœur au désespoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle est donc la fureur dont je vous vois épris ?  
Ciel ! dans quel trouble affreux jettez-vous mes esprits ?  
D'où naît ce désespoir que chaque instant irrite ?  
Pour qui préparez-vous ces Vaisseaux , cette fuite ?  
Quel intérêt enfin arme ici votre bras ,  
Et ces amis tout prêts à marcher sur vos pas ?  
Parlez , Seigneur : le Roi , désormais plus sévère . . . .

PLISTHÈNE.

Qu'avois-je fait aux Dieux pour naître d'un tel pere ?  
O devoir , dans mon cœur trop long-temps respecté ,  
Laisse un moment l'amour agir en liberté.

230 *ATRÉE ET THYESTE,*

Les rigoureuses loix qu'impose la Nature  
Ne sont plus que des droits dont la vertu murmure.  
Secrets persécuteurs des cœurs nés vertueux,  
Remords, qu'exigez-vous d'un amant malheureux?

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? quelle douleur vous presse?

PLISTHÈNE.

Theffandre, il faut périr, ou sauver ma Princesse.

THESSANDRE.

La sauver! & de qui?

PLISTHÈNE.

Du Roi, dont la fureur

Va lui plonger peut-être un poignard dans le cœur:  
C'est pour la dérober au coup qui la menace,  
Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.  
Non, cruel, ce n'est point pour la voir expirer,  
Que du plus tendre amour je me sens inspirer.  
Croirois tu que du Roi la haine sanguinaire  
A voulu me forcer d'assassiner son frere?  
Que, pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,  
De sa fille, au refus, il doit verser le sang?  
Ah! je me sens saisir d'une fureur nouvelle;  
Courons, pour la sauver, où mon honneur m'appelle.  
Mais où la rencontrer? eh quoi! les justes Dieux  
M'ont-ils déjà puni d'un projet odieux?  
Que fait Thyeste? Hélas! qu'est-elle devenue?  
Qui peut dans ce Palais la soustraire à ma vue?



Je frémis : retournons les chercher en ces lieux ,  
 Les en sauver , Theſſandre , ou périr à leurs yeux.  
 Allons : ne laissons point , dans l'ardeur qui m'anime ,  
 Un cœur comme le mien réfléchir sur un crime.  
 Etouffons des remords que j'avois dû prévoir ,  
 Lorsque je n'attends rien que de mon désespoir.  
 Suis-moi ; c'est trop tarder , & d'un péril extrême  
 On doit moins balancer à sauver ce qu'on aime.  
 Ce n'est point un forfait ; c'est imiter les Dieux ,  
 Que de remplir son cœur du soin des malheureux.

---

S C E N E I I.

PLISTHÈNE, THÉODAMIE ;  
 THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHÈNE.

**M**AIS que vois-je , Theſſandre ? ô Ciel ! quelle est  
 ma joie !

( à Théodamie. )

Se peut-il qu'en ces lieux Plisthène vous revoie ?  
 Unique objet des soins de mon cœur éperdu ,  
 Hélas ! par quel bonheur nous êtes-vous rendu ?  
 Quoi ! c'est vous , ma Princesse ! Ah ! ma fureur  
 calmée

Fait place à la douceur dont mon ame est charmée.  
 Dieux ! qu'allois-je tenter ? Mais quel est votre effroi ?  
 Qui fait couler vos pleurs ? & qu'est ce que je voi ?

## T H É O D A M I E.

Seigneur , vous me voyez les yeux baignés de larmes ,  
Et le cœur agité des plus vives alarmes :  
Thyeste va bientôt ensanglanter ces lieux ,  
Si vous ne retenez ce Prince furieux.  
Trop sûr que votre mort , que la sienne est jurée ,  
Il veut la prévenir par la perte d'Attrée :  
Il erre en ce Palais dans ce cruel dessein ,  
Tout prêt de lui plonger un poignard dans le sein :  
Il est perdu , Seigneur , ce Prince qui vous aime ,  
Si vous ne le sauvez d'Attrée , ou de lui-même :  
Il voit de tous côtés qu'on observe ses pas :  
Le péril cependant ne l'épouvante pas.  
Si la pitié pour nous peut émouvoir votre ame ,  
Si moi-même en secret j'approuvai votre flamme ,  
S'il est vrai que l'amour ait pu vous attendrir ,  
Au nom de cet amour , daignez le secourir.  
Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnoissance  
D'un service si grand fera la récompense ,  
S'il avoit attendu que tant de soins pour nous  
Vinssent justifier ce qu'il sentoît pour vous.

## P L I S T H È N E.

Disсіpez vos frayeurs , & calmez vos alarmes.  
Vos yeux , pour m'attendrir , n'ont pas besoin de  
larmes :  
Hélas ! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs  
Ne craignez rien : mes soins ont prévenu vos pleurs.  
De ces funestes lieux votre fuite assurée  
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Attrée ;

Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,  
 Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.  
 Oui, croyez-en ces Dieux que mon amour atteste ;  
 Croyez-en ces garans du salut de Thyeste.  
 Il m'est plus cher qu'à vous : sans me donner la mort ,  
 Le Roi ne fera point l'arbitre de son sort.  
 Votre pere vivra : vous vivrez ; & Plisthène  
 N'aura point eu pour vous une tendresse vaine.  
 Je sauverai Thyeste. Eh ! que n'ai-je point fait ?  
 Hélas ! si vous saviez , d'un barbare projet ,  
 A quel prix j'ai déjà tenté de le défendre. . . .  
 Venez : pour lui , pour vous je vais tout entreprendre.  
 Heureux si je pouvois , en vous sauvant tous deux ,  
 Près de ne vous voir plus , expirer à vos yeux !

---

SCENE III.

THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE,  
 THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHÈNE.

**M**AIS Thyeste paroît : quel bonheur est le nôtre !  
 Quel favorable sort nous rejoint l'un & l'autre !

THYESTE, *appercevant Plisthène.*

Que vois-je ? Dieux puissans , après un si grand bien ,  
 Non, Thyeste de vous ne demande plus rien.

234 *ATRÉE ET THYESTE;*

Quoi ! Prince , vous vivez ! Eh ! comment d'un  
perfide

Avez-vous pu fléchir le courroux parricide ?

Que faisiez-vous , cher Prince ? & dans ces mêmes  
lieux

Qui pouvoit si long-temps vous cacher à nos yeux ?

Effrayé des fureurs où mon ame est livrée ,

Je vous croyois déjà la victime d'Atrée :

Plisthène dans ces lieux n'étoit plus attendu.

Je l'avoue à mon tour , je me suis cru perdu :

J'allois tenter . . . .

P L I S T H È N E.

Calmez le soin qui vous dévore ;

Vous n'êtes point perdu , puisque je vis encore.

Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux ,

Il n'éclairera point votre perte en ces lieux :

Malgré tous mes malheurs , je vis pour vous défendre.

De ces bords cependant fuyez sans plus attendre ;

Et , sans vous informer d'un odieux secret ,

Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.

Adieu , Seigneur , adieu : mon ame est satisfaite

D'avoir pu vous offrir une sûre retraite.

Theïandre doit guider , au sortir du Palais ,

Des pas que je voudrois n'abandonner jamais.

T H Y E S T E.

Moi fuir , Prince ! qui ? moi , que je vous abandonne !

Ah ! ce n'est pas ainsi que ma gloire en ordonne.

Instruit par vos bontés pour un sang malheureux ,

Je n'en trahirai point l'exemple généreux :

Accablé des malheurs où le destin me livre ,  
Je veux mourir en Roi , si je ne puis plus vivre.  
Laissez-moi près de vous : je ne puis vous quitter.  
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter :  
Je sens, à chaque instant, que mes craintes redoublent;  
Que pour vous , en secret , mes entrailles se troublent:  
Je combats vainement de si vives douleurs :  
Un pouvoir inconnu me fait verser des pleurs.  
Laissez-moi partager le sort qui vous menace.  
Au courroux du Tyran la tendresse a fait place.  
Les noms de fils pour lui sont des noms superflus ,  
Et ce n'est pas son sang qu'il respecte le plus.

P L I S T H È N E.

Ah ! qu'il verse le mien : plût au Ciel que mon pere  
Dans le sang de son fils eût éteint sa colere !  
Fuyez , Seigneur , fuyez ; & ne m'exposez pas  
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras.  
Hélas ! je ne crains point pour votre seule vie :  
Ne fuyez pas pour vous , mais pour Théodamie.  
C'est vous en dire assez , Seigneur : sauvez du moins  
L'objet de ma tendresse , & l'objet de mes soins ;  
Et ne m'exposez pas à l'horreur légitime  
D'avoir , sans fruit , pour vous , osé tenter un crime.  
Fuyez : n'abusez point d'un moment précieux.  
Cherchez-vous à périr dans ces funestes lieux ?  
Thessandre , conduisez . . . .

T H E S S A N D R E.

Seigneur , le Roi s'avance.

P L I S T H È N E.

Il en est temps encore , évitez sa présence.

## S C E N E I V.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE,  
THÉODAMIE, EURISTHÈNE,  
THESSANDRE, LÉONIDE, GARDES.

A T R É E.

**D'**où vient, à mon abord, le trouble où je vous voi?  
Ne craignez rien, les Dieux ont fléchi votre Roi.  
Ce n'est plus ce cruel guidé par sa vengeance;  
Et le Ciel, dans son cœur, a pris votre défense.

( à *Thyeste.* )

Ne crains rien pour des jours par ma rage pros crits.  
Gardes, éloignez-vous.



SCÈNE V.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE,  
THÉODAMIE, EURISTHÈNE,  
THESSANDRE, LÉONIDE.

ATRÉE, à *Thyeste*.

R ASSURE tes esprits :  
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte ;  
Thyeste , chasses-en les soupçons & la crainte.  
Ne redoute plus rien de mon inimitié :  
Toute ma haine cede à ma juste pitié :  
Ne crains plus une main à te perdre animée :  
Tes malheurs sont si grands , qu'elle en est désarmée ;  
Et les Dieux , effrayés des forfaits des humains ,  
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs desseins.  
Quelle étoit ma fureur ! & que vais-je t'apprendre ?  
Ton cœur déjà tremblant va frémir de l'entendre.  
Je le répète encor , tes malheurs sont si grands ,  
Qu'à peine je les crois , moi qui te les apprends.  
( *Il lui montre un Billet à Ærope.* )  
Ce Billet seul contient un secret si funeste . . .  
Mais , avant que l'ouvrir , écoute tout le reste.  
Tu n'as pas oublié les sujets odieux  
D'un courroux excité par tes indignes feux :

238     *ATRÉE ET THYESTE,*

Souviens-t-en ; c'est à toi d'en garder la mémoire ;  
 Pour moi , je les oublie ; ils blessent trop ma gloire.  
 Cependant contre toi que n'ai-je point tenté ?  
 J'en sens encor frémir mon cœur épouvanté.  
 En vain sur mes sermens ton ame rassurée  
 Comptoit sur une paix que je t'avois jurée ;  
 Car , dans l'instant fatal où j'attestois les Cieux ,  
 Je me jurois ta mort , & j'imposois aux Dieux.  
 Je n'en veux pour témoin que ce même Plisthène  
 Par de pareils sermens qui fut tromper ma haine :  
 C'étoit lui qui devoit me venger aujourd'hui  
 D'un crime dont l'affront rejaillissoit sur lui :  
 Et , pour mieux l'engager à t'arracher la vie ,  
 J'en devois , au refus , priver Théodamie.  
 De ce récit affreux ne prends aucun effroi :  
 Tu dois te rassurer en le tenant de moi.

( à *Plisthène.* )

Et toi , dont la vertu m'a garanti d'un crime ,  
 Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime.  
 Si c'est un crime à toi de ne le point servir ,  
 Quelle eût été l'horreur d'avoir pu l'assouvir !  
 Enfin , c'eût été peu que d'immoler mon frere ;  
 Le malheureux auroit assassiné son pere.

T H Y E S T E.

Moi , son pere !

A T R É E.

Ces mots vont t'en instruire. Lis.

( *Il lui donne la Lettre d'Ærope.* )



## T H Y E S T E.

Dieux ! qu'est-ce que je vois ? c'est d'Ærope. Ah ! mon  
fils !

La nature en mon cœur éclaircit ce mystère.

Thyeste t'aimoit trop pour n'être point ton père.

Cher Plisthène , mes vœux sont enfin accomplis.

## P L I S T H È N E.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? Moi , Seigneur , votre  
fils !

Tout sembloit réserver , dans un jour si funeste ,

Ma main au parricide , & mon cœur à l'inceste.

Grands Dieux ! qui m'épargnez tant d'horreurs en ce  
jour ,

Dois-je bénir vos soins , ou plaindre mon amour ?

( à Atrée. )

Vous qui , trompé long-temps dans une injuste haine,  
Du nom de votre fils honorâtes Plisthène ;

Quand je ne le suis plus , Seigneur , il m'est bien doux  
D'être du moins sorti d'un même sang que vous.

Je ne suis consolé de perdre en vous un père ,

Que lorsque je deviens le fils de votre frère :

Mais ce fils , près de vous , privé d'un si haut rang ,

L'est toujours par le cœur , s'il ne l'est par le sang.

## A T R É E.

C'eût été pour Atrée une perte funeste ,

S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeste.

Le destin ne pouvoit , qu'en te donnant à lui ,

Me consoler d'un bien qu'il m'enleve aujourd'hui.

Euristhène , sensible aux larmes de ta mere ,  
 Est celui qui me fit , de son bourreau , ton pere :  
 Instruit de mes fureurs , c'est lui dont la pitié  
 Vient de vous sauver tous de mon inimitié.

( *à Thyeste* )

Thyeste , après ce fils que je viens de te rendre ,  
 Tu vois si désormais je cherche à te surprendre.  
 Reçois-le de ma main pour garant d'une paix ,  
 Que mes soupçons jaloux ne troubleront jamais.  
 Enfin , pour t'en donner une entière assurance ,  
 C'est par un fils si cher que ton frere commence :  
 En faveur de ce fils , qui fut long temps le mien ,  
 De mon Sceptre aujourd'hui je détache le tien.  
 Rentre dans tes États sous de si doux auspices ,  
 Qui de notre union ne sont que les prémices.  
 Je prétends que ce jour , que souilloit ma fureur ,  
 Acheve de bannir les soupçons de ton cœur.  
 Thyeste , en croiras-tu la Coupe de nos Peres ?  
 Est-ce offrir de la paix des garans peu sinceres ?  
 Tu fais qu'aucun de nous , sans un malheur soudain ,  
 Sur ce gage sacré n'ose jurer en vain :  
 C'est sa perte , en un mot ; cette Coupe fatale  
 Est le serment du Styx pour les fils de Tantale :  
 Je veux bien aujourd'hui , pour lui prouver ma foi ,  
 En mettre le péril entre Thyeste & moi.  
 Veut-il bien , à son tour , que la Coupe sacrée  
 Acheve l'union de Thyeste & d'Atrée ?

T H Y E S T E.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus sacré ,  
 Que de me rendre un fils ? Mon cœur est rassuré ;

Et je ne pense pas que le don de Plisthène  
Soit un présent, Seigneur, que m'ait fait votre haine.  
J'accepte cependant ces garans d'une paix  
Qui fait depuis long-temps mes plus tendres souhaits.  
Non que d'aucun détour un frere vous soupçonne ;  
Sur la foi d'un grand Roi Thyeste s'abandonne :  
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour ,  
C'est pour vous rassurer sur la sienne à son tour.

## A T R É E.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprête :  
Qu'un pompeux sacrifice en précède la fête ;  
Trop heureux si Thyeste, assuré de la paix ,  
Vaigne la regarder comme un de mes bienfaits !  
Vous qui de mon courroux avez sauvé Plisthène ,  
C'est vous, de ce grand jour, que je charge, Euristhènes,  
En remets à vos soins la fête & les apprêts.  
Faites tout préparer au gré de mes souhaits.  
Mon frere n'attend plus que la Coupe sacrée :  
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée.  
Qu'il se dissipe le nœud sacré, qui doit nous réunir,  
Et efface de son cœur un triste souvenir !  
Pourra-t-il oublier ? . . .

## T H Y E S T E.

Tout, jusqu'à sa misère.  
Il ne se souvient plus que d'un fils & d'un frere.

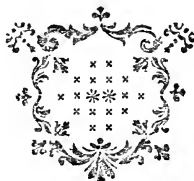


## SCENE VI.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

P L I S T H È N E , à *Theſſandre*.

Dès ce moment au Port précipite tes pas :  
Que le vaisſeau , ſur-tout , ne s'en écarte pas.  
De mille affreux ſoupçons j'ai peine à me défendre.  
Cours ; & que nos amis viennent ici m'attendre.

*Fin du quatrieme Acte.*

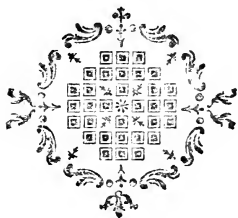
ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PLISTHÈNE, *seul.*

**T**HESANDRE ne vient point, rien ne l'offre à  
mes yeux,  
out m'abandonne-t-il dans ces funestes lieux ?  
ristes pressentimens que le malheur enfante,  
ue la crainte nourrit, que le soupçon augmente ;  
crets avis des Dieux, ne pressez plus un cœur  
ont toute la fierté combat mal la frayeur :  
est en vain qu'elle veut y mettre quelque obstacle,  
cœur des malheureux n'est qu'un trop sûr oracle.  
ais pourquoi m'alarmer ? & quel est mon effroi ?  
is-je, sans l'outrager, me défier d'un Roi,  
ui semble désormais, cédant à la Nature,  
ublier qu'à sa gloire on ait fait une injure ?  
oublier ! ah ! moi-même oublié-je aujourd'hui  
qu'il vouloit de moi, ce que j'ai vu de lui ?  
is-je en croire une paix déjà sans fruit jurée ?  
is qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée :  
ne connois que trop ses transports furieux ;  
sa fausse pitié n'éblouit point mes yeux :

C'est en vain de sa main que je reçois un pere ,  
Tout ce qui vient de lui cache quelque mystere ;  
J'en ai trop éprouvé de son perfide cœur ,  
Pour oser , sur sa foi , déposer ma frayeur.  
Je ne fais quel soupçon irrite mes alarmes ;  
Mais du fond de mon cœur je sens couler mes larmes.  
Thessandre ne vient point : tant de retardemens  
Ne confirment que trop mes noirs pressentimens.



SCENE II.

PLISTHÈNE , THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

**M**ais je le vois. Eh bien ? en est-ce fait, Thessandre ?  
 Sur les bords de l'Europe est-il temps de nous rendre ?  
 Pour cet heureux moment as-tu tout préparé ?  
 De nos amis secrets t'es-tu bien assuré ?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage ;  
 Je les ai dispersés, ici , sur le rivage ;  
 Tout est prêt. Cependant , si Plisthène , aujourd'hui ,  
 Veut en croire des cœurs pleins de zèle pour lui ,  
 Il ne partira point : ce dessein téméraire  
 Pourroit causer la perte & celle de son père.

PLISTHÈNE.

Ah ! je ne fuirois pas , quel que fût mon effroi ,  
 Si mon cœur aujourd'hui ne trembloit que pour moi.  
 Thessandre , il faut sauver mon père & la Princesse ;  
 Ce n'est plus que pour eux que mon cœur s'intéresse.  
 Cherche Théodanie , & ne la quitte pas ;  
 Moi , je cours retrouver Thyeste de ce pas.

THESSANDRE.

Eh ! que prétendez-vous , Seigneur , lorsque son frère  
 Semble de sa présence accabler votre père ?

246 *ATRÉE ET THYESTE,*

Il ne le quitte point ; ses longs embrassemens  
Sont toujours resserrés par de nouveaux sermens :  
Un superbe festin par son ordre s'apprête ;  
Il appelle les Dieux à cette auguste fête :  
Mon cœur , à cet aspect qui s'est laissé charmer ,  
Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'alarmer.

P L I S T H È N E.

Et moi , je ne vois rien dont le mien ne frémissé.  
De quelque crime affreux cette fête est complice ;  
C'est assez qu'un Tyran la consacre en ces lieux ;  
Et nous sommes perdus , s'il invoque les Dieux.  
Va , cours avec ma sœur nous attendre au rivage ;  
Moi , je vais à Thyeste ouvrir un sûr passage.

S C E N E   I I I.

P L I S T H È N E, *seul.*

**D**I E U X puissans ! secondez un si juste dessein ,  
Et dérobez mon pere aux coups d'un inhumain.





SCÈNE IV.

ATRÉE , PLISTHÈNE , GARDES.

ATRÉE.

**D**EMEURE, digne fils d'Ærope & de Thyeste ;  
 Demeure, reste impur d'un sang que je déteste :  
 Pour remplir de tes soins le projet important ,  
 Demeure, c'est ici que Thyeste t'attend ;  
 Et tu n'iras pas loin pour rejoindre , perfide ,  
 Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide.  
 Prince indigne du jour , voilà donc les effets  
 Que dans ton ame ingrate ont produit mes bienfaits !  
 A peine le Destin te redonne à ton pere ,  
 Que ton cœur aussi-tôt en prend le caractère ;  
 Et plus ingrat que lui , puisqu'il me devoit moins ,  
 L'attentat le plus noir est le prix de mes soins.  
 Va , pour le prix des tiens , retrouver tes complices ;  
 Va périr avec eux dans l'horreur des supplices.

PLISTHÈNE.

Pourquoi me supposer un indigne forfait ?  
 Est-ce pour vos pareils que le prétexte est fait ?  
 Vos reproches honteux n'ont rien qui me surprenne ,  
 Et je ne sens que trop ce que peut votre haine.  
 Aurois-je prétendu , né d'un sang odieux ,  
 Vous être plus sacré que n'ont été les Dieux ?  
 A travers les détours de votre ame parjure ,  
 J'entrevois des horreurs dont frémit la nature.

243 *ATRÉE ET THYESTE,*

Dans la juste fureur dont mon cœur est épris . . . .  
 Mais non , je me souviens que je fus votre fils ;  
 Malgré vos cruautés , & malgré ma colere ,  
 Je crois encore ici m'adresser à mon pere :  
 Quoique trop assuré de ne point l'attendrir ,  
 Je sens bien que du moins je ne dois point l'aigrir ,  
 Dans l'espoir que ma mort pourra vous satisfaire ,  
 Que vous épargnerez votre malheureux frere.  
 Le crime supposé qu'on m'impute aujourd'hui ,  
 Tout , jusqu'à son départ , est un secret pour lui :  
 Sur la foi d'une paix si saintement jurée ,  
 Il se croit sans péril entre les mains d'Attrée.  
 J'ai pénétré moi seul au fond de votre cœur ;  
 Et mon malheureux pere est encor dans l'erreur.  
 Je ne vous parle point d'une jeune Princesse ;  
 A la faire périr rien ne vous intéresse.

A T R É E.

Va , tu prétends en vain t'éclaircir de leur sort ;  
 Meurs dans ce doute affreux , plus cruel que la mort ;  
 De leur sort aux Enfers va chercher qui t'instruise.  
 Où l'on doit l'immoler , Gardes , qu'on le conduise ;  
 Versez à ma fureur ce sang abandonné ,  
 Et songez à remplir l'ordre que j'ai donné.



## S C E N E V.

A T R É E , *seul.*

**V**A périr, malheureux, mais, dans ton sort funeste,  
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeste.  
Que je suis satisfait ! que de pleurs vont couler  
Pour ce fils qu'à ma rage on est près d'immoler !  
Quel que soit en ces lieux son supplice barbare ,  
C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare :  
Ce fils infortuné , cet objet de ses vœux ,  
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux.  
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre ,  
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.  
Oui , je voudrois pouvoir , au gré de ma fureur ,  
Le porter tout sanglant jusqu'au fond de ton cœur.  
Quel qu'en soit le forfait , un dessein si funeste ,  
S'il n'est digne d'Attrée , est digne de Thyeste.  
De son fils tout sanglant , de son malheureux fils ,  
Je veux que dans son sein il entende les cris.  
C'est en toi-même , ingrat , qu'il faut que ma victime ,  
Ce fruit de tes amours , aille expier ton crime.  
Je frissonne , & je sens mon ame se troubler ;  
C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler !  
Qui cede à la pitié , mérite qu'on l'offense ;  
Il faut un terme au crime , & non à la vengeance.  
Tout est prêt , & déjà dans mon cœur furieux.  
Je goûte le plaisir le plus parfait des Dieux ,

250 ATRÉE ET THYESTE;

Je vais être vengé, Thyeste, quelle joie !  
 Je vais jouir des maux où tu vas être en proie.  
 Ce n'est de ses forfaits se venger qu'à demi,  
 Que d'accabler de loin un perfide ennemi :  
 Il faut, pour bien jouir de son sort déplorable,  
 Le voir dans le moment qu'il devient misérable,  
 De ses premiers transports irriter la douleur,  
 Et lui faire, à longs traits, sentir tout son malheur.

---

S C E N E V I.

ATRÉE, THYESTE, GARDES.

ATRÉE, *bas*.

**T**HYESTE vient : feignons Il semble, à sa tristesse,  
 Que de son sort affreux quelque soupçon le presse.  
 (*haut.*)

Cher Thyeste, approchez : d'où naît cette frayeur ?  
 Quel déplaisir si prompt peut troubler votre cœur ?  
 Vous paroissez saisi d'une douleur secrète,  
 Et ne me montrez plus cette ame satisfaite,  
 Qui sembloit respirer la douceur de la paix :  
 Ne seroit-elle plus vos plus tendres souhaits ?  
 Quoi ! de quelques soupçons votre ame est-elle  
 atteinte ?

Ce jour, cet heureux jour est-il fait pour la crainte ?  
 Mon frere, vous devez la bannir désormais ;  
 La Coupe va bientôt nous unir pour jamais.

Goûtez-vous la douceur d'une paix si parfaite ?  
Et la souhaitez-vous comme je la souhaite ?  
N'êtes-vous pas sensible à ce rare bonheur ?

## T H Y E S T E.

Qui ? moi , vous soupçonner , ou vous haïr , Seigneur !  
Les Dieux m'en sont témoins , ces Dieux qu'ici j'atteste ,  
Qui lisent mieux que vous dans l'ame de Thyeste.  
Ne vous offensez point d'une vaine terreur ,  
Qui semble , malgré moi , s'emparer de mon cœur ;  
Je le sens agité d'une douleur mortelle :  
Ma constance succombe ; en vain je la rappelle ;  
Et , depuis un moment , mon esprit abattu  
Laisse d'un poids honteux accabler sa vertu.  
Cependant près de vous un je ne sais quel charme  
Suspend dans ce moment le trouble qui m'alarme.  
Pour rassurer encor mes timides esprits ,  
Rendez-moi mes enfans , faites-venir mon fils ;  
Qu'il puisse être témoin d'une union si chère ,  
Et partager , Seigneur , les bontés de mon frere.

## A T R É E.

Vous serez satisfait , Thyeste ; & votre fils ,  
Pour jamais , en ces lieux , va vous être remis ;  
Oui , mon frere , il n'est plus que la Parque inhumaine  
Qui puisse séparer Thyeste de Plithène :  
Vous le verrez bientôt ; un ordre de ma part  
Le fait de ce palais hâter votre départ.  
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines ,  
Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mycènes.

252 *ATRÉE ET THYESTE,*

Malgré ce que je fais , peu sûr de cette foi ,  
Je vois que votre cœur s'alarme auprès de moi :  
J'avois cru cependant qu'une pleine assurance  
Devoit suivre . . . .

*T H Y E S T E.*

Ah ! Seigneur , ce reproche m'offense.

*A T R É E , à un Garde.*

Qu'on cherche la Princesse ; allez , & qu'en ces lieux  
Plisthène , sans tarder , se présente à ses yeux.  
Il faut . . . .

*S C E N E V I I.*

*ATRÉE, THYESTE, EURISTHÈNE,  
GARDES.*

*E U R I S T H È N E apporte la Coupe.*

*A T R É E.*

**M**AIS j'apperçois la Coupe de nos Peres :  
Voici le nœud sacré de la paix des deux freres ;  
Elle vient à propos pour rassurer un cœur  
Qu'alarme en ce moment une indigne terreur.  
Tel qui pouvoit encor se défier d'Atrée ,  
En croira mieux peut-être à la Coupe sacrée.  
Thyeste veut-il bien qu'elle acheve en ce jour  
De réunir deux cœurs désunis par l'amour ?

Pour engager un frere à plus de confiance ,  
 Pour le convaincre enfin , donnez , que je commence.  
*( il prend la Coupe de la main d'Euristhène. )*

THYESTE.

Je vous l'ai déjà dit , vous m'outragez , Seigneur ,  
 Si vous vous offensez d'une vaine frayeur.

Que voudroit désormais me ravir votre haine ,  
 Après m'avoir rendu mes États & Plisthène ?  
 Du plus affreux courroux quel que fût le projet ,  
 Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait ?

Euristhène , donnez ; laissez-moi l'avantage  
 De jurer le premier sur ce précieux gage.  
 Mon cœur , à son aspect , de son trouble est remis :  
 Donnez. Mais , cependant , je ne vois point mon fils.

*( il prend la Coupe des mains d'Atrée. )*

A T R É E.

*( à ses Gardes ).      ( à Thyeste. )*

Il n'est point de retour ? Rassurez-vous , mon frere ;  
 Vous reverrez bientôt une tête si chere :  
 C'est de notre union le nœud le plus sacré ;  
 Craignez moins que jamais d'en être séparé.

THYESTE.

Soyez donc les garans du salut de Thyeste ,  
 Coupe de nos Aïeux , & vous , Dieux que j'atteste :  
 Puisse votre courroux foudroyer désormais  
 Le premier de nous deux qui troublera la paix ?  
 Et vous , frere aussi cher que ma fille & Plisthène ,  
 Recevez de ma foi cette preuve certaine.

Mais que vois-je, perfide ! Ah ! grands Dieux ! quelle horreur !

C'est du sang ! Tout le mien se glace dans mon cœur.  
Le soleil s'obscurcit ; & la Coupe sanglante  
Semble fuir , d'elle-même , à cette main tremblante.  
Je me meurs. Ah ! mon fils ! qu'êtes-vous devenu ?

---

## SCENE VIII & DERNIERE.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE,  
EURISTHÈNE, LÉONIDE, GARDES.

THÉODAMIE.

**L'**AVEZ-VOUS pu souffrir, Dieux cruels ? Qu'ai-je vu ?

Ah , Seigneur ! votre fils , mon déplorable frere ,  
Vient d'être , pour jamais , privé de la lumière.

THYESTE.

Mon fils est mort , cruel , dans ce même Palais ,  
Et dans le même instant où l'on m'offre la paix !  
Et, pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,  
Barbare , c'est du sang que ta main me présente !  
O terre , en ce moment peux-tu nous soutenir ?  
O de mon songe affreux triste ressouvenir !  
Mon fils , est-ce ton sang qu'on offroit à ton pere ?

ATRÉE.

Méconnois-tu ce sang ?



THYESTE.

Je reconnois mon frere.

A T R É E.

Il falloit le connoître , & ne point l'outrager ;  
Ne point forcer ce frere , ingrat , à se venger.

THYESTE.

Grands Dieux , pour quels forfaits lancez-vous le  
tonnerre ?

Monstre , que les Enfers ont vomi sur la terre ,  
Assouvis la fureur dont ton cœur est épris ;  
Joins un malheureux pere à son malheureux fils ;  
A ses mânes sanglans donne cette victime ,  
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime ;  
Barbare , peux-tu bien m'épargner en des lieux  
Dont tu viens de chasser & le jour & les Dieux ?

A T R É E.

Non , à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie ,  
Je me repentiroyis de te l'avoir ravie.  
Par tes gémissemens je connois ta douleur.  
Comme je le voulois , tu ressens ton malheur ;  
Et mon cœur , qui perdoit l'espoir de sa vengeance ,  
Retrouve dans tes pleurs son unique espérance.  
Tu souhaites la mort , tu l'implores ; & moi ,  
Je te laisse le jour , pour me venger de toi.

THYESTE.

Tu t'en flattes en vain ; & la main de Thyeste  
Saura bien te priver d'un plaisir si funeste.

( Il se tue. )

T H É O D A M I E.

Ah Ciel !

T H Y E S T E.

Consolez-vous, ma fille ; & de ces lieux  
Fuyez , & remettez votre vengeance aux Dieux :  
Contente , par vos pleurs , d'implorer leur justice ,  
Allez , loin de ce traître , attendre son supplice :  
Les Dieux , que ce parjure ont fait pâlir d'effroi ,  
Le rendront quelque jour plus malheureux que moi ;  
Le Ciel me le promet , la Coupe en est le gage :  
Et je meurs.

A T R É E.

A ce prix , j'accepte le présage :  
Ta main , en t'immolant , a comblé mes souhaits ;  
Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

*F I N.*

ÉLECTRE,  
TRAGÉDIE;

*Représentée , pour la première fois ,  
le 14 Décembre 1708.*





## P R É F A C E.

SE louer ou se plaindre du Public ; style ordinaire des Préfaces. Jamais Auteur Dramatique n'eût une plus belle occasion de suivre un usage que la vanité de ses Confreres a consacré dès long-temps. En effet, je fais peu de Pieces dont on ait parlé plus diversement que de celle-ci ; & il n'y en a peut-être point qui ait mieux mérité tout le bien & tout le mal qu'on en a dit. Mes Amis d'une part, les Critiques de l'autre, ont outré la matiere sur cet article. C'est donc aux gens indifférens que ceci s'adresse ; puisque ce sont ceux qui doivent être précisément à notre égard ce qu'on appelle Public. On me reproche des longueurs dans mes deux premiers Actes ; trop de complication dans le sujet. Je passe condamnation. La sortie d'*Électre* de dessus la Scene, dans le premier Acte, y laisse un vuide qui le fait languir dans tout le reste. Une bonne partie du second tient plus du Poëme Épique, que du Tragique : en un mot, les descriptions y sont trop fréquentes. Trop de complication ? A cela je n'ai qu'une chose à répondre : le sujet d'*Électre* est si simple de lui-même, que je ne crois pas qu'on puisse le traiter avec quelque espérance de succès, en le

dénuant d'épisodes. Il s'agit de faire périr les meurtriers d'*Agamemnon* : on n'attend pour cela que le retour d'*Oreste*. *Oreste* arrivé, sa reconnoissance faite avec sa sœur, voilà la Piece à son dénouement. Quelque peine qu'ait l'action à être une, parmi tant d'intérêts divers, j'aime mieux encore avoir chargé mon sujet d'épisodes, que de déclamations. D'ailleurs, notre Théâtre soutient mal-aisément cette simplicité si chérie des Anciens : non qu'elle ne soit bonne ; mais on n'est pas toujours sûr de plaire, en s'y attachant exactement. Pour l'anachronisme qu'on m'impute sur l'âge d'*Oreste*, ce seroit faire injure à ceux qui ont fait cette Critique, que d'y répondre. Il faut ne pas entendre le Théâtre, pour ne pas savoir quels sont nos droits sur les époques. Je renvoie là-dessus à *Xipharès*, dans *Mithridate* ; à *Norcisse*, dans *Britannicus*. Faire naître *Oreste* avant, ou après le siège de Troie, n'est pas un point qui doive être litigieux dans un Poème. J'ai bien un autre procès à soutenir contre les zélateurs de l'Antiquité, plus considérable selon eux, plus léger encore selon moi, que le précédent : c'est l'amour d'*Électre* ; c'est l'audace que j'ai eue de lui donner des sentimens que Sophocle s'est bien gardé de lui donner. Il est vrai qu'ils n'étoient point en usage sur la Scene, de son temps ; que, s'il eût vécu du nôtre,

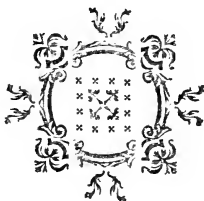
il eût peut-être fait comme moi. Cela ne laisse pas d'être un attentat jusques-là inoui, qui a soulevé contre un Moderne inconsideré toute cette Région idolâtre, où il ne manque plus au culte qu'on y rend aux Anciens, que des Prêtres & des victimes. En vain quelques Sages protestent contre cet abus : les préjugés prévalent ; & la prévention va si loin, que tels qui ne connoissent les Anciens que de nom, qui ne savent pas seulement si Sophocle étoit Grec ou François, sur la foi des Dévots de l'Antiquité, ont prononcé hardiment contre moi. Ce n'est point la Tragédie de Sophocle, ni celle d'Euripide que je donne : c'est la mienne. A-t-on fait le procès aux Peintres, qui, depuis Appelle, ont peint Alexandre autrement que le foudre à la main ?

Dussent les Grecs encor fondre sur un rebelle, je dirai que, si j'avois quelque chose à imiter de Sophocle, ce ne seroit assurément pas son *Électre* ; qu'aux beautés près, desquelles je ne fais aucune comparaison, il y a peut-être dans sa Piece bien autant de défauts que dans la mienne. Loin que cet amour, dont on fait un monstre, en soit un, je prétends qu'il donne encore plus de force au caractère d'*Électre*, qui a dans Sophocle plus de férocité que de véritable grandeur : c'est moins la mort de

son pere qu'elle venge, que ses propres malheurs. Triste objet des fureurs d'*Égisthe* & de *Clytemnestre*, n'y a-t-il pas bien à s'étonner qu'*Électre* ne soit occupée que de sa vengeance ? Ne faire précisément que ce qu'on doit, quand rien ne s'y oppose en secret, n'est pas une vertu : mais vaincre un penchant presque toujours insurmontable dans le cœur humain, pour faire son devoir, en est une des plus grandes. Une Princesse dans un état aussi cruel que celui où se trouve *Électre*, dira-t-on, être amoureuse ! Oui, amoureuse. Quels cœurs sont inaccessibles à l'amour ? Quelles situations dans la vie peuvent nous mettre à l'abri d'une passion si involontaire ? Plus on est malheureux, plus on a le cœur aisé à attendrir. Ce n'est point un grand fond de vertu, qui nous garantit de l'amour ; il nous empêche seulement d'y succomber. Il y a bien de la différence, d'ailleurs, de la sensibilité d'*Électre* à une intrigue amoureuse. Les soins de son amour ne sont pas de ces soins ordinaires qui font toute la matiere de nos Romans : c'est pour se punir de la foiblesse qu'elle a d'aimer le fils du meurtrier de son pere, qu'elle veut précipiter les momens de sa vengeance, sans attendre le retour de son frere. Enfin, selon le système de mes Censeurs, il ne s'agit que de rendre *Électre* tout-à-fait à plaindre : je crois y avoir mieux réussi que



Sophocle , Euripide , Eschyle , & tous ceux  
 qui ont traité le même sujet. C'est ajouter  
 l'horreur du sort de cette Princesse , que  
 y joindre une passion dont la contrainte  
 & les remords ne font pas toujours les  
 plus grands malheurs. Le seul défaut de  
 amour d'*Électre* , si j'en crois mes amis  
 qui me flattent le moins , c'est qu'il ne pro-  
 duit pas assez d'événemens dans toute la  
 piece : & c'est en effet tout ce qu'on peut  
 raisonnablement me reprocher sur ce cha-  
 pitre.



---

## A C T E U R S.

CLYTEMNESTRE , *Veuve d'Agamemnon ,  
& Femme d'Égisthe.*

O R E S T E , *Fils d'Agamemnon & de  
Clytemnestre , Roi de Mycènes , élevé sous  
le nom de Tydée.*

É L E C T R E , *Sœur d'Oreste.*

É G Y S T H E , *Fils de Thyeste , Meurtrier  
d'Agamemnon.*

I T Y S , *Fils d'Égysthe , mais d'une autre  
Mère que Clytemnestre.*

I P H I A N A S S E , *Sœur d'Irys.*

P A L A M E D E , *Gouverneur d'Oreste.*

A R C A S , *ancien Officier d'Agamemnon.*

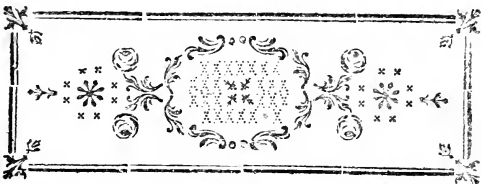
A N T É N O R , *Confident d'Oreste.*

M É L I T E , *Confidente d'Iphianasse.*

G A R D E S

*La Scene est à Mycènes , dans le Palais  
de ses Rois.*

É L E C T R E.



# ÉLECTRE, TRAGÉDIE.



## ACTE PREMIER.



### SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, *seule.*

TÉMOIN du crime affreux que poursuit ma  
vengeance,  
O nuit, dont tant de fois j'ai troublé le silence,  
Insensible témoin de mes vives douleurs,  
Lecteur ne vient plus te confier des pleurs :  
Ton cœur, las de nourrir un désespoir timide,  
Me livre enfin, sans crainte, au transport qui le guide.

Tome I.

M

Favorisez, grands Dieux, un si juste courroux ;  
Électre vous implore , & s'abandonne à vous.  
Pour punir les forfaits d'une race funeste ,  
J'ai compté trop long-temps sur le retour d'Oreste :  
C'est former des projets & des vœux superflus ;  
Mon frere malheureux , sans doute , ne vit plus.  
Et vous , Mânes sanglans du plus grand Roi du monde  
Triste & cruel objet de ma douleur profonde ,  
Mon Pere , s'il est vrai que , sur les sombres bords ,  
Les malheurs des vivans puissent toucher les morts ,  
Ah ! combien doit frémir ton Ombre infortunée ,  
Des maux où ta famille est encor destinée !  
C'étoit peu que les tiens , altérés de ton sang ,  
Eussent osé porter le couteau dans ton flanc ;  
Qu'à la face des Dieux le meurtre de mon Pere  
Fût , pour comble d'horreurs , le crime de ma mere .  
C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis  
Le Sceptre qu'après toi devoit porter ton fils ;  
Et que , dans mes malheurs , Égisthe qui me brav  
Sans respect , sans pitié , traite Électre en esclave :  
Pour m'accabler encor , son fils audacieux ,  
Itys , jusqu'à sa fille ose lever les yeux.  
Des Dieux & des mortels Électre abandonnée ,  
Doit, ce jour , à son sort , s'unir par l'hyménée ,  
Si ta mort , m'inspirant un courage nouveau ,  
N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.  
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime  
Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand crime  
Imitons sa fureur par de plus nobles coups ;  
Allons à ces Autels , où m'attend son Epoux ,

Immoler avec lui l'amant qui nous outrage :  
C'est-là le moindre effort digne de mon courage.  
Je le dois . . . . D'où vient donc que je ne le fais pas ?  
Ah ! si c'étoit l'amour qui me retînt le bras !  
Pardonne, Agamemnon, pardonne, Ombre trop chère ;  
Mon cœur n'a point brûlé d'une flamme adultère :  
Ta fille , de concert avec tes assassins ,  
N'a point porté sur toi de parricides mains.  
J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable ;  
Électre , cependant , n'en est pas moins coupable.  
Le vertueux Itys , à travers ma douleur ,  
N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.  
Mais Arcas ne vient point ! Fidèle en apparence ,  
Trahit-il en secret le soin de ma vengeance ?

---

SCENE II.

ÉLECTRE, ARCAS.

ÉLECTRE.

( à Arcas. )  
[ Il vient , rassurons-nous. Pleine d'un juste effroi ,  
Je me plaignois déjà qu'on me manquoit de foi ;  
Je craignois qu'un ami , qui pour moi s'intéresse ,  
N'osât plus . . . . Mais quoi ! seul ?

ARCAS.

Malheureuse Princesse ,  
Élas ! que votre sort est digne de pitié !  
Sans amis , plus d'espoir.

M ij

## ÉLECTRE.

Quoi ! leur vaine amitié,  
Après tant de sermens . . .

## A R C A S.

Non , n'attendez rien d'elle  
Madame , en vain pour vous j'ai fait parler mon zél  
Eux-mêmes , à regret , ces trop prudens amis  
S'en tiennent au secours qu'on leur avoit promis.  
Qu'Oreste , disent-ils , vienne , par sa présence ,  
Rassurer des amis armés pour sa vengeance.  
Palamede , chargé d'élever ce Héros ,  
Promettoit avec lui de traverser les flots ;  
Son fils , même avant eux , devoit ici se rendre :  
C'est se perdre , sans eux , qu'ofer rien entreprendre.  
Bientôt de nos projets la mort seroit le prix.  
D'ailleurs , pour achever de glacer leurs esprits ,  
On dit que ce Guerrier , dont la valeur funeste  
Ne se peut comparer qu'à la valeur d'Oreste ,  
Qui de tant d'ennemis délivre ces États ,  
Qui les a sauvés seul par l'effort de son bras ,  
Qui , chassant les deux Rois de Corinthe & d'Athènes  
De morts & de mourans vient de couvrir nos plaines  
Hier , avant la nuit , parut dans ce Palais :  
Cet Étranger qu'Égisthe a comblé de bienfaits  
A qui ce Tyran doit le salut de sa fille ,  
De lui , d'Itys , enfin de toute sa famille ,  
Est un rempart si sûr pour vos persécuteurs ,  
Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.

Au seul nom du Tyran que votre ame déteste,  
On frémit ; cependant on veut revoir Oreste.  
Mais le jour , qui paroît , me chasse de ces lieux :  
Je crois voir même Itys. Madame , au nom des Dieux,  
Vain de faire éclater le trouble de votre ame,  
Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flamme :  
Dites que votre hymen se diffère d'un jour ;  
Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

ÉLECTRE.

Ne cesse de me flatter d'une espérance vaine.  
Allez , lâches amis , qui trahissez ma haine,  
Lectre saura bien , sans Oreste & sans vous ,  
Ce jour même , à vos yeux , signaler son courroux.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, ITYS.

ÉLECTRE.

EN des lieux où je suis , trop sûr de me déplaire ,  
Ils d'Égisthe , oses-tu mettre un pied téméraire ?

ITYS.

Madame , pardonnez à l'innocente erreur  
Qui vous offre un amant guidé par sa douleur.  
D'un amour malheureux la triste inquiétude  
Se faisoit de la nuit chercher la solitude :  
Pardonnez , si l'amour tourne vers vous mes pas ;  
Itys vous souhaitoit , mais ne vous cherchoit pas.

## É L E C T R E .

Dans l'état où je suis , toujours triste , quels charmes  
Peuvent avoir des yeux presqu'éteints dans les larmes  
Fils du Tyran cruel qui fait tous mes malheurs ,  
Porte ailleurs ton amour , & respecte mes pleurs.

## I T Y S .

Ah ! ne m'enviez pas cet amour , inhumaine !  
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.  
Si l'amour cependant peut désarmer un cœur ,  
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur ?  
À peine je vous vis , que mon ame éperdue ,  
Se livra , sans réserve , au poison qui me tue.  
Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous ,  
Qu'ai-je fait qui n'ait dû fléchir votre courroux ?  
De votre illustre sang conservant ce qui reste ,  
J'ai de mille complots sauvé les jours d'Oreste :  
Moins attentif au soin de veiller sur ses jours ,  
Déjà plus d'une main en eût tranché le cours :  
Plus accablé que vous du sort qui vous opprime ,  
Mon amour malheureux fait encor tout mon crime :  
Enfin , pour vous forcer à vous donner à moi ,  
Vous savez si jamais j'exigeai rien du Roi.  
Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse ;  
Ne m'en imputez point la cruelle injustice :  
Au prix de tout mon sang je voudrois être à vous ,  
Si c'étoit votre aveu qui me fit votre Epoux.  
Ah ! par pitié pour vous , Princesse infortunée ;  
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée :



Puisqu'il faut l'achever , ou descendre au tombeau ,  
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau :  
Régnez donc avec moi ; c'est trop vous en défendre ;  
C'est un sceptre qu'un jour Égisthe veut vous rendre.

ÉLECTRE.

Ce sceptre est-il à moi , pour me le destiner ?  
Ce sceptre est il à lui , pour te l'oser donner ?  
C'est en vain qu'en esclave il traite une Princesse ,  
Jusqu'à le redouter que le traître m'abaisse ;  
Qu'il fasse que ces fers , dont il s'est tant promis ,  
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son  
fils.

Cesse de te flatter d'une espérance vaine ;  
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine.  
Égisthe ne prétend te faire mon Epoux ,  
Que pour mettre sa tête à couvert de mes coups :  
Mais fais-tu que l'hymen dont la pompe s'apprête ,  
Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête ?  
A ces conditions je souscris à tes vœux ;  
Ma main sera le prix d'un coup si généreux.  
Électre n'attend point cet effort de la tienne ;  
Je connois ta vertu : rends justice à la mienne.  
Crois-moi , loin d'écouter ta tendresse pour moi ,  
De Clytemnestre ici crains l'exemple pour toi :  
Romps toi-même un hymen où l'on veut me con-  
traindre ;

Les femmes de mon sang ne sont que trop à craindre.  
Malheureux ! de tes vœux quel peut être l'espoir ?  
Hélas ! quand je pourrois , rebelle à mon devoir ,

Brûler un jour pour toi de feux illégitimes,  
Ma vertu t'en feroit bientôt les plus grands crimes.  
Je te haïrai moins, fils d'un Prince odieux;  
Ne sois point, s'il se peut, plus coupable à mes yeux;  
Ne me peins plus l'ardeur dont ton ame est éprise.  
Que peux-tu souhaiter? Itys, qu'il te suffise  
Qu'Electre, toute entiere à son inimitié,  
Ne fait point tes malheurs sans en avoir pitié.  
Mais Clytemnestre vient: Ciel! quel dessein l'amene?  
Te fers-tu contre moi du pouvoir de la Reine?



SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS,  
GARDÉS.

CLYTEMNESTRE.

**D**IEUX puissans, dissipez mon trouble & mon effroi,  
Et chassez ces horreurs loin d'Égisthe & de moi.

ITYS.

Quelle crainte est la vôtre ? où courez-vous , Madame ?  
Vous vous plaignez ; quel trouble a pu saisir votre ame ?

CLYTEMNESTRE.

Prince , jamais effroi ne fut égal au mien :  
Mais ce récit demande un secret entretien.  
Jamais sort ne parut plus à craindre & plus triste.

( à ses Gardes. )

Qu'on sache , en ce moment , si je puis voir Égisthe.



## S C E N E V.

CLYTEMNESTRE , ÉLECTRE , ITYS.

CLYTEMNESTRE.

M A I S vous , qui vous guidoit aux lieux où je vous  
voi ?

Électre se rend-elle aux volontés du Roi ?

A votre heureux destin la verrons-nous unie ?

Sait-elle , à résister , qu'il y va de sa vie ?

I T Y S.

Ah ! d'un plus doux langage empruntons le secours ;

Madame ; épargnez-lui de si cruels discours :

Adoucissez plutôt sa triste destinée ;

Électre n'est déjà que trop infortunée :

Je ne puis la contraindre ; & mon esprit confus . . .

CLYTEMNESTRE.

Par ce raisonnement je conçois ses refus :

Mais , pour former l'hymen & de l'un & de l'autre ;

On ne consultera ni son cœur ni le vôtre.

C'est , pour vous , de son sort prendre trop de souci :

Allez , dites au Roi que je l'attends ici.



SCENE VI.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ainsi, loin de répondre aux bontés d'une mere,  
 Vous bravez de ce nom le sacré caractère;  
 Et, lorsque ma pitié lui fait un sort plus doux,  
 Électre semble encor défier mon courroux.  
 Bravez-le; mais, du moins, du sort qui vous accable  
 N'accusez donc que vous, Princesse inexorable.  
 Je fléchissois un Roi de son pouvoir jaloux;  
 Un Héros, par mes soins, devenoit votre Epoux;  
 Je voulois, par l'hymen d'Itys & de ma fille,  
 Voir rentrer quelque jour le Sceptre en sa famille:  
 Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.  
 Je ne dis plus qu'un mot: Itys brûle pour vous;  
 Ce jour même à son sort vous devez être unie;  
 Si vous n'y soucrivez, c'est fait de votre vie.  
 Égisthe est las de voir son esclave en ces lieux  
 Exciter, par ses pleurs, les hommes & les Dieux.

ÉLECTRE.

Contre un Tyran si fier, juste Ciel! quelles armes!  
 Qui brave les remords, peut-il craindre mes larmes?  
 Ah, Madame! est-ce à vous d'irriter mes ennuis?  
 Moi, son esclave! hélas! d'où vient que je le suis?

M vj

Moi , l'esclave d'Egiste ! Ah ! fille infortunée !  
 Qui m'a fait son esclave ? & de qui suis-je née ?  
 Étoit-ce donc à vous de me le reprocher ?  
 Ma mere , si ce nom peut encor vous toucher ,  
 S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée ,  
 Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée ;  
 Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau ;  
 Mais ne m'unissez pas au fils de mon bourreau ,  
 Au fils de l'inhumain qui me priva d'un pere ,  
 Qui le poursuit sur moi , sur mon malheureux frere ;  
 Et de ma main encore il ose disposer !  
 Cet hymen , sans horreur , se peut-il proposer ?  
 Vous m'aimâtes ; pourquoi ne vous suis-je plus chere :  
 Ah ! je ne vous hais point ; & , malgré ma misere ,  
 Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux ,  
 Ce n'est que du Tyran dont je me plains aux Dieux ,  
 Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon pere ,  
 Faites-moi souvenir que vous êtes ma mere.

## CLYTEMNESTRE.

Que veux tu désormais que je fasse pour toi ,  
 Lorsque ton hymen seul peut désarmer le Roi ?  
 Soucris , sans murmurer , au sort qu'on te prépare ,  
 Et cesse de gémir de la mort d'un barbare ,  
 Qui , s'il eût pu trouver un second Ilion ,  
 T'auroit sacrifiée à son ambition.  
 Le cruel qu'il étoit , bourreau de sa famille ,  
 Osa bien , à mes yeux , faire égorger ma fille.

## ÉLECTRE.

Tout cruel qu'il étoit , il étoit votre époux :  
 S'il falloit l'en punir , Madame , étoit-ce à vous ?

Si le Ciel , dont sur lui la rigueur fut extrême ,  
Réduisit ce Héros à verser son sang même ;  
Du moins , en se privant d'un sang si précieux ,  
Il ne le fit couler que pour l'offrir aux Dieux :  
Mais vous , qui de ce sang immolez ce qui reste ,  
Mere dénaturée & d'Électre & d'Oreste ,  
Ce n'est point à des Dieux jaloux de leurs Autels ;  
Vous nous sacrifiez au plus vil des mortels.

---

## S C E N E     V I I.

ÉGISTHE , CLYTEMNESTRE , ÉLECTRE.

É L E C T R E.

**I**L paroît , l'inhumain ! à cette affreuse vue ,  
Des plus cruels transports je me sens l'ame émue.

É G I S T H E , *d Clytemnestre.*

Madame , quel malheur , troublant votre sommeil ,  
Vous a fait , de si loin , devancer le Soleil ?  
Quel trouble vous saisit , & quel triste présage  
Couvre encor vos regards d'un si sombre nuage ?  
Mais Électre avec vous ! Que fait-elle en ces lieux ?  
Auriez-vous pu fléchir ce cœur audacieux ?  
A mes justes desirs aujourd'hui moins rebelle ,  
A l'hymen de mon fils Électre consent-elle ?  
Voit-elle , sans regret , préparer ce grand jour  
Qui doit combler d'Itys & les vœux & l'amour ?

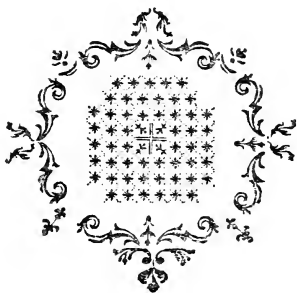
## ÉLECTRE.

Oui , tu peux désormais en ordonner la fête ;  
Pour cet heureux hymen ma main est toute prête :  
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang ,  
Et je la garde à qui te percera le flanc.

( *Elle sort.* )

## ÉGISTHE.

Cruelle ! si mon fils n'arrêtoit ma vengeance ,  
J'éprouverois bientôt jusqu'où va ta constance.





SCÈNE VIII.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

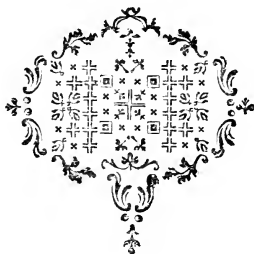
SEIGNEUR, n'irritez point son orgueil furieux.  
Si vous saviez les maux que m'annoncent les Dieux...  
J'en frémis. Non, jamais le Ciel impitoyable  
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable,  
Deux fois mes sens frappés par un triste réveil,  
Pour la troisième fois se livroient au sommeil,  
Quand j'ai cru, par des cris terribles & funebres,  
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.  
Je suivois, malgré moi, de si lugubres cris;  
Je ne fais quel remords agitoit mes esprits;  
Mille foudres grondoient dans un épais nuage,  
Qui sembloient cependant céder à mon passage.  
Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert,  
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.  
A travers l'Achéron, la malheureuse Électre,  
A grands pas, où j'étois sembloit guider un spectre.  
Je fuyois, il me suit. Ah, Seigneur! à ce nom  
Mon sang se glace : hélas ! c'étoit Agamemnon.  
« Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable,  
» Voici de tes forfaits le terme redoutable.  
» Arrête, Épouse indigne, & frémis de ce sang  
» Que le cruel Égisthe a tiré de mon flanc ».

Ce sang , qui ruisseloit d'une large blessure ,  
 Sembloit , en s'écoulant , pousser un long murmure.  
 A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien :  
 Mais , malheureuse ! à peine a-t-il touché le sien ,  
 Que j'en ai vu renaître un monstre impitoyable ,  
 Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.  
 Deux fois le Styx , frappé par ses mugissemens ,  
 A long-temps répondu par des gémissemens.  
 Vous êtes accouru : mais le monstre en furie ,  
 D'un seul coup , à mes pieds , vous a jeté sans vie ,  
 Et m'a ravi la mienne avec le même effort ,  
 Sans me donner le temps de sentir votre mort.

## EGISTHE.

Je conçois la douleur où la crainte vous plonge :  
 Un présage si noir n'est cependant qu'un songe ,  
 Que le sommeil produit , & nous offre au hasard ,  
 Où , bien plus que les Dieux , nos sens ont souvent part.  
 Pourrois-je craindre un songe à vos yeux si funeste ,  
 Moi qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreste ?  
 Au gré de sa fureur qu'il s'arme contre nous ,  
 Je saurai lui porter d'inévitables coups :  
 Ma haine à trop haut prix vient de mettre sa tête ,  
 Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête :  
 C'est en vain que Samos la défend contre moi ;  
 Qu'elle tremble , à son tour , pour elle & pour son Roi.  
 Athènes , désormais , de ses pertes lassee ,  
 Nous menace bien moins qu'elle n'est menacée ;  
 Et le Roi de Corinthe , épris plus que jamais ,  
 Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.

Quel que soit son pouvoir , quoi qu'il en ose attendre ,  
 Sans la tête d'Oreste , il n'y faut point prétendre.  
 D'ailleurs , pour cet hymen le Ciel m'offre une main ,  
 Dont j'attends pour moi-même un secours plus certain.  
 Ce Héros , défenseur de toute ma famille ,  
 Est celui qu'en secret je destine à ma fille.  
 Ainsi je ne crains plus qu'Électre & sa fierté ,  
 Ses reproches , ses pleurs , sa fatale beauté ,  
 Les transports de mon fils: mais, s'il peut la contraindre  
 A recevoir sa foi , je n'aurai rien à craindre ;  
 Et la main que prétend employer mon courroux ,  
 Mettra bientôt le comble à mes vœux les plus doux.

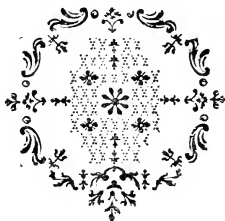


## SCENE IX.

IPHIANASSE, MÉLITE,  
CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

ÉGISTHE.

**M**AIS ma fille paroît : Madame , je vous laisse ;  
Et je vais travailler au repos de la Grece.



SCENE X.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE,  
MÉLITE.

IPHIANASSE.

Où dit qu'un noir présage, un songe plein  
d'horreur,

Madame, cette nuit a troublé votre cœur.  
Dans le tendre respect qui pour vous m'intéresse,  
Je venois partager la douleur qui vous presse.

CLYTEMNESTRE.

Princesse, un songe affreux a frappé mes esprits ;  
Mon cœur s'en est troublé, la frayeur l'a surpris :  
Mais, pour en détourner les funestes auspices,  
Ma main va l'expier par de prompts sacrifices.



## SCENE XI.

IPHIANASSE, MÉLYTE.

IPHIANASSE.

MÉLYTE, plutôt au Ciel qu'en proie à tant d'ennuis,  
Un songe seul eût part à l'état où je suis !  
Plût au Ciel que le sort, dont la rigueur m'outrage,  
N'eût fait que menacer !

MÉLYTE.

Madame, quel langage !

Quel malheur de vos jours a troublé la douceur,  
Et la constante paix que goûtoit votre cœur ?

IPHIANASSE.

Tes soins n'ont pas toujours conduit Iphianasse ;  
Et ce calme si doux a bien changé de face.  
Quelques jours malheureux, écoulés sans te voir,  
D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le désespoir.

MÉLYTE.

A finir nos malheurs, quoi ! lorsque tout conspire,  
Qu'un Roi jeune & puissant à votre hymen aspire,  
Votre cœur désolé se consume en regrets !  
Quels sont vos déplaisirs ? ou quels sont vos souhaits ?  
Corinthe, avec la paix, vous demande pour Reine :  
Ce grand jour doit former une si belle chaîne.

## I P H I A N A S S E.

Plût aux Dieux que ce jour , qui te paroît si beau ,  
Dût des miens , à tes yeux , éteindre le flambeau !  
Mais lorsque tu sauras mes mortelles alarmes ,  
N'irrite point mes maux , & fais grace à mes armes.  
Il te souvient encor de ces temps où , sans toi ,  
Nous sortîmes d'Argos à la suite du Roi.  
Tout sembloit menacer le trône de Mycènes ,  
Tout cédoit aux deux Rois de Corinthe & d'Athènes :  
Pour retarder , du moins , un si cruel malheur ,  
Mon frere , sans succès , fit briller sa valeur ;  
Égisthe fut défait , & trop heureux encore  
De pouvoir se jeter dans les murs d'Épidaure.  
Tu fais tout ce qu'alors fit pour nous ce Héros  
Qu'Itys avoit sauvé de la fureur des flots.  
Peins-toi le Dieu terrible adoré dans la Thrace ;  
Il en avoit du moins & les traits & l'audace.  
Quels exploits ! Non , jamais , avec plus de valeur ,  
Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur :  
Je le vis ; & le mien , illustrant sa victoire ,  
Vaincu , quoiqu'en secret , mit le comble à sa gloire.  
Heureuse , si mon ame , en proie à tant d'ardeur ,  
Du crime de ses feux faisoit tout son malheur !  
Mais , hier , je revis ce vainqueur redoutable ,  
A peine s'honorer d'un accueil favorable.  
De mon coupable amour l'att déguisant la voix ,  
En vain sur sa valeur je le louai cent fois ;  
En vain , de mon amour flattant la violence ,  
Je fis parler mes yeux & ma reconnoissance :

Il soupire , Mélyte ; inquiet & distrait ,  
Son cœur paroît frappé d'un déplaisir secret.  
Sans doute , il aime ailleurs ; & , loin de se con-  
traindre . . . .

Que dis-je , malheureuse ! est-ce à moi de m'en plain-  
dre ?

Esclave d'un haut rang , victime du devoir ,  
De mon indigne amour quel peut être l'espoir ?  
Ai-je donc oublié tout ce qui nous sépare ?  
N'importe , détournons l'hymen qu'on me prépare ;  
Je ne puis y souscrire. Allons trouver le Roi :  
Faisons tout pour l'amour , s'il ne fait rien pour moi.

*Fin du premier Acte.*







ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

**E**MBRASSE-MOI, reviens de ta surprise extrême :  
Oui, mon cher Anténor, c'est Tydée, oui, lui-même,  
Tu ne te trompes point.

ANTÉNOR.

Vous, Seigneur, en ces lieux,  
Parmi des ennemis défiants, furieux !  
Au plaisir de vous voir, Ciel ! quel trouble succede !  
Dans le Palais d'Argos le fils de Palamede ,  
D'une pompeuse Cour attirant les regards ,  
Et de vœux & d'honneurs comblé de toutes parts !  
Je fais jusques où va la valeur de Tydée ;  
D'un heureux sort toujours qu'elle fut secondée :  
Mais ce n'est pas ici qu'on doit la couronner.  
A la Cour d'un Tyran . . . .

TYDÉE.

Cesse de t'étonner.

Le vainqueur des deux Rois de Corinthe & d'Athènes,  
Le guerrier défenseur d'Égiste & de Mycènes,  
N'est autre que Tydée.

A N T É N O R.

Et quel est votre espoir ?

T Y D É E.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux savoir ,  
Dans ce fatal séjour dis-moi ce qui t'amène ?  
Que dit-on à Samos ? Que fait l'heureux Thirrhène ?

A N T É N O R.

Ce grand Roi , qui chérit Oreste avec transport ,  
Depuis plus de six mois , incertain de son sort ,  
Alarmé chaque jour & du sien & du vôtre ,  
M'envoie en ces climats vous chercher l'un & l'autre.  
Mais puisque je vous vois , tous mes vœux sont  
    comblés.

Le fils d'Agamemnon.... Seigneur, vous vous troublez !  
Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adresse ,  
Vos yeux semblent voilés d'une sombre tristesse.  
De tout ce que je vois mon esprit éperdu . . . .

T Y D É E.

Anténor , c'en est fait , Tydée a tout perdu.

A N T É N O R.

Seigneur , éclaircissez ce terrible mystère.

T Y D É E.

Oreste est mort.

A N T É N O R.

ANTÉNOR.

Grands Dieux !

TYDÉE.

Et je n'ai plus de père.

ANTÉNOR.

Palamede n'est plus ! Ah ! Destins rigoureux !  
Et qui vous l'a ravi ? Par quel malheur affreux . . .

TYDÉE.

Tu fais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre ;  
Tu fais que Palamede , avant que de s'y rendre ,  
Ne voulut point tenter son retour dans Argos ,  
Qu'il n'eût interrogé l'Oracle de Délos.  
A de si justes soins on soucrivit sans peine :  
Nous partîmes , comblés des bienfaits de Thirrhène ;  
Tout nous favorisoit ; nous voguâmes long-temps  
Au gré de nos desirs , bien plus qu'au gré des vents :  
Mais , signalant bientôt toute son inconstance ,  
La mer , en un moment , se mutine & s'élance ;  
L'air mugit , le jour fuit , une épaisse vapeur  
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;  
La foudre , éclairant seule une nuit si profonde ,  
A fillons redoublés ouvre le Ciel & l'onde ,  
Et , comme un tourbillon , embrassant nos vaisseaux ,  
Semble , en source de feu , bouillonner sur les eaux :  
Les vagues , quelquefois , nous portant sur leurs cimes ,  
Nous font rouler après sous de vastes abymes ,

Où les éclairs pressés pénétrant avec nous ,  
 Dans des gouffres de feux sembloient nous plonger  
 tous.

Le Pilote effrayé , que la flamme environne ,  
 Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne.  
 A travers les écueils notre vaisseau poussé ,  
 Se brise , & nage enfin sur les eaux dispersé.  
 Dieux ! que ne fis-je point , dans ce moment funeste ,  
 Pour sauver Palamede , & pour sauver Oreste !  
 Vains efforts ! la lueur qui partoît des éclairs  
 Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts ;  
 Tout périt.

#### A N T É N O R.

Eh ! comment , dans ce péril extrême ,  
 Pûtes-vous au péril vous dérober vous-même ?

#### T Y D É E.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort :  
 Mais j'y courois en vain : la rigueur de mon sort  
 A de plus grands malheurs me réservoir encore ,  
 Et me jetta mourant vers les murs d'Épidaure.  
 Itys me secourut , & de mes tristes jours ,  
 Malgré mon désespoir , il prolongea le cours.  
 Juge de ma douleur , quand je fus que ma vie  
 Étoit le prix des soins d'une main ennemie.  
 Des périls de la mer Tydée enfin remis ,  
 Une nuit , alloit fuir loin de ses ennemis ,  
 Lorsque , la même nuit , d'un vainqueur en furie ,  
 Épidaure éprouva toute la barbarie.

Figure-toi les cris , le tumulte & l'horreur.  
 Dans ce trouble , soudain , je m'arme avec fureur ;  
 Incertain du parti que mon bras devoit prendre ,  
 S'il faut presser Égisthe , ou s'il faut le défendre.  
 L'Ennemi cependant occupoit les remparts ,  
 Et sur nous , à grands cris , foudroie de toutes parts.  
 Le sort m'offrit alors l'aimable Iphianasse ,  
 Et ma haine bientôt à d'autres soins fit place :  
 Ses pleurs , son désespoir , Itys prêt à périr ,  
 Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir !  
 Oreste ne vit plus : mais , pour la sœur d'Oreste ,  
 Il faut de ses États conserver ce qui reste ,  
 Me disois-je à moi-même ; & , loin de l'accabler ,  
 Secourir le Tyran qu'on devoit immoler :  
 Je chasserai plutôt Égisthe de Mycènes ,  
 Que d'en chasser les Rois de Corinthe & d'Athènes.  
 Par ce motif secret mon cœur déterminé ,  
 Ou par des pleurs touchans bien plutôt entraîné ,  
 Du soldat qui fuyoit ranimant le courage ,  
 A combattre , du moins , mon exemple l'engage ;  
 Et le vainqueur pressé , pâlisant à son tour ,  
 Vers son camp à grands pas médite son retour.  
 Que ne peut la valeur où le cœur s'intéresse !  
 J'en fis trop , Anténor , je revis la Princesse ;  
 C'est t'en apprendre assez , le reste t'est connu.  
 D'un péril si pressant Égisthe revenu ,  
 Me comble de bienfaits , me charge de poursuivre  
 Deux Rois épouvantés , dont mon bras le délivre.  
 Je porte la terreur chez des peuples heureux ;  
 Et la paix va se faire aux dépens de mes vœux.

## A N T É N O R.

Ah , Seigneur ! falloit-il , à l'amour trop fenfible ,  
Armer pour un Tyran votre bras invincible ?  
Et que prétendez-vous d'un succès fi honteux ?

## T Y D É E.

Anténor , que veux-tu ? Prends pitié de mes feux ,  
Plains mon fort : non , jamais on ne fut plus à plaindre :  
Il eft encor pour moi des maux bien plus à craindre.  
Mais apprends des malheurs qui te feront frémir ,  
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.  
Entraîné , malgré moi , dans ce Palais funefte ,  
Par un defir fecret de voir la fœur d'Orefte ,  
Hier , avant la nuit , j'arrive dans ces lieux ;  
La fuperbe Mycène offre un temple à mes yeux :  
Je cours y confulter le Dieu qu'on y révere ,  
Sur mon fort , fur celui d'Orefte & de mon pere :  
Mais à peine aux Autels je me fus profterné ,  
Qu'à mon abord fatal tout parut confterné :  
Le temple retentit d'un funebre murmure ;  
( Je ne fuis cependant meurtrier , ni parjure . )  
J'embraffe les Autels , rempli d'un fainc refpect ;  
Le Prêtre épouvanté recule à mon afpect ,  
Et , foud à mes fouhaits , refuse de répondre :  
Sous fes pieds & les miens tout femble fe confondre :  
L'Autel tremble ; le Dieu fe voile à nos regards ,  
Et de pâles éclairs s'arme de toutes parts.  
L'autre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre ,  
Que le Ciel en courroux fait gronder fous la terre ,

Je l'avoue , Anténor , je sentis la frayeur ,  
 Pour la première fois , s'emparer de mon cœur.  
 A tant d'horreurs enfin succede un long silence ;  
 Du Dieu qui se voiloit j'implore l'assistance.  
 « Ecoute-moi , grand Dieu , sois sensible à mes cris ;  
 » D'un ami malheureux , d'un plus malheureux fils ,  
 » Dieu puissant , m'écriai-je , exauce la priere ;  
 » Daigne , sur ce qu'il craint , lui prêter ta lumière ».  
 Alors , parmi les pleurs & parmi les sanglots ,  
 Une lugubre voix fit entendre ces mots :  
 « Cesse de me presser sur le destin d'Oreste ;  
 » Pour en être éclairci , tu m'implores en vain :  
 » Jamais destin ne fut plus triste & plus funeste :  
 » Redoute pour toi-même un semblable destin.  
 » Appaise cependant les mânes de ton pere ;  
 » Ton bras seul doit venger ce Héros malheureux ,  
 » D'une main qui lui fut bien fatale & bien chere :  
 » Mais crains , en le vengeant , le sort le plus affreux ».  
 Une main qui lui fut bien fatale & bien chere !  
 Ma mere ne vit plus , & je n'ai point de frere.  
 Juste Ciel ! & sur qui doit tomber mon courroux ?  
 De ces lieux cependant fuyons , arrachons-nous.  
 Allons trouver le Roi. . . . Mais je vois la Princesse.  
 Ah ! fuyons ; mes malheurs , mon devoir , tout m'en  
 presse.  
 Partons , dérobons-nous la douceur d'un adieu.



## SCÈNE II.

IPHIANASSE, TYDÉE, MÉLYTE,  
ANTÉNOR.

IPHIANASSE.

( à Mélyte. )

( à Tydée. )

Ah ! Mélyte , que vois-je ? On disoit qu'en ce lieu ,  
En ce moment , Seigneur , mon pere devoit être :  
Je croyois . . . .

TYDÉE.

En effet , il y devoit paroître.  
Madame , même soin nous conduisoit ici ;  
Vous y cherchez le Roi , je l'y cherchois aussi.  
Pénétré des bienfaits qu'Égisthe me dispense ,  
Je venois , plein de zèle & de reconnoissance ,  
Rendre grace à la main qui les répand sur moi ,  
Et , dans le même temps , prendre congé du Roi.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu , Seigneur , de le surprendre :  
Moi-même , en ce moment , j'ai peine à le comprendre.  
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui ,  
Et dépouiller l'État de son plus ferme appui ?  
Vous le savez , la paix n'est pas encor jurée :  
La victoire , sans vous , seroit-elle assurée ?



T Y D É E.

Où, Madame ; & vos yeux n'ont ils pas tout soumis ?  
Le Roi peut-il encor craindre des ennemis ?  
Que ne vaincrez-vous point ? quelle haine obstinée  
Tiendrait contre l'espoir d'un illustre hyménée ?  
Du bonheur qui l'attend Téléphonte charmé ,  
Sur cet espoir flatteur a déjà défarmé ;  
Et , si j'en crois la Cour , cette grande journée  
Doit voir Iphianasse à son lit destinée.

I P H I A N A S S E.

Non , le Roi de Corinthe en est en vain épris ,  
Si la tête d'Oreste en doit être le prix.

T Y D É E.

Quoi ! la tête d'Oreste ! Ah ! la paix est conclue ,  
Madame , & de ces lieux ma fuite est résolue ;  
Vous n'avez plus besoin du secours de mon bras.  
Ah ! quel indigne prix met-on à vos appas ?  
Juste Ciel ! se peut-il qu'une loi si cruelle ,  
Fasse , de vous , le prix d'une main criminelle ?  
Ainsi , dans sa fureur , le plus vil assassin  
Pourra donc , à son gré , prétendre à votre main ;  
Lorsqu'avec tout l'amour qu'un doux espoir anime ,  
Un Héros ne pourroit l'obtenir sans un crime ?  
Ah ! si , pour se flatter de plaire à vos beaux yeux ,  
Il suffisoit d'un bras toujours victorieux ,  
Peut-être à ce bonheur aurois-je pu prétendre.  
Avec quelque valeur & le cœur le plus tendre ,  
Quels efforts , quels travaux , quels illustres projets ,  
N'eût point tenté ce cœur charmé de vos attraits ?

Seigneur !

TYDÉE.

Je le vois bien , ce discours vous offense.  
Je n'ai pu vous revoir , & garder le silence ;  
Mais je vais m'en punir par un exil affreux ,  
Et cacher loin de vous un amant malheureux ,  
Qui , trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire ,  
En dit moins qu'il ne sent , mais plus qu'il n'en doit  
dire.

IPHIANASSE.

J'ignore quel dessein vous a fait révéler  
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler :  
Mais , Seigneur , je ne puis recevoir sans colere  
Ce téméraire aveu que vous osez me faire.  
Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi ,  
Sans la tête d'Oreste , ou le titre de Roi ;  
Qu'un amant comme vous , quelque feu qui l'inspire ,  
Doit soupirer , du moins , sans oser me le dire.



SCENE III.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

**Q**U'AI-JE dit ? où laissé-je égarer mes esprits ?  
 Moi parler , pour me voir accabler de mépris !  
 Les ai-je mérités , cruelle Iphianasse ?  
 Mais quel étoit l'espoir de ma coupable audace ?  
 Que venois-je chercher dans ce cruel séjour ?  
 Moi , dans la Cour d'Argos entraîné par l'amour !  
 Rappelons ma fureur. Oreste , Palamede . . . .  
 Ah ! contre tant d'amour , inutile remede !  
 Que servent ces grands noms , dans l'état où je suis ,  
 Qu'à me couvrir de honte , & m'accabler d'ennuis ?  
 Ah ! fuyons , Anténor ; & , loin d'une cruelle ,  
 Courons où mon devoir , où l'Oracle m'appelle.  
 Ne laissons point jouir de tout mon désespoir  
 Des yeux indifférens que je ne dois plus voir.



## S C E N E I V.

ÉGISTHE, TYDÉE, ANTÉNOR.

T Y D É E.

**L**E Roi vient, dans mon trouble il faut que je l'évite.

É G I S T H E , à *Tydée*.

Demeurez , & souffrez qu'envers vous je m'acquitte.  
Ainsi que le Héros brille par ses exploits ,  
La grandeur des bienfaits doit signaler les Rois.  
Tout parle du Guerrier qui prit notre défense ;  
Mais rien ne parle encor de ma reconnoissance :  
Il est temps cependant que mes heureux Sujets ,  
Témoins de sa valeur , le soient de mes bienfaits.  
Que pourriez-vous penser ? & que diroit la Grece ?  
Mais quoi ! vous soupirez ; quelle douleur vous presse ?  
Malgré tous vos efforts , elle éclate , Seigneur ;  
Un déplaisir secret trouble votre grand cœur :  
Même ici mon abord a paru vous surprendre.  
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre ?

T Y D É E.

De tels secrets , Seigneur , sont peu dignes de vous ;  
Je crains peu qu'un grand Roi puisse en être jaloux.

Permettez cependant qu'à mon devoir fidele ,  
Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.  
J'ai fait peu pour Égisthe ; & de quelques succès  
Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.  
S'il est vrai que mon bras eut part à la victoire ,  
Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire :  
Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits ;  
Les vôtres n'ont-ils pas surpassé mes souhaits ;  
J'en suis comblé , Seigneur ; mon ame est satisfaite ;  
Je ne demande plus qu'une libre retraite.

## É G I S T H E.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ :  
Argos perdrait en vous son plus ferme rempart.  
Des Héros tels que vous , sitôt qu'on les possède ,  
Sont , pour les plus grands Rois , d'un prix à qui tout  
cede.

Heureux si je pouvois , par les plus forts liens ,  
Attacher pour jamais vos intérêts aux miens !  
Je vous dois le salut de toute ma Famille ;  
Et ne veux point , sans vous , disposer de ma fille.

T Y D É E , *à part.*

Ciel ! où tend ce discours ?

## É G I S T H E.

Oui , Seigneur , c'est en vain  
Qu'avec la paix un Roi me demande sa main :  
Quelqu'éclatant que soit un pareil hyménée ,  
Au sort d'un autre Epoux ma fille est destinée.

Sûr de vaincre avec vous , je crains peu désormais  
Tout le péril que suit le refus de la paix.  
Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puissance.  
J'ai besoin d'une main qui serve ma vengeance ,  
Et qui fasse tomber dans l'éternelle nuit  
L'ennemi déclaré que ma haine poursuit ,  
Qui me poursuit moi-même , & que mon cœur déteste.  
Point d'hymen , quel qu'il soit , sans la tête d'Oreste :  
Ma fille est à ce prix ; & cet effort si grand ,  
Ce n'est que de vous seul que ma haine l'attend.

T Y D É F.

De moi , Seigneur ? de moi ! juste Ciel !

É G I S T H E.

De vous-même.

Calmez de ce transport la violence extrême.  
Quelle horreur vous inspire un si juste dessein ?  
Je demande un vengeur , & non un assassin.  
Lorsque , pour détourner ma mort qu'il a jurée ,  
J'exige tout le sang du petit-fils d'Atrée ,  
Je n'ai point prétendu , Seigneur , que votre bras  
Le fit couler ailleurs qu'au milieu des combats.  
Oreste voit pat-tout voler sa renommée ;  
La Grece en est remplie , & l'Asie alarmée ;  
Ses exploits seuls devoient vous en rendre jaloux ;  
C'est le seul ennemi qui soit digne de vous :  
Courez donc l'immoler ; c'est la seule victoire ,  
Parmitant de lauriers , qui manque à votre gloire.  
Dites-un mot , Seigneur ; Soldats & Matelots  
Seront prêts , avec vous , à traverser les flots.

Si ma fille est un bien qui vous paroisse digne  
De porter votre cœur à cet effort insigne,  
Pour vous associer à ce rang glorieux,  
Je ne consulte point quels furent vos Aïeux.  
Lorsqu'on a les vertus que vous faites paroître,  
On est du sang des Dieux, ou digne au moins d'en  
être.

Quoi qu'il en soit, Seigneur, pour servir mon  
courroux,

Je ne veux qu'un Héros, & je le trouve en vous.  
Me serois-je flatté d'une vaine espérance,  
Quand j'ai fondé sur vous l'espoir de ma vengeance ?  
Vous ne répondez point. Ah ! qu'est-ce que je voi ?

T Y D É E.

La juste horreur du coup qu'on exige de moi.  
Mais il faut aujourd'hui, par plus de confiance,  
Payer de votre cœur l'affreuse confidence.  
Vorre fille, Seigneur, est d'un prix, à mes yeux,  
Au-dessus des mortels, digne même des Dieux.  
Je vous dirai bien plus, j'adore Iphianasse ;  
Tout mon respect n'a pu surmonter mon audace ;  
Je l'aime avec transport, mon trop sensible cœur  
Peut à peine suffire à cette vive ardeur :  
Mais quand, avec l'espoir d'obtenir ce que j'aime,  
L'Univers m'offriroit la puissance suprême ;  
Contre votre ennemi bien loin d'armer mon bras,  
Je ne fais point quel sang je ne répandrois pas.  
Revenez d'une erreur à tous les deux funeste.  
Qui moi, grands Dieux ! qui moi, vous immoler  
Oreste !

Ah ! quand vous le croyez seul digne de mes coups ,  
 Savez-vous qui je suis ? & me connoissez-vous ?  
 Quand même ma vertu n'auroit pu l'en défendre ,  
 N'eût-il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre ?  
 Ah ! plutôt aux Dieux cruels , jaloux de ce Héros ,  
 Aux dépens de mes jours , l'avoir sauvé des flots !  
 Mais hélas ! c'en est fait ; Oreste & Palamede . . . .

## ÉGISTHE.

Ils sont morts ? Quelle joie à mes craintes succede !  
 Grands Dieux, qui me rendez le plus heureux des Rois,  
 Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois ?  
 Mon ennemi n'est plus ! ce que je viens d'entendre  
 Est-il bien vrai , Seigneur ? Daignez au moins  
 m'apprendre

Comment le juste Ciel a terminé son sort ,  
 En quels lieux , quels témoins vous avez de sa mort.

## TYDÉE.

Mes pleurs. Mais , au transport dont votre ame est  
 éprise ,

Je me repens déjà de vous l'avoir apprise.  
 Vous voulez de son sort en vain vous éclaircir ,  
 Il me fait trop d'horreur , à vous trop de plaisir ;  
 Je ne ressens que trop sa perte déplorable ,  
 Sans m'imposer encore un récit qui m'accable.

## ÉGISTHE.

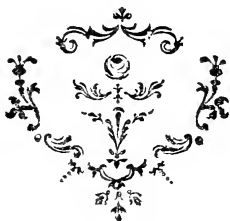
Je ne vous presse plus , Seigneur , sur ce récit ;  
 Oreste ne vit plus : son trépas me suffit :



Votre pitié pour lui n'a rien dont je m'offense ;  
 Et quand le Ciel, sans vous, a rempli ma vengeance ,  
 Puisque c'est vous du moins qui me l'avez appris ,  
 Je crois vous en devoir toujours le même prix.  
 Je vous l'offre , acceptez le ; aimons-nous l'un &  
 l'autre :

Vous fîtes mon bonheur , je veux faire le vôtre.  
 Sur le trône d'Argos désormais affermi ,  
 Qu'Égisthe en vous, Seigneur, trouve un gendre, un  
 ami.

Si sur ce choix votre ame est encore incertaine ,  
 Je vous laisse y penser , & je cours chez la Reine.

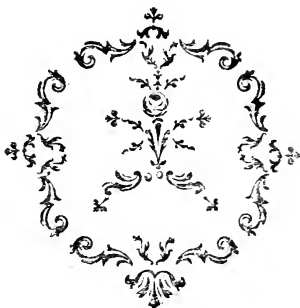


## S C E N E V.

T Y D É E , A N T É N O R .

T Y D É E .

**E**t moi, de toutes parts, de remords combattu,  
Je vais, sur mon amour, consulter ma vertu.

*Fin du second Acte.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TYDÉE, *seul.*

**E**LECTRE veut me voir ! Ah ! mon ame éperdue  
 Ne soutiendra jamais ni ses pleurs , ni sa vue.  
 Trop infidele ami du fils d'Agamemnon ,  
 Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom ?  
 Lui dire que je suis le fils de Palamede ?  
 Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour succede ?  
 Qu'Oreste me fut cher , que de tant d'amitié ,  
 L'amour me laisse à peine un reste de pitié ?  
 Que , loin de secourir une triste victime ,  
 J'abandonne sa sœur au Tyran qui l'opprime ?  
 Que cette même main , qui dû trancher ses jours ,  
 Par un coupable effort en prolonge le cours ?  
 Et que , prête à former des nœuds illégitimes ,  
 Peut-être cette main va combler tous mes crimes ?  
 Qu'elle n'a désormais qu'à répandre en ces lieux  
 Le reste infortuné d'un sang si précieux ?  
 Mais seroit-ce trahir les mânes de son frere ,  
 Que de vouloir d'Électre adoucir la misere ?  
 D'Iphianasse enfin si je deviens l'Epoux ,  
 Jepuis , dans les malheurs , lui faire un sort plus doux.

D'ailleurs, un Roi puissant m'offre son alliance ;  
Je n'ai, pour l'obtenir, dignité ni naissance :  
Que me sert ma valeur, étant ce que je suis,  
Si ce n'est pour jouir d'un sort. . . . Lâche ; poursuis.  
Je ne m'étonne plus si les Dieux te punissent ;  
A ton fatal aspect si les Autels frémissent.  
Ah ! cesse sur l'amour d'excuser le devoir :  
Pour être vertueux, on n'a qu'à le vouloir ;  
D'Électre, en ce moment, foible cœur, cours  
l'apprendre :  
Qu'attends-tu ? que l'amour vienne encor te sur-  
prendre ?  
Qu'un feu . . . .



SCÈNE II.

ÉLECTRE, TYDÉE.

TYDÉE, *à lui-même.*

**M**AIS quel objet se présente à mes yeux ?  
Dieux ! quels tristes accens font retentir ces lieux !  
C'est une Esclave en pleurs ; hélas ! qu'elle a de  
charmes !  
Que mon ame en secret s'attendrit à ses larmes !  
Que je me sens touché de ses gémissemens !  
Ah ! que les malheureux éprouvent de tourmens !

ÉLECTRE, *à part.*

Dieux puissans , qui l'avez si long-temps poursuivie ,  
Épargnez-vous encore une mourante vie ?  
Je ne le verrai plus , inexorables Dieux !  
D'une éternelle nuit , couvrez mes tristes yeux.

TYDÉE, *à Electre.*

Je sens qu'à votre sort la pitié m'intéresse.  
Ne pourrai-je savoir quelle douleur vous presse ?

ÉLECTRE.

Hélas ! qui ne connoît mon nom & mes malheurs ?  
Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs ?  
Un désespoir affreux est tout ce qui me reste.  
O déplorable sang ! ô malheureux Oreste !

T Y D É E.

Ah ! juste Ciel ! quel nom avez-vous prononcé !  
 A vos pleurs , à ce nom que mon cœur est pressé !  
 Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes !  
 Ah ! je vous reconnois à de si tendres plaintes ,  
 Malheureuse Princesse ; est-ce vous que je voi ?  
 Électre , en quel état vous offrez-vous à moi !

ÉLECTRE.

Et qui donc s'attendrit pour une infortunée ,  
 A la fureur d'Égisthe , aux fers abandonnée ?  
 Mais Oreste , Seigneur , vous étoit-il connu ?  
 A mes pleurs , à son nom , votre cœur s'est ému.

T Y D É E.

Dieux ! s'il m'étoit connu ! Mais dois-je vous l'appren-  
 dre ,  
 Après avoir trahi l'amitié la plus tendre ?  
 Dieux ! s'il m'étoit connu ce Prince généreux !  
 Ah , Madame ! c'est moi qui de son sort affreux  
 Viens de répandre ici la funeste nouvelle.

ÉLECTRE.

Il est donc vrai , Seigneur ? & la Parque cruelle  
 M'a ravi de mes vœux & l'espoir & le prix ?  
 Mais , quel étonnement vient frapper mes esprits ?  
 Vous , qui montrez un cœur à mes pleurs si sensible ,  
 N'êtes-vous pas , Seigneur , ce guerrier invincible ,  
 D'un Tyran odieux trop zélé défenseur ?  
 Qui peut donc , pour Électre , attendre votre cœur ?

Pouvez-vous bien encor plaindre ma destinée ,  
Tout rempli de l'espoir d'un fatal hyménée ?

TYDÉE.

Eh ! que diriez-vous donc si mon indigne cœur  
De ses coupables feux vous découvroit l'horreur ?  
De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me possède ,  
Si vous voyiez en moi le fils de Palamede ?

ÉLECTRE.

De Palamede ! vous ? qu'ai-je entendu , grands Dieux !  
Mais vous ne l'êtes point , Tydée est vertueux :  
Il n'eût point fait rougir les mânes de son pere ;  
Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frere ,  
Ma vengeance , mes pleurs , ni le sang dont il sort :  
Si vous étiez Tydée , Égisthe seroit mort ;  
Bien loin de consentir à l'hymen de sa fille ,  
Il eût de ce Tyran immolé la famille.  
De Tydée , il est vrai , vous avez la valeur ;  
Mais vous n'en avez pas la vertu ni le cœur.

TYDÉE.

A mes remords , du moins , faites grace , Madame.  
Il est vrai , j'ai brûlé d'une coupable flamme ;  
Il n'est point de devoirs plus sacrés que les miens ;  
Mais l'Amour connoît-il d'autres droits que les siens ?  
Ne me reprochez point le feu qui me dévore ,  
Ni tout ce que mon bras a fait dans Épidaure :  
J'ai dû tout immoler à votre inimitié ;  
Mais que ne peut l'amour , que ne peut l'amitié ?

Itys alloit périr , je lui devois la vie ;  
 Sa mort bientôt d'une autre auroit été suivie ;  
 L'amour & la pitié confondirent mes coups ;  
 Tydée , en ce moment , crut combattre pour vous :  
 D'ailleurs , à la fureur de Corinthe & d'Athènes  
 Pouvois-je abandonner le trône de Mycènes ?

## ÉLECTRE.

Juste Ciel ! & pour qui l'avez-vous conservé ?  
 Cruel ! si c'est pour moi que vous l'avez sauvé ,  
 Venez donc , de ce pas , immoler un barbare ;  
 Il n'est point de forfaits que ce coup ne répare.  
 Oreste ne vit plus ; achevez aujourd'hui  
 Tout ce qu'il auroit fait pour sa sœur & pour lui.  
 A l'aspect de mes fers êtes-vous sans colere ?  
 Est-ce ainsi que vos soins me rappellent mon frere ?  
 Ne m'offrirez-vous plus , pour essuyer mes pleurs ,  
 Que la main qui combat pour mes persécuteurs ?  
 Cessez de m'opposer une funeste flamme.  
 Si je vous laissois voir jusqu'au fond de mon ame ,  
 Votre cœur , excité par l'exemple du mien ,  
 Détesteroit bientôt un indigne lien ;  
 D'un cœur que , malgré lui , l'Amour a pu séduire ,  
 Il apprendroit , du moins , comme un grand cœur  
 soupire :

Vous y verriez l'amour esclave du devoir ,  
 Languir parmi les pleurs , sans force & sans pouvoir.  
 Occupé , comme moi , d'un soin plus légitime ,  
 Faites-vous des vertus de votre propre crime.  
 Du sort qui me poursuit pour détourner les coups ,  
 Non , je n'ai plus ici d'autre frere que vous.



Mon frere est mort , c'est vous qui devez me le rendre,  
 Vous qu'un serment affreux engage à me défendre.  
 Ah! cruel ! cette main , si vous m'abandonnez ,  
 Va trancher , à vos yeux , mes jours infortunés.

TYDÉE.

Moi , vous abandonner ! ah ! quelle ame endurcie  
 Par des pleurs si touchans ne feroit adoucie !  
 Moi , vous abandonner ! plutôt mourir cent fois.  
 Jugez mieux d'un ami dont Oreste fit choix.  
 Je conçois , quand je vois les yeux de ma Princesse ,  
 Jusqu'où peut d'un amant s'étendre la foiblesse :  
 Mais, quand je vois vos pleurs, je conçois encor mieux  
 Ce que peut le devoir sur un cœur vertueux.  
 Pourvu que votre haine épargne Iphianasse ,  
 Il n'est rien que pour vous ne tente mon audace.  
 Je ne fais , mais je sens qu'à l'aspect de ces lieux  
 Égisthe , à chaque instant , me devient odieux.

ÉLECTRE.

A l'ardeur dont enfin ma haine est secondée ,  
 A ces nobles transports , je reconnois Tydée.  
 Malgré tous mes malheurs , que ce moment m'est doux !  
 Je pourrai donc venger... Mais quelqu'un vient à nous.  
 Il faut que je vous quitte ; on pourroit nous surprendre.  
 En secret chez Arcas , Seigneur , daignez vous rendre.  
 Seul espoir que le Ciel m'ait laissé dans mes maux ,  
 Courez , en me vengeant , signaler un Héros ,  
 Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéresse.

## SCENE III.

TYDÉE, *seul.***M**AIS qui venoit à nous ?

## SCENE IV.

TYDÉE, IPHIANASSE, MÉLITE.

TYDÉE, *à lui-même.*

**A**H Dieux ! c'est la Princesse.  
 Quel dessein , en ces lieux , peut conduire ses pas ?  
 Dans le trouble où je suis , que lui dirai-je , hélas ?  
 Que je crains les transports où mon ame s'égare !

IPHIANASSE.

Que trouble , à mon aspect , de votre cœur s'empare ?  
 Vous ne répondez point ! Seigneur , je le vois bien ,  
 J'ai troublé la douceur d'un secret entretien.  
 Électre , comme vous , s'offensera peut-être  
 Qu'ici , sans son aveu , quelqu'un ose paroître.  
 Elle semble , à regret , s'éloigner de ces lieux ;  
 La douleur qu'elle éprouve est peinte dans vos yeux.  
 Interdit & confus . . . . Quel est donc ce mystère ?

TYDÉE.

TYDÉE.

Madame, vous savez qu'elle a perdu son frere ,  
Que c'est moi seul qui viens d'en informer le Roi :  
Électre a souhaité s'en instruire par moi.  
Mon cœur , toujours sensible au sort des misérables ,  
N'a pu , sans s'attendrir à ses maux déplorables ,  
Après le coup affreux qui vient de la frapper....

IPHIANASSE.

N'est-il que sa douleur qui vous doive occuper ?  
Ce n'est pas que mon cœur veuille vous faire un crime  
D'un soin que ses malheurs rendent si légitime :  
Mais, Seigneur , je ne fais si ce soin généreux  
A dû seul vous toucher , quand tout flatte vos vœux.

TYDÉE.

Non , des bontés du Roi mon ame enorgueillie  
Ne se méconnoît point , quand lui-même il s'oublie :  
S'il descend jusqu'à moi pour le choix d'un époux ,  
Mon respect me défend l'espoir d'un bien si doux ;  
Et telle est de mon sort la rigueur infinie ,  
Que , lorsqu'à mon destin vous devez être unie ,  
Votre rang , ma naissance , un barbare devoir ,  
Tout défend à mon cœur un si charmant espoir.

IPHIANASSE.

Je comprends la rigueur d'un devoir si barbare ,  
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous sépare :  
Plus que vous ne voulez , j'entrevois vos raisons.  
Si ma fierté pouvoit descendre à des soupçons...

Mais non , sur votre amour que rien ne vous contraigne ;

Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne :  
Cependant à mes yeux , fier de cet attentat ,  
Gardez-vous , pour jamais , de montrer un ingrat.

---

## S C E N E V.

TYDÉE, *seul.*

Q U'AI-je fait , malheureux ! y pourrai-je survivre ?  
Mais quoi ! l'abandonner ! Non, non, il faut la suivre :  
Allons. Qui peut encor m'arrêter en ces lieux ?  
Courons où mon amour . . . .



SCÈNE VI.

PALAMEDE , TYDÉE.

TYDÉE.

**Q**UE vois-je ? justes Dieux !  
O sort , à tes rigueurs quelle douceur succede !  
O mon pere , est-ce vous ? est-ce vous , Palamede ?

PALAMEDE.

Embrassez-moi , mon fils : après tant de malheurs ,  
Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de pleurs !

TYDÉE.

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des larmes ,  
Doivent , pour un cœur rendre , avoir le plus de  
charmes ;

Hélas ! après les pleurs que j'ai versés pour vous ,  
Que cet heureux instant me doit être bien doux !  
Ah ! Seigneur , qui m'eût dit qu'au moment qu'un Oracle  
Sembloit mettre à mes vœux un éternel obstacle ,  
Palamede à mes yeux s'offriroit aujourd'hui ,  
Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui ?  
Est-ce ainsi que des Dieux la suprême sagesse  
Doit braver des mortels la crédule foiblesse ?  
Mais puisqu'enfin ici j'ai pu vous retrouver ,  
Je vois bien que le Ciel ne veut que m'éprouver ;  
Qu'avec vous sa bonté va désormais me rendre  
Un ami , qu'avec vous je n'osois plus attendre

O ij

Mais vous versez des pleurs ! Ah ! n'est-ce que pour lui,  
Que les Dieux sans détours s'expliquent aujourd'hui ?

## PALAMÉDE.

N'accusons point des Dieux la sagesse suprême ;  
Croyez , mon fils , croyez qu'elle est toujours la même :  
Gardons-nous de vouloir , foibles & curieux ,  
Pénétrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.  
Ils ont du moins parlé sans détour sur Oreste ;  
Un triste souvenir est tout ce qui m'en reste.  
J'ai vu ses yeux couverts des horreurs du trépas ;  
Je l'ai tenu long-temps mourant entre mes bras.  
Sa perte de la mienne alloit être suivie ,  
Si l'intérêt d'un fils n'eût conservé ma vie ,  
Si j'eusse , dans l'horreur d'un transport furieux ,  
Soupçonné , comme vous , la sagesse des Dieux :  
Conduit , par elle seule , au sein de la Phocide ,  
Cette même sagesse auprès de vous me guide ;  
Trop heureux désormais si le soit moins jaloux  
M'eût rendu tout entier mon espoir le plus doux !  
Mais hélas ! que le Ciel , qui vers vous me renvoie ,  
Mêle dans ce moment d'amertume à ma joie !  
D'un fils que j'admirois que mon fils est changé !  
Tydée , Oreste est mort ; Oreste est-il vengé ?  
Depuis quel temps , si près de l'objet de ma haine ,  
Arrêtez-vous vos pas à la Cour de Mycène ?  
Arcas ne m'a point dit que vous fussiez ici ;  
Mon fils , d'où vient qu'Arcas n'en est point éclairci ?  
Pourquoi ne le point voir ? Vous connoissez son zèle ;  
Deviez-vous vous cacher à cet Ami fidèle ?

Parlez enfin , quel soin vous retient en des lieux  
Où vous n'osez punir un Tyran odieux ?

TYDÉE.

Prévenu des malheurs d'une tête si chère ,  
Ma première vengeance étoit dûe à mon père.  
Mais , Seigneur , n'est-ce point, dans ces funestes lieux,  
Trop exposer des jours qu'ont respecté les Dieux ?  
N'est-ce point trop compter sur une longue absence ,  
Que d'oser s'y montrer avec tant d'assurance ?

PALAMÉDE.

Mon fils , j'ai tout prévu ; calmez ce vain effroi :  
C'est à mes ennemis à trembler , non à moi.  
Eh ! comment en ces lieux craindrois-je de paroître ,  
Moi , que d'abord Arcas a paru méconnoître ,  
Moi , que devance ici le bruit de mon trépas ,  
Moi , dont enfin le Ciel semble guider les pas ?  
D'ailleurs , un sang si cher m'appelle à sa défense ,  
Que tout cède en mon cœur au soin de sa vengeance.  
La sœur d'Oreste , en proie à ses persécuteurs ,  
Doit , ce jour , éprouver le comble des horreurs.  
Je viens , contre un Tyran prêt à tout entreprendre ,  
Reconnoître les lieux où je veux le surprendre :  
Puisqu'il faut l'immoler , ou périr cette nuit ,  
Qu'importe à mes desseins le péril qui me suit ?  
Mon fils , si même ardeur eût guidé votre audace ,  
Vous n'auriez pas pour moi ce souci qui vous glace.  
Comment dois-je expliquer vos regards interdits ?  
Je ne trouve par-tout que des cœurs attiédís ,

Que des amis troublés , sans force & sans courage ,  
Accoutumés au joug d'un honteux esclavage :  
Par ma présence en vain j'ai cru les rassembler ,  
Un Guerrier les retient & les fait tous trembler.  
Mais moi , seul au-dessus d'une crainte si vaine ,  
Je prétends immoler ce Guerrier ma haine ;  
C'est par-là que je veux signaler mon retour.  
Un défenseur d'Égiste est indigne du jour.  
Parlez , connoissez-vous ce Guerrier redoutable ,  
Pour le Tyran d'Argos rempart impénétrable ?  
Pourquoi sous vos efforts n'a-t-il pas succombé ?  
Parlez , mon fils ; qui peut vous l'avoir dérobé ?  
Votre haute valeur , désormais ralentie ,  
Pour lui seul aujourd'hui s'est-elle démentie ?  
Vous rougissez , Tydée ! Ah ! quel est mon effroi !  
Je vous l'ordonne enfin , parlez , répondez-moi.  
D'un désordre si grand que faut-il que je pense ?

T Y D É E.

Ne pénétrez-vous point un si triste silence ?

P A L A M E D E.

Qu'entends-je ? quel soupçon vient s'offrir à mon cœur !

Quoi ! mon fils ! . . . Dieux puissans , laissez-moi mon erreur.

Ah ! Tydée ! est ce vous qui prenez la défense  
De l'indigne ennemi que poursuit ma vengeance ?  
Puis-je croire qu'un fils ait prolongé les jours  
Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours ?  
Falloit il vous revoir , pour vous voir si coupable ?



TYDÉE.

N'irritez point, Seigneur, la douleur qui m'accable.  
 Votre vertu, toujours constante en ses projets,  
 Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits :  
 Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse ;  
 Ne m'en souhaitez pas un plus cruel supplice.  
 D'un malheureux amour ayez pitié, Seigneur ;  
 Le Ciel qui m'en punit avec tant de rigueur,  
 Sait les tourmens affreux où mon ame est en proie :  
 Mais vainement sur moi son courroux se déploie ;  
 Je sens que les remords d'un cœur né vertueux  
 Souvent, pour le punir, vont plus loin que les Dieux.

PALAMÈDE.

Qu'importe à mes desseins le remords qui l'agite ?  
 Croyez-vous qu'envers moi le remords vous acquitte ?  
 Perfide, il est donc vrai, je n'en puis plus douter,  
 Ni de votre innocence un moment me flatter.  
 Quoi ! pour le sang d'Égisthe, aux yeux de Palamede,  
 Tydée ose avouer l'amour qui le possède !  
 S'il vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,  
 Cette main vous rendra vertueux malgré lui.  
 Fils ingrat, c'est du sang de votre indigne amante  
 Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

TYDÉE.

Il faudra donc, avant que de verser le sien,  
 Commencer aujourd'hui par répandre le mien.  
 Puisqu'à votre courroux il faut une victime,  
 Frappez, Seigneur, frappez, voilà l'auteur du crime,

PALAMÉDE.

Juste Ciel ! se peut il qu'à l'aspect de ces lieux ,  
Fumans encor d'un sang pour lui si précieux ,  
Dans le fond de son cœur la voix de la Nature  
N'excite en ce moment ni trouble , ni murmure ?

TYDÉE.

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon ?  
Quel intérêt si saint m'attache à ce grand nom ,  
Pour lui sacrifier les transports de mon ame ,  
Et le prix glorieux qu'on propose à ma flamme ?  
Et pourquoi votre fils lui doit-il immoler ? ...

PALAMÉDE.

Si je disois un mot , je vous ferois trembler.  
Vous n'êtes point mon fils , ni digne encor de l'être ;  
Par d'autres sentimens vous le feriez connoître.  
Mon fils infortuné , soumis , respectueux ,  
N'offroit à mon amour qu'un héros vertueux :  
Il n'auroit point brûlé pour le sang de Thyeste ;  
Un si coupable amour n'est digne que d'Oreste ;  
Mon fils de son devoir eût été plus jaloux.

TYDÉE.

Et quel est donc , Seigneur , cet Oreste ?

PALAMÉDE.

C'est vous.

ORESTE.

Oreste , moi , Seigneur ! Dieux ! qu'entends-je ?

PALAMÉDE.

Oui , vous-même ,

Qui ne devez vos jours qu'à ma tendresse extrême.

Le traître , dont ici vous protégez le sang ,  
Auroit sans moi , du vôtre , épuisé votre flanc.  
Ingrat , si désormais ma foi vous paroît vaine ,  
Retournez à Samos interroger Thyrrhène :  
Instruit de votre sort , sa constante amitié  
A secondé pour vous mes soins & ma pitié :  
Il fait , pour conserver une si chère vie  
Par le Tyran d'Argos sans cesse poursuivie ,  
Que , sous le nom d'Oreste , à des traits ennemis ,  
J'offris , sans balancer , la tête de mon fils :  
C'est sous un nom si grand , que , de vengeance avide ,  
Il venoit en ces lieux punir un parricide.  
Je l'ai vu , ce cher fils , triste objet de mes vœux ,  
Mourir entre les bras d'un pere malheureux :  
J'ai perdu , pour vous seul , cette unique espérance ;  
Il est mort , j'en attends la même récompense :  
Sacrifiez ma vie au Tyran odieux ,  
A qui vous immolez des noms plus précieux :  
Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt cede ;  
Il ne vous reste plus qu'à livrer Palamede :  
Il vivoit pour vous seul , il seroit mort pour vous ;  
C'en est assez , cruel , pour exciter vos coups.

## O R E S T E.

Poursuivez , ce transport n'est que trop légitime ;  
Egalez , s'il se peut , le reproche à mon crime ;  
Accablez-en , Seigneur , un amour odieux ,  
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux.  
Qui ? moi , j'ai pu brûler pour le sang de Thyeste !  
A quels forfaits , grands Dieux , réservez-vous Oreste :

Ah ! Seigneur , je frémis d'une secrète horreur ;  
 Je ne fais quelle voix crie au fond de mon cœur.  
 Hélas ! malgré l'amour qui cherche à le surprendre ,  
 Mon pere , mieux que vous , a su s'y faire entendre :  
 Courons , pour apaiser son ombre & mes remords ,  
 Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports :  
 Honteux de voir encor le jour qui nous eclaire ,  
 Je m'abandonne à vous ; parlez , que faut-il faire ?

## PALAMÉDE.

Attacher votre sœur à mille indignités ;  
 Appaiser d'un grand Roi les mânes irrités ,  
 Les venger des fureurs d'une barbare mere ;  
 Venir , sur son tombeau , jurer à votre pere  
 D'immoler son bourreau , d'expier aujourd'hui  
 Tout ce que votre bras osa tenter pour lui ;  
 Rassurer votre sœur ; mais lui cacher son frere :  
 Ses craintes , ses transports trahiroient ce mystere ;  
 Vous offrir à ses yeux sous le nom de mon fils ;  
 Sous le vôtre , Seigneur , assembler nos amis ;  
 Que vous dirai-je enfin ? contre un amour funeste  
 Reprendre , avec le nom , des soins dignes d'Oreste.

## ORESTE.

Ne craignez point qu'Oreste , indigne de ce nom ,  
 Démente la fierté du sang d'Agamemnon :  
 Venez , si vous doutez qu'il méritât d'en être ,  
 Voir couler tout le mien , pour le mieux reconnoître.

*Fin du troisieme Acte.*



## ACTE IV.

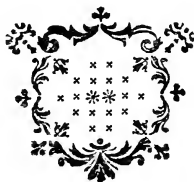
## SCENE PREMIERE.

ÉLECTRE, *seule.*

Où laissé-je égarer mes vœux & mes esprits !  
Juste Ciel ! qu'ai-je vu ? mais , hélas ! qu'ai-je appris !  
Oreste ne vit plus ; tout veut que je le croie ,  
Le trouble de mon cœur , les pleurs où je me noie.  
Il est mort : cependant , si j'en crois à mes yeux ,  
Oreste vit encore , Oreste est en ces lieux.  
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon pere ,  
Pleurer auprès de lui mes malheurs & mon frere :  
Qu'ai je vu ! quel spectacle à mes yeux s'est offert !  
Son tombeau de présens & de larmes couvert ;  
Un fer , signe certain qu'une main se prépare  
A venger ce grand Roi des fureurs d'un barbare.  
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis ?  
Qui jure ainsi leur mort , si ce n'est pas son fils ?  
Ah ! je le reconnois à sa noble colere ;  
Et c'est du moins ainsi qu'auroit juré mon frere.  
Quelqu'ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs ,  
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs ?  
Ce ne sont point non plus les pleurs d'une adultere  
Qui ne veut qu'insulter aux mânes de mon pere :

Ovj

Ce n'est que pour braver son Epoux & les Dieux ,  
Qu'elle élève à sa cendre un tombeau dans ces lieux :  
Non , elle n'a dressé ce monument si triste ,  
Que pour mieux signaler son amour pour Égisthe ,  
Pour lui rendre plus chers son crime & ses fureurs ,  
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs.  
Qu'ils tremblent cependant , ces meurtriers impies ,  
Qu'il semble que déjà poursuivent les Furies :  
J'ai vu le fer vengeur , Égisthe va périr ;  
Mon frere ne revient que pour me secourir.  
Flatteuse illusion , à qui l'effroi succede ,  
Puis-je encor soupçonner le fils de Palamede ?  
Un témoin si sacré peut-il m'être suspect ?  
On vient : c'est lui ; mon cœur s'émeut à son aspect.  
Mon frere . . . Quel transport s'empare de mon ame !



SCÈNE II.

ÉLECTRE, ORESTE.

ÉLECTRE, *à part.*

**M**ais, hélas ! il est seul.

ORESTE.

Je vous cherche, Madame.

Tout semble désormais servir votre courroux ;  
 Votre indigne ennemi va tomber sous nos coups.  
 Savez-vous quel Héros vient à votre défense ?  
 Quelle main avec nous frappe d'intelligence ?  
 Le Ciel à vos amis vient de joindre un vengeur  
 Que nous n'attendions plus.

ÉLECTRE.

Et quel est-il, Seigneur ?

Que dis-je ? puis-je encor méconnoître mon frere ?  
 N'en doutons plus, c'est lui.

ORESTE.

Madame, c'est mon pere.

ÉLECTRE.

Votre pere, Seigneur ! & d'où vient qu'aujourd'hui  
 Oreste à mon secours ne vient point avec lui ?

Peut-il abandonner une triste Princesse ?

Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse ?

O R E S T E.

Vous le savez , Oreste a vu les sombres bords ;

Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ÉLECTRE.

Et n'avez-vous pas cru , Seigneur , qu'avec Oreste  
Palamede avoit vu cet empire funeste ?

Il revoit cependant la clarté qui nous luit :

Mon frere est-il le seul que le Destin poursuit ?

Vous-même , sans espoir de revoir le rivage ,

Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage ?

Oreste , comme vous , peut en être échappé.

Il n'est point mort , Seigneur ; vous vous êtes trompé.

J'ai vu dans ce Palais une marque assurée ,

Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée ,

Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs :

Qui les auroit versés ? Qui l'eût couvert de fleurs ?

Qui l'eût orné d'un fer ? Quel autre que mon frere

L'eût osé consacrer aux mânes de mon pere ?

Mais quoi ! vous vous troublez ! Ah ! mon frere est ici.

Hélas ! qui mieux que vous en doit être éclairci ?

Ne me le cachez point , Oreste vit encore.

Pourquoi me fuir ? pourquoi vouloir que je l'ignore ?

J'aime Oreste , Seigneur ; un malheureux amour

N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour ;

Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse :

Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse ,



Votre cœur frémiroit de l'état où je suis ,  
Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.  
Hélas ! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere ,  
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere ?  
Esclave dans les lieux d'où le plus grand des Rois  
A l'Univers entier sembloit donner des loix ,  
Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille ?  
Quel crime contre Électre arme enfin sa famille ?  
Une mere en fureur la hait & la poursuit ;  
Ou son frere n'est plus , ou le cruel la fuit.  
Ah ! donnez-moi la mort , ou me rendez Oreste ;  
Rendez-moi , par pitié , le seul bien qui me reste.

## O R E S T E.

Eh bien ! il vit encore , il est même en ces lieux ;  
Gardez vous cependant . . . .

## É L E C T R E.

Qu'il paroisse à mes yeux,  
Oreste , se peut-il qu'Électre te revoie ?  
Montrez-le moi , dussé-je en expirer de joie.  
Mais , hélas ! n'est-ce point lui-même que je voi ?  
C'est Oreste , c'est lui , c'est mon frere & mon Roi.  
Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait naître,  
Eh ! comment si long-temps l'ai-je pu méconnoître ?  
Je vous revois enfin , cher objet de mes vœux ,  
Momens tant souhaités ! ô jour trois fois heureux !  
Vous vous attendrissez , je vois couler vos larmes :  
Ah ! Seigneur , que ces pleurs pour Électre ont de  
charmes !

Que ces traits , ces regards , pour elle ont de douceur !  
C'est donc vous que j'embrasse , ô mon frere !

O R E S T E.

— Ah , ma sœur !  
Mon amitié trahit un important mystere :  
Mais , hélas ! que ne peut Électre sur son frere ?

ÉLECTRE.

Est-ce de moi , cruel , qu'il faut vous défier ,  
D'une sœur qui voudroit tout vous sacrifier ?  
Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite ?

O R E S T E.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joie indiscrete.  
Dissimulez des soins , quoique pour moi si doux :  
Ma sœur , à me cacher j'ai plus souffert que vous.  
D'ailleurs , jusqu'à ce jour je m'ignorois moi-même :  
Palamede , pour moi rempli d'un zele extrême ,  
Pour conserver des jours à sa garde commis ,  
M'élevoit à Samos sous le nom de son fils.  
Le sien est mort , ma sœur ; la colere céleste  
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste ;  
Et peut-être , sans vous , moins sensible à vos maux ,  
Envierois-je le sort qu'il trouva dans les flots.

ÉLECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume ?  
Ah , Seigneur ! laissez-moi jouir sans amertume

Du plaisir de revoir un frere tant aimé.  
 Quel entretien pour moi ! Que mon cœur est charmé !  
 J'oublie , en vous voyant , qu'ailleurs peut-être on  
 m'aime ;  
 J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même :  
 Surmontez , comme moi , ce penchant trop flatteur ,  
 Qui semble , malgré vous , entraîner votre cœur.  
 Quel que soit votre amour , les traits d'Iphianasse  
 N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

O R E S T E.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir ,  
 Ma sœur ; & mon nom seul suffit à mon devoir :  
 Non , ne redoutez rien du feu qui me possède.  
 On vient : séparons-nous.



## SCENE III.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE,  
ANTÉNOR.

ORESTE, à *Electre*.

**M**AIS non, c'est Palamede.

PALAMEDE.

Anténor, demeurez ; observez avec soin  
Que de notre entretien quelqu'un ne soit témoin.



## S C E N E I V.

ÉLECTRE, PALAMEDE, ORESTE.

O R E S T E.

**V**ous revoyez, ma sœur, cet ami si fidele,  
Dont nos malheurs, les temps n'ont pu lasser le zele.

É L E C T R E , à *Palamede*.

Qu'avec plaisir, Seigneur, je revois aujourd'hui  
D'un sang infortuné le généreux appui !  
Ne soyez point surpris ; attendri par mes larmes,  
Mon frere a dissipé mes mortelles alarmes :  
De cet heureux secret mon cœur est éclairci.

P A L A M E D E.

Je rends graces au Ciel qui vous rejoint ici.  
Oreste m'est témoin avec quelle tendresse  
J'ai déploré le sort d'une illustre Princesse,  
Avec combien d'ardeur j'ai toujours souhaité  
Le bienheureux instant de votre liberté.  
Je vous rassemble enfin, famille infortunée,  
A des malheurs si grands trop long-temps condamnée.  
Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois  
Ce Pere vertueux, ce Chef de tant de Rois,  
Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire !  
O jour, que tout ici rappelle à ma mémoire,  
Jour cruel, qu'ont suivi tant de jours malheureux,  
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,

Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste.  
 Oreste, c'est ici que le barbare Égisthe,  
 Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,  
 Immola votre pere à ses noires fureurs :  
 Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,  
 Son Épouse sur lui porta ses mains perfides :  
 C'est ici que, sans force & baigné dans son sang,  
 Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc :  
 Mais c'est-là que, du sort lassant la barbarie,  
 Il finit dans mes bras ses malheurs & sa vie ;  
 C'est là que je reçus, impitoyables Dieux,  
 Et ses derniers soupirs, & ses derniers adieux.  
 « A mon triste destin puisqu'il faut que je cede,  
 » Adieu, prends soin de toi, fuis, mon cher Palamede ;  
 » Cesse de m'immoler d'odieux ennemis :  
 » Je suis assez vengé, si tu sauves mon fils.  
 » Va, de ces inhumains sauve mon cher Oreste :  
 » C'est à lui de venger une mort si funeste ».  
 Vos amis sont tout prêts, il ne tient plus qu'à vous,  
 Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups ;  
 Chacun, à votre nom, & s'excite & s'anime ;  
 On n'attend, pour frapper, que vous & la victime.

( à *Electre*. )

De votre part, Madame, on croit que votre cœur  
 Voudra bien seconder une si noble ardeur.  
 C'est parmi les flambeaux d'un coupable hyménée,  
 Que le Tyran doit voir trancher sa destinée.  
 Princesse, c'est à vous d'assurer nos projets :  
 Flattez-le d'un hymen si doux à ses souhaits ;  
 C'est sous ce faux espoir qu'il faut que votre haine,

Au Temple où je l'attends , ce jour même l'entraîne :  
Mais , en flattant ses vœux , dissimulez si bien ,  
Que de tous nos dessein il ne soupçonne rien.

É L E C T R E.

L'entraîner aux Autels ! Ah ! projet qui m'accable !  
Itys y périroit ; Itys n'est point coupable.

P A L A M E D E.

Il ne l'est point , grands Dieux ! né du sang dont il sort ,  
Il l'est plus qu'il ne faut pour mériter la mort.  
Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous vengez un pere ?  
L'un tremble pour la sœur , & l'autre pour le frere ;  
L'amour triomphe ici ! quoi ! dans ces lieux cruels  
Il fera donc toujours d'illustres criminels ?  
Est-ce donc sur des cœurs livrés à la vengeance  
Qu'il doit , un seul moment , signaler sa puissance ?  
Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînés ;  
Eh ! l'amour est-il fait pour les infortunés ?  
Il a fait les malheurs de toute votre race ;  
Jugez si c'est à vous d'oser lui faire grace.  
Songez , pour mieux domter le feu qui vous surprend ,  
Que le crime qui plaît est toujours le plus grand :  
Faites voir qu'un grand cœur que l'amour peut séduire ,  
Ne manque à son devoir que pour mieux s'en instruire :  
Ne vous attirez point le reproche honteux  
D'avoir pu mériter d'être si malheureux.  
Peut-être , sans l'amour , seriez-vous plus sévères.  
Vous savez , sur les fils , si l'on poursuit les peres.  
Songez , si le supplice en est trop odieux ,  
Que c'est du moins punir à l'exemple des Dieux.

Mais je vois que l'honneur , qui vous en sollicite ,  
 De nos amis en vain rassemble ici l'élite.  
 C'en est fait , de ce pas je vais les disperser ,  
 Et conserver ce sang que vous n'osez verser.  
 En effet , que m'importe à moi de le répandre ?  
 Ce n'est point malgré vous que je dois l'entreprendre.  
 Pour venger vos affronts , j'ai fait ce que j'ai pu ;  
 Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû.

## É L E C T R E .

Ah ! Seigneur , arrêtez , remplissez ma vengeance :  
 Je sens , de vos soupçons , que ma vertu s'offense.  
 Percez le cœur d'Itys ; mais respectez le mien :  
 Il n'est point retenu par un honteux lien :  
 Et quoi que ma pitié fasse , pour le défendre ,  
 Tout ce qu'eût fait l'amour sur le cœur le plus tendre ,  
 Ce feu , ce même feu dont vous me soupçonnez ,  
 Loin d'arrêter , Seigneur . . .

## P A L A M E D E .

Madame , pardonnez :  
 J'ai peut-être à vos yeux poussé trop loin mon zèle ;  
 Mais tel est de mon cœur l'empressement fidele.  
 Je ne hais point Itys ; & sa fiere valeur  
 Pourra seule aujourd'hui faire tout son malheur :  
 Oreste est généreux , il peut lui faire grace ,  
 J'y consens : mais d'Itys vous connoissez l'audace ,  
 Il défendra le sang qu'on va faire couler ;  
 Cependant il nous faut périr , ou l'immoler ;  
 Et ce n'est qu'aux Autels , qu'avec quelque avantage ,  
 On peut jusqu'au Tyran espérer un passage.



La garde qui le tuit , trop forte en ce Palais ,  
Rend le combat douteux , encor plus le succès ;  
Puisque votre ennemi pourroit encor sans peine ,  
Quoique vaincu , sauver ses jours de votre haine :  
Mais ailleurs , malgré lui , par la foule pressé ,  
Vous le verrez bientôt à vos pieds renversé.

## O R E S T E.

Venez , Seigneur , venez : si l'amour est un crime ,  
Vous verrez que mon cœur en est seul la victime ;  
Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux ,  
Mais qu'il est sans pouvoir sur les cœurs généreux.

## P A L A M E D E.

Il est vrai , j'ai tout craint du feu qui vous anime ,  
Mais j'ai tout espéré d'un cœur si magnanime ;  
Et je connois trop bien le sang d'Agamemnon ,  
Pour soupçonner qu'Oreste en démente le nom.  
Mon cœur , quoiqu'alarmé des sentimens du vôtre ,  
N'en présumoit pas moins & de l'un & de l'autre.  
Si de votre vertu ce cœur a pu douter ,  
Mes soupçons n'ont servi qu'à la faire éclater.  
Mais , pour mieux signaler ce que j'en dois attendre ,  
Après moi chez Arcas , Seigneur , daignez vous rendre :  
Vous me verrez bientôt expirer à vos yeux ,  
Ou venger d'un cruel , vous , Électre & les Dieux.



## SCENE V.

ORESTE, ÉLECTRE.

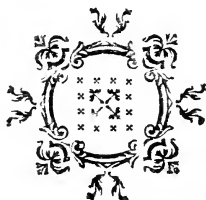
ORESTE.

**A** DIEU, ma sœur ; calmez la douleur qui vous  
presse :

Vous savez à vos pleurs si mon cœur s'intéresse.

ÉLECTRE.

Allez, Seigneur, allez ; vengez tous nos malheurs,  
Et que bientôt le Ciel vous redonne à mes pleurs.

*Fin du quatrieme Acte.*

ACTE

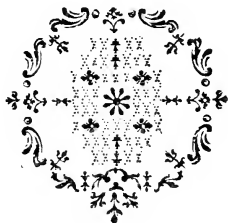
ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, *seule.*

**T**ANDIS qu'en ce Palais mon hymen se prépare :  
Dieux ! quel trouble secret de mon ame s'empare ?  
Le sévère devoir qui m'y fait consentir ,  
Est-il sitôt suivi d'un honteux repentir ?  
Croirai-je qu'un amour pros crit par tant de larmes ,  
Puisse encor me causer de si vives alarmes ?  
Non , ce n'est point l'amour ; l'amour seul dans un  
cœur  
Ne pourroit exciter tant de trouble & d'horreur :  
Non , ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.  
Ah ! si ce n'est l'amour , qu'est-ce donc qui m'agite ?  
Un amour si long-temps sans succès combattu  
Voudroit-il d'aujourd'hui respecter ma vertu ?  
Festins cruels , & vous , criminelles ténèbres ,  
Plaintes d'Agamemnon , cris perçans , cris funebres ,  
Sang que j'ai vu couler , pitoyables adieux ,  
Soyez à ma fureur plus qu'Oreste & les Dieux :  
Echauffez des transports que mon devoir anime ;  
Peignez à mon amour un héros magnanime . . . .

Non , ne me peignez rien ; effacez seulement  
Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant ,  
D'une injuste fierté trop constante victime ,  
Dont un pere inhumain fait ici tout le crime ,  
Toujours prêt à défendre un sang infortuné  
Aux caprices du sort long-temps abandonné.  
On vient. Hélas ! c'est lui : que mon ame éperdue  
S'attendrit & s'émeut à cette chere vue !  
Dieux , qui voyez mon cœur dans ce triste moment ,  
Ai-je assez de vertu pour perdre mon amant ?



SCÈNE II.

ÉLECTRE, ITYS.

ITYS.

**P**ÉNÉTRÉ d'un malheur où mon cœur s'intéresse,  
M'est-il enfin permis de revoir ma Princesse ?  
Si j'en crois les apprêts qui se font en ces lieux,  
Je puis donc, sans l'aigrir, m'offrir à ses beaux yeux ?  
Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,  
Malgré tout mon espoir, que je les crains encore !  
Dieux ! se peut-il qu'Électre, après tant de rigueurs,  
Daigne choisir ma main pour essuyer ses pleurs ?  
Est-ce elle qui m'élève à ce comble de gloire ?  
Mon bonheur est si grand, que je ne le puis croire.  
Ah ! Madame, à qui dois-je un bien si doux pour moi ?  
Amour, fais s'il se peut, qu'il ne soit dû qu'à toi !  
Électre, s'il est vrai que tant d'ardeur vous touche,  
Confirmez notre hymen d'un mot de votre bouche ;  
Laissez-moi, dans ces yeux, de mon bonheur jaloux,  
Lire, au moins, un aveu qui me fait votre époux.  
Quoi ! vous les détournez ! Dieux ! quel affreux silence !  
Ma Princesse, parlez : vous fait-on violence ?  
De tout ce que je vois que je me sens troubler !  
Ah ! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler :  
Confiez à ma foi le secret de vos larmes,  
N'en craignez rien : ce cœur, quoiqu'épris de vos  
charmes,

N'abusera jamais d'un pouvoir odieux.

Madame , par pitié , tournez vers moi les yeux.

C'en est trop , je pénètre un mystère funeste ;

Vous cédez au destin qui vous enleve Oreste :

Vous croyez désormais que , pour vous , aujourd'hui ,

L'Univers tout entier doit périr avec lui :

Votre cœur , cependant , à sa haine fidele ,

Accablé des rigueurs d'une mere cruelle ,

Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moi ,

M'abhorre , & ne se rend qu'aux menaces du Roi.

### É L E C T R E .

Fils d'Égisthe , reviens d'un soupçon qui me blesse :

Électre ne connoît ni crainte , ni foiblesse ;

Son cœur , dont rien ne peut abaisser la fierté ,

Même au milieu des fers agit en liberté.

Quelque appui que le sort m'enleve dans mon frere ,

Je crains plus tes vertus que les fers ni ton pere. »

Ne crois pas qu'un Tyran, pour toi, puisse, en ce jour,

Ce que ne pourroit pas ou l'estime , ou l'amour.

Non , quel que soit le sang qui coule dans tes veines ,

Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines :

Je ne puis voir en toi qu'un Prince généreux ,

Que, de tout mon pouvoir, je voudrois rendre heureux.

Non , je ne te hais point : je serois inhumaine

Si je pouvois payer tant d'amour , de ma haine.

### I T Y S .

Je ne suis point haï ! comblez donc tous les vœux

Du cœur le plus fidele & le plus amoureux.

Vous n'avez plus de haine ! Eh bien ! qui vous arrête ?  
 Les Autels sont parés ; & la victime est prête ;  
 Venez , sans différer , par des nœuds éternels ,  
 Vous unir à mon sort aux pieds des Immortels.  
 Égisthe doit bientôt y conduire la Reine ;  
 Souffrez que sur leurs pas mon amour vous entraîne ;  
 On n'attend plus que vous.

ÉLECTRE, *à part.*

On n'attend plus que moi !

Dieux cruels ! que ce mot redouble mon effroi !

( *haut.* )

Quoi ! tout est prêt , Seigneur ?

ITYS.

Oui , ma chere Princesse.\*

ÉLECTRE.

Hélas !

ITYS.

Ah ! dissipez cette sombre tristesse.

Vos yeux d'assez de pleurs ont arrosé ces lieux :

Livrez-vous à l'époux que vous offrent les Dieux :

Songez que cet hymen va finir vos miseres ;

Qu'il vous fait remonter au trône de vos peres ;

\* Oui , ma chere Princesse , est conforme au *Manuscrit de la Comédie Française*. On trouve dans l'*Edition du Louvre*, 1750 , in-4°. Oui , divine Princesse.

Que lui seul peut briser vos indignes liens ,  
 Et terminer les maux qui redoublent les miens.  
 Le plus grand de mes soins, dans l'ardeur qui m'anime,  
 Est de vous arracher au sort qui vous opprime.  
 Mycènes vous déplaît ; eh bien ! j'en sortirai ;  
 Content du nom d'époux , par-tout je vous suivrai ;  
 Trop heureux , pour tout prix du feu qui me consume,  
 Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume !  
 Aussi touché que vous du destin d'un héros ....

## É L E C T R E .

Hélas ! que ne fait-il le plus grand de mes maux !  
 Et que ce triste hymen où ton amour aspire ....  
 Cet hymen .... Non , Itys , je ne puis y souscrire.  
 J'ai promis ; cependant je ne puis l'achever.  
 Ton pere est aux Autels , je m'en vais l'y trouver ;  
 Attends-moi dans ces lieux.

## I T Y S .

Et vous êtes sans haine ?  
 Aux Autels , quoi , sans moi ! Demeurez , inhumaine ;  
 Demeurez ; ou bientôt d'un amant odieux  
 Ma main fera couler tout le sang à vos yeux.  
 Vous gardiez donc ce prix à ma persévérance !

## É L E C T R E .

Ah ! plus tu m'attendris , moins notre hymen s'avance.

I T Y S , *se jettant à ses genoux.*

Quoi ! vous m'abandonnez à mes cruels transports ?



ÉLECTRE.

Que fais-tu , malheureux ? Laisse-moi mes remords ;  
Leve-toi , ce n'est point la haine qui me guide.

---

S C E N E    I I I.

ÉLECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

I P H I A N A S S E.

**Q**UE faites-vous , mon frere , aux pieds d'une  
perfide ?

On assassine Égisthe ; & , sans un prompt secours ,  
D'une si chere vie on va trancher le cours.

I T Y S.

On assassine Égisthe ! Ah ! cruelle Princesse !



## SCÈNE IV.

ÉLECTRE, IPHIANASSE.

ÉLECTRE, *à elle-même.*

Quoi ! malgré la pitié qui pour toi m'intéresse ,  
Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit !  
Je n'ai pu t'arracher au sort qui te poursuit ,  
Prince trop généreux !

IPHIANASSE.

Cessez , cessez de feindre ,  
Ingrate ; c'est plutôt l'insulter que le plaindre.  
La pitié vous sied bien , au moment que c'est vous  
Qui le faites tomber sous vos barbares coups !  
J'entends par-tout voler le nom de votre frere :  
Quel autre que ce traître , ennemi de mon pere . . .

ÉLECTRE.

Respectez un Héros qui ne fait en ces lieux  
Que son devoir , le mien , & que celui des Dieux.  
Le crime n'a que trop triomphé dans Mycène :  
Il est temps qu'un barbare en reçoive la peine ;  
Qu'il éprouve ces Dieux qu'il bravoit , l'inhumain !  
Quoique lents à punir , ils punissent enfin.  
Si le Ciel indigné n'eût hâté son supplice ,  
Il eût fait à la fin soupçonner sa justice.

Entendez-vous ces cris , & ce tumulte affreux ,  
Ce bruit confus de voix de tant de malheureux ?  
Tels furent les apprêts de ce festin impie ,  
Qu'Égisthe par sa mort dans ce moment expie.  
Mais ce que j'ai souffert de nos cruels malheurs  
M'apprend , en les vengeant , à respecter vos pleurs.  
Je ne vous offre point une pitié suspecte ,  
Un intérêt sacré veut que je les respecte :  
Vous insultiez mon frere , & ma juste fierté  
Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.  
D'ailleurs , c'est un Héros que vous devez connoître ;  
A vos yeux , comme aux miens , tel il a dû paroître.

---

S C E N E V.

ÉLECTRE , IPHIANASSE , ARCAS.

A R C A S.

**M**ADAME , c'en est fait , tout cede à nos efforts ;  
Ce Palais se remplit de mourans & de morts.  
Vous savez qu'aux Autels notre Chef intrépide  
Devoit d'Agamemnon punir le parricide :  
Mais les soupçons d'Égisthe , & des avis secrets ,  
Ont hâté ce grand jour si cher à nos souhaits.  
Oreste regne enfin ; ce Héros invincible  
Semble armé de la foudre en ce moment terrible :  
Tout fuit à son aspect , ou tombe sous ses coups ;  
De longs ruisseaux de sang signalent son courroux.

J'ai vu prêt à périr le fier Itys lui-même ,  
 Désarmé par Oreste en ce désordre extrême :  
 Ce Prince au désespoir , cherchant le seul trépas ,  
 Portant par-tout la mort , & ne la trouvant pas ,  
 A son pere peut-être eût ouvert un passage ;  
 Mais sa main désarmée a trompé son courage :  
 Ainsi , de ses exploits interrompant le cours ,  
 Le sort , malgré lui-même , a pris soin de ses jours.  
 Oreste , qu'irritoit une fureur si vaine ,  
 A sa valeur bientôt fait tout céder sans peine.  
 J'ai cru de ce succès devoir vous avertir ,  
 De ces lieux cependant gardez-vous de sortir ,  
 Madame ; la retraite est pour vous assurée ,  
 Des amis affidés en défendent l'entrée.  
 Votre ennemi d'ailleurs , au gré de vos desirs ,  
 Aux pieds de son vainqueur , rend les derniers soupirs.

## I P H I A N A S S E.

O mon pere ! à ta mort je ne veux point survivre :  
 Je ne puis la venger , je vais du moins te suivre.

( à *Electre*. )

Cruelle , redoutez , malgré tout mon malheur ,  
 Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un vengeur.



S C E N E V I.

ORESTE, ÉLECTRE, IPHIANASSE,  
ARCAS, GARDES.

ORESTE.

A MIS, c'en est assez ; qu'on épargne le reste :  
Laissez, laissez agir la clémence d'Oreste :  
Je suis assez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux ! qu'est-ce que je voi ?  
Sort cruel, c'en est fait, tout est perdu pour moi ;  
Celui que j'implorois est Oreste.

ORESTE.

Oui, Madame ,  
C'est lui ; c'est ce Guerrier, que la plus vive flamme  
Vouloit enfin soustraire aux devoirs de ce nom,  
Et qui vient de venger le sang d'Agamemnon.  
Quel que soit le courroux que ce nom vous inspire,  
Mon devoir parle assez, je n'ai rien à vous dire ;  
Votre pere en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oui ; mais je n'eus point part à la perte du tien.  
( Elle sort. )

## SCENE VII.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE,  
ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à ses Gardes.*

**S**UIVEZ-LA. Dieux ! quels cris se font encore  
entendre !

D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.  
Palamede, venez rassurer mes esprits.

Que vous calmez l'horreur qui les avoit surpris !

Ami trop généreux , mon défenseur , mon pere ,

Ah ! que votre présence en ce moment m'est chere !

Quel triste & sombre accueil ! Seigneur , qu'ai-je donc  
fait ?

Vos yeux semblent sur moi ne s'ouvrir qu'à regret :  
N'ai-je pas assez loin étendu la vengeance ?

PALAMEDE.

On la porte souvent bien plus loin qu'on ne pense.

Oui , vous êtes vengé , les Dieux le font aussi ;

Mais , si vous m'en croyez , éloignez-vous d'ici :

Ce Palais n'offre plus qu'un spectacle funeste ;

Ces lieux souillés de sang sont peu dignes d'Oreste.

Suivez-moi l'un & l'autre.

O R E S T E.

Ah ! que vous me troublez ?  
Pourquoi nous éloigner ? Palamede , parlez.  
Craint-on quelque transport de la part de la Reine ?

P A L A M E D E.

Non , vous n'avez plus rien à craindre de sa haine ;  
De son triste destin laissez le soin aux Dieux :  
Mais , pour quelques momens , abandonnez ces lieux ,  
Venez.

O R E S T E

Non , non , ce soin cache trop de mystere ;  
Je veux en être instruit ; parlez , que fait ma mere ?

P A L A M E D E.

Eh bien ! un coup affreux . . . .

O R E S T E.

Ah ! Dieux ! quel inhumain  
A donc jusques sur elle osé porter la main ?  
Qu'a donc fait Anténor chargé de la défendre ?  
Et comment , & par qui s'est-il laissé surprendre ?  
Ah ! j'atteste les Dieux que mon juste courroux . . . .

P A L A M E D E.

Ne faites point , Seigneur , de serment contre vous.

O R E S T E.

Qui , moi , j'aurois commis une action si noire ?  
Oreste parricide ! Ah ! pourriez-vous le croire ?

De mille coups plutôt j'aurois percé mon sein.  
Juste Ciel ! Et qui peut imputer à ma main ? . . . .

## P A L A M E D E.

J'ai vu , Seigneur , j'ai vu ; ce n'est point l'imposture  
Qui vous charge d'un coup dont frémit la Nature.  
De vos soins généreux plus irritée encor ,  
Clytemnestre a trompé le fidele Anténor ;  
Et , remplissant ces lieux & de cris & de larmes ,  
S'est jetée à travers le péril & les armes.  
Au moment qu'à vos pieds son parricide Époux  
Étoit près d'éprouver un trop juste courroux ,  
Votre main redoutable alloit trancher sa vie :  
Dans ce fatal instant la Reine l'a saisie.  
Vous , sans considérer qui pouvoit retenir  
Une main que les Dieux armoient pour le punir ,  
Vous avez d'un seul coup , qu'ils conduisoient peut-  
être ,  
Fait couler tout le sang dont ils vous firent naître.

## O R E S T E.

Sort , ne m'as tu tiré de l'abyme des flots ,  
Que pour me replonger dans ce gouffre de maux ,  
Pour me faire attenter sur les jours de ma mere ?





SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, ÉLECTRE,  
PALAMEDE, ARCAS, ANTÉNOR,  
MÉLYTE, GARDES.

O R E S T E.

ELLE vient ; quel objet ! où fuirai je ?

É L E C T R E.

Ah ! mon frere ?

CLYTEMNESTRE.

Ton frere ! quoi ! je meurs de la main de mon fils ?  
Dieux justes ! mes forfaits sont-ils assez punis ?  
Je ne te revois donc , fils digne des Atrides ,  
Que pour trouver la mort dans tes mains patricides ?  
Jouis de tes fureurs , vois couler tout ce sang ,  
Dont le Ciel irrité t'a formé dans mon flanc.  
Monstre , que bien plutôt forma quelque Furie ,  
Puisse un destin pareil payer ta barbarie !  
Frappe encor , je respire , & j'ai trop à souffrir  
De voir qui je fis naître , & qui me fait mourir ;  
Acheve , épargne-moi le tourment qui m'accable.

O R E S T E.

Ma Mere !

Quoi ! ce nom qui te rend si coupable ,  
Tu l'oses prononcer ? N'affecte rien , cruel ;  
La douleur que tu feins te rend plus criminel.  
Triomphe , Agamemnon , jouis de ta vengeance ;  
Ton fils ne dément point ton nom , ni sa naissance :  
Pour l'en voir digne , au gré de mes vœux & des tiens ,  
Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.



SCENE IX. & DERNIERE.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE,  
ANTÉNOR, ARCAS, GARDES.

O R E S T E.

**F**RAPPEZ, Dieux tout-puissans que ma fureur  
implore :

Dieux vengeurs, s'il en est, puisque je vis encore,  
Frappez ; mon crime affreux ne regarde que vous.  
Le Ciel n'a-t-il pour moi que des tourmens trop doux ?  
Je vois ce qui retient un courroux légitime ;  
Dieux, vous ne savez point comme on punit mon  
crime.

É L E C T R E.

Ah ! mon frere, calmez cette aveugle fureur.  
N'ai-je donc pas assez de ma propre douleur ?  
Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreste ?

O R E S T E.

Ah ! ne prononcez plus ce nom que je déteste.  
Et toi, que fait frémir mon aspect odieux,  
Nature, tant de fois outragée en ces lieux,  
Je viens de te venger du meurtre de mon pere ;  
Mais qui me vengera du meurtre de ma mere ?  
Ah ! si pour m'en punir le Ciel est sans pouvoir,  
Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.

O Dieux , que mes remords , s'il se peut , vous  
fléchissent.

Que mon sang , que mes pleurs , s'il se peut ,  
t'attendrissent ,

Ma mere ; vois couler . . . .

( *Il veut se tuer.* )

P A L A M E D E , *le désarmant.*

Ah , Seigneur !

O R E S T E.

Laisse-moi.

Je ne veux rien , cruel , d'Électre , ni de toi :

Votre cœur , affamé de sang & de victimes ,

Ma fait souiller ma main du plus affreux des crimes.

• Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les airs ?

Grace au Ciel , on m'entrouvre un chemin aux Enfers ;

Descendons , les Enfers n'ont rien qui m'épouvante ,

Suivons le noir sentier que le sort me présente ,

Cachons nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.

Quelle triste clarté dans ce moment me luit ?

Qui ramene le jour dans ces retraites sombres ?

Que vois-je ? mon aspect épouvante les ombres !

Que de gémissemens ! que de cris douloureux !

« Oreste ! » Qui m'appelle en ce séjour affreux ?

Égisthe ! Ah ! c'en est trop , il faut qu'à ma colere . . .

Que vois je ? dans ses mains la tête de ma mere !

Quels regards ! Où fuirai je ? Ah ! monstre furieux ,

Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux !

Je ne souffre que trop , monstre cruel ; arrête ,

A mes yeux effrayés dérobe cette tête.

Ah , ma mere ! épargnez votre malheureux fils.  
 Ombre d'Agamemnon , sois sensible à mes cris ;  
 J'implore ton secours , chere Ombre de mon pere ;  
 Viens défendre ton fils des fureurs de sa mere ;  
 Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.  
 Quoi ! jusques dans tes bras la barbare me suit.  
 C'en est fait ; je succombe à cet affreux supplice :  
 Du crime de ma main mon cœur n'est point complice ;  
 J'éprouve cependant des tourmens infinis.  
 Dieux ! les plus criminels seroient-ils plus punis ?

*Fin du Tome premier.*





# CATALOGUE

## GÉNÉRAL

### DES THÉÂTRES

*Qui se trouvent chez les Libraires associés.*

<b>T</b> HÉÂTRE de M. de Voltaire, 6 vol. <i>in-12</i> , nouvelle édition,	18 l.
— de M. Piron, 3 vol. <i>in-12</i> , figures,	9 l.
— de Marivaux, 7 vol. <i>in-12</i> ,	21 l.
— & Œuvres de Pannard, 4 vol. <i>in-12</i> .	12 l.
— & Œuvres de Fagan, 4 vol. <i>in-12</i> ,	12 l.
— de Philippe Poisson, 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
— de Diderot, 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
— de Boindin, 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
— de M. Palissot, 3 vol. <i>in-12</i> ,	7 l. 10 f.
— de V * * *, 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de Madame de Graffigny, 1 v. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de la Noue, 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de Duché, Tragéd. saint. 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de l'Affichard, 1 vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 f.
— d'un Inconnu, 1 vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 f.
— de la Motte, 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de Delaunay, 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de Guyot de Merville, 3 vol. <i>in-12</i> ,	7 l. 10 f.

— de Colardeau , 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de le Franc , 4 vol. <i>in-12</i> ,	8 l.
— de Moitſy , 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de Châteaubrun , 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— des Boulevards , Parades , 3 vol. <i>in-12</i> ,	7 l. 10 f.
— d'Apoſtolo-Zéno , tr. del'It. 2 v. <i>in-12</i> ,	5 l.
— Bourgeois , ou Pieces Bourgeoises ,	3 l.
— de la Grange , 1 vol. <i>in-8</i> ,	3 l.
— de Romagnesi ,	5 l.
— d'Aviſſe , 1 vol. <i>in-8</i> ,	3 l.
— de Boiſſy , 9 vol. <i>in-8</i> . nouv. édit.	36 l.
— de Peſſelier ,	5 l.
— de Campagne , Parades , 1 vol. <i>in-8</i> ,	5 l.
— de M. Favart , 10 vol. <i>in-8</i> .	50 l.
— de Vadé , avec Airs notés , 4 vol. <i>in-8</i> ,	20 l.
— d'Anſeaume , avec Airs not. 3 v. <i>in-8</i> ,	15 l.
— de Poinſinet , avec la Muſ. 2 vol. <i>in-8</i> ,	10 l.
Nouveau Théâtre Franç. & Ital. 8 vol. <i>in-8</i> ,	40 l.
Ancien Théâtre de la Foire , 10 vol. <i>in-12</i> ,	30 l.
Nouveau Théâtre de la Foire , 4 vol. <i>in-8</i> ,	20 l.
Suppl. aux Parod. du Théât. Ital. 3 v. <i>in-8</i> ,	15 l.
Œuvres de P. Corneille , 10 vol. <i>in-12</i> ,	20 l.
— de Th. Corneille , 9 vol. <i>in-12</i> ,	18 l.
Chef-d'Œuv. de P. & de T. Corn. 3 v. <i>in-12</i> ,	9 l.
Chefs-d'Œuv. Dramatiques des plus célèbres Auteurs , pour ſervir de ſuite à ceux de Corneille , 2 vol. <i>in-12</i> ,	6 l.
Œuvres de Racine , 3 vol. <i>in-12</i> ,	6 l. 15 f.
— Les mêmes , 3 vol. gr. <i>in-12</i> ,	9 l.
— Les mêmes , 3 vol. <i>in-4</i> .	60 l.



— de Crébillon , 3 vol. <i>in-12</i> ,	6 l. 15 f.
— Les mêmes , <i>in-8.</i> sous presse.	
— de Campistron , 3 vol. <i>in-12</i> ,	7 l. 10 f.
— de Moliere , 8 vol. <i>in-12</i> ,	16 l.
— Les mêmes , 6 vol. <i>in-4</i> ,	120 l.
— Les mêmes , <i>in-8.</i> sous presse.	
— de Regnard , 4 vol. <i>in-12</i> ,	9 l.
— Les mêmes , <i>in-8.</i> sous presse.	
— de Dancourt , 12 vol. <i>in-12</i> ,	24 l.
— de la Grange-Chancel , 5 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
— de Destouches , 10 vol. <i>in-12</i> ,	20 l.
— de la Chaussée , 5 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
— de Baron , 3 vol. <i>in-12</i> ,	6 l.
— de M. de Sainfoix , 4 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
— de Champmeslé , 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
— de Pradon , 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
— de la Fosse , 2 vol. <i>in-12</i> ,	4 l.
— de la Fond , 1 vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 f.
— de Poisson , pere , 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
— de la Thuillerie , 1 vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 f.
— de Gresset , 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
— de Boursaut , 3 vol. <i>in-12</i> ,	9 l.
— de le Grand , 4 vol. <i>in-12</i> ,	12 l.
— d'Hauteroche , 3 vol. <i>in-12</i> ,	9 l.
— de Montfleury , 3 vol. <i>in-12</i> ,	9 l.
— de Quinault , 5 vol. <i>in-12</i> ,	15 l.
— de Morand , 3 vol. <i>in-12</i> ,	9 l.
— de le Sage , 2 vol. <i>in-12</i> ,	6 l.
— de Dufrény , 4 vol. <i>in-12</i> ,	12 l.
— de Barbier , 1 vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 f.

— d'Autereau , 4 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
— de l'Abbé Nadal , 3 vol. <i>in-12</i> ,	7 l. 10 f.
— De Danchet , 4 vol. <i>in-8</i> ,	12 l.
— de la Fontaine , 4 vol. <i>in-12</i> ,	8 l.
— de Brueys & Palaprat , 5 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
— de Rousseau , 5 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
Théâtre de Société ,	10 l.
Ancien Théâtre , 12 vol. <i>in-12</i> ,	36 l.
Théâtre Ital. de Ghérardi , 6 vol. <i>in-12</i> ,	18 l.
Théâtre Italien , 10 vol. <i>in-12</i> ,	25 l.
Les Parodies dudit Théâtre , 4 vol. <i>in-12</i> ,	12 l.
Théâtre des Grecs , 6 vol. <i>in-12</i> ,	18 l.
Théâtre Russe , 2 vol. <i>in-8</i> ,	8 l.
Œuvres de Plaute , 10 vol. <i>in-12</i> ,	30 l.
Les Spectacles de Paris , ou le Calendrier Historique & Chronologique de tous les Théâtres , 20 Parties ; chaque Partie se vend séparément ,	1 l. 4 f.

